ROCK & FOLK

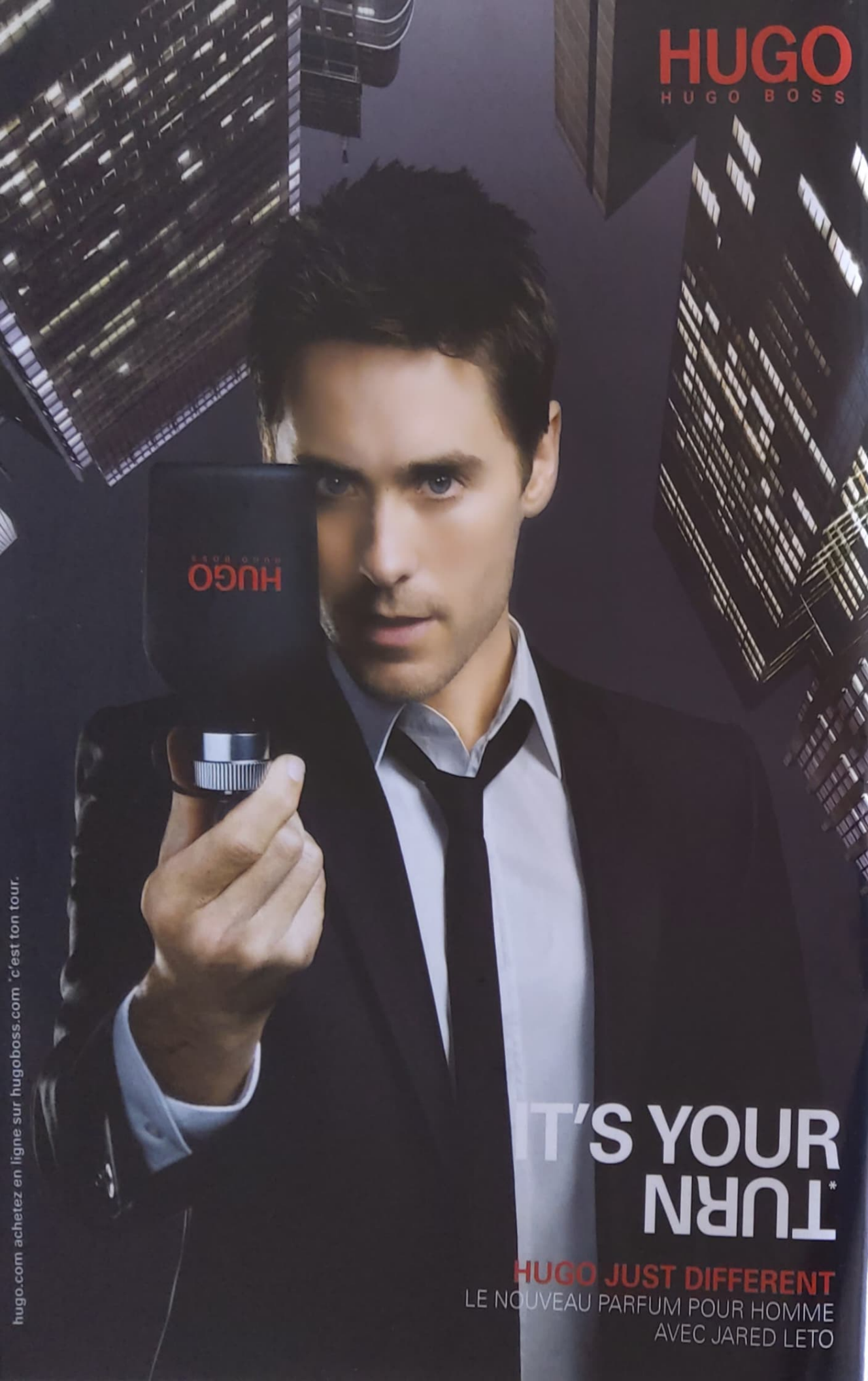
Amy Winehouse
1983-2011

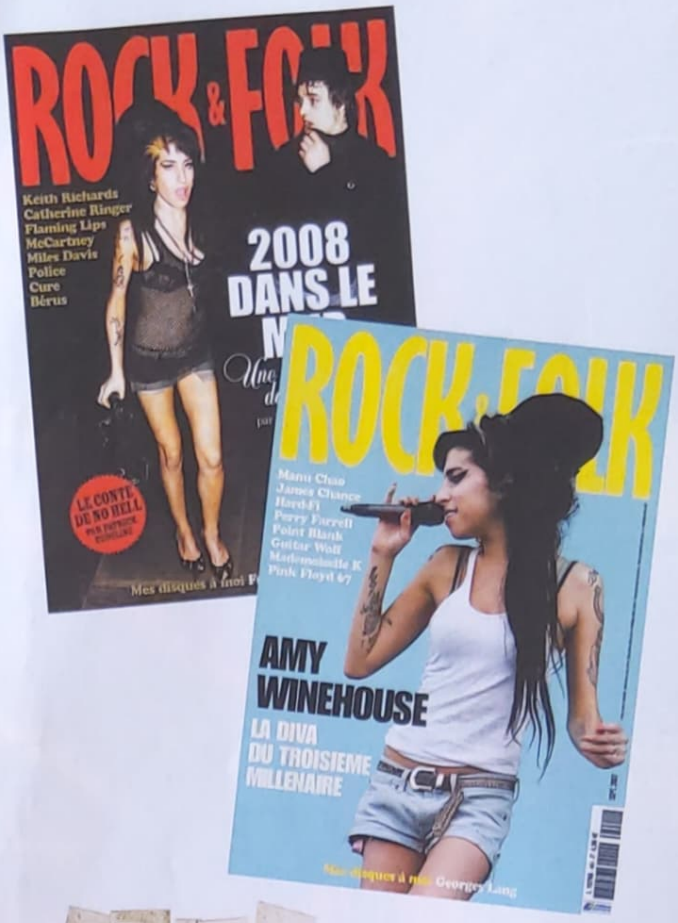
ET AUSSI...

LENNY KRAVITZ
ALICE COOPER
ROLLING STONES
NEW YORK ROCK
BOURBON KID

MES DISQUES A MO
ALAN McGEE

SEPT 2011
N° 539 / 5,20 € MENSUEL / BEL 5,70 €/ CH 9,95 / LUX 5,70 €/ PORTUGAL CONT 6,40 € / CAN 9,95 CAN / ITA 6,40 €
DOM 5,80 € / N.CAL (A) 1400 CFP / N.CAL (S) 1020 CFP / Pol (A) 1520 CFP / Pol (S) 980 CFP / GRECE 6,40 € / MAROC 65 DAD
L 19766 - 529 - F: 5,20 €
Editions Larivière


HUGO
HUGO BOSS
IT'S YOUR TURN*
HUGO JUST DIFFERENT
LE NOUVEAU PARFUM POUR HOMME
AVEC JARED LETO
hugo.com achetez en ligne sur hugoboss.com *c'est ton tour.



eDito

Une magnifique enfant

Difficile d'écouter autre chose qu'Amy Winehouse en ces heures d'été vénéneux. Et on vous imagine dans quinze petits jours, n'ayant déjà plus souvenir de rien. Car Amy est passé telle une diva filante, traçant dans le ciel à une subsonique vitesse, disparue le samedi, incinérée le mardi. Désormais, vous avez remarqué, la machine fait en sorte que chaque fait divers soit dès le lendemain recouvert par un autre, plus terrible, plus buzzant, plus mortel, plus stupéfiant... En bon mensuel rebelle (et en l'honneur de la gavroche soul de Camden), nous avons imaginé arrêter le temps. Sorti nos plus belles plumes, nos plus mémorables photos. Eric Dahan, Nicolas Ungemuth et Pacôme Thiellement rendent à la Diva Destroy l'ultime hommage des rockers. Le sommeil des rock stars est troublé. Pharaons soniques bien aimés, leur mort sauvage les assure de l'Eternité. Et pourtant leur souvenir est brouillé par l'exhumation permanente de bandes souvenir, démos, live traficotés, etc. Celui d'Amy est assuré.

Dimanche dernier, on accompagne Anne, gagnante du concours Rock&Folk/ Fender, à qui le MC5 Wayne Kramer doit remettre la fameuse Stratocaster étoilée. Au creux d'une vallée de Haute-Savoie, on découvre un festival heureux, Guitare en Scène à Saint-Julien-en-Genevois. Avec des gens qui ont arrêté de *gigantiser* tous les ans un peu plus l'affaire pour revenir à ce fondamental : la musique. Qui fut pour le coup exceptionnelle. Et franchement, ça faisait plaisir de voir deux générations de rockers épanouis, dans un immense gymnase réaménagé en loges. Un endroit où on croisait divers guitaristes, groupies, batteur de Noir Désir, tatoueurs, bikers, dessinateurs, cuistots, journalistes, peintres, luthiers, photographes. Deux Stooges parlaient de se produire en club à Paris à la fin du mois... Un ancien Whitesnake promettait de revenir avec la rythmique de Rory Gallagher... Deux Jim Jones tuyautaient un BellRays sur les blousons *Levi's leather*... Lisa Kekaula dégustait son gâteau d'anniversaire au triple chocolat... MC5 dédicaçait... Et voilà comment, grâce à l'imagination de quelques-uns, tout est encore possible...

PHILIPPE MANŒUVRE

Cultura
l'esprit jubile !
PRESENTE :
RED HOT CHILI PEPPERS
NOUVEL ALBUM
I'm With You
29 AOÛT
Inclus «The Adventures Of Rain Dance Maggie»
EN CONCERT À PARIS BERCY
LE 18 ET LE 19 OCTOBRE
COMPLET
RETROUVEZ TOUTES LES INFOS ET EXCLUS SUR LE NOUVEL ALBUM DES RED HOT CHILI PEPPERS EN FLASHANT CE CODE
www.redhotchilipeppers.com
Retrouvez la liste des magasins Cultura sur www.cultura.com

J&B
NÉ À LONDRES
DISTILLÉ EN ÉCOSSE
SO British*
RARE
J&B
A BLEND OF THE PUREST
OLD SCOTCH WHISKIES
JUSTERINI & BROOKS
BLENDED SCOTCH
WHISKY
* Tellement Britannique.
L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

SOMMAIRE 529

Parution le 20 de chaque mois

MES DISQUES A MOI

Isabelle Chelley & Philippe Manœuvre **ALAN McGEE 14**

TETE D'AFFICHE

Eric Dahan **BLOOD ORANGE 20**

Joseph Achoury Klejman **DUFF McKAGAN 22**

FESTIVALS 2

Thomas Vandenberghe **BILBAO 26**

Joseph Achoury Klejman **SONISPHERE 27**

Philippe Thieyre **FRANCOFOLIES 28**

Basile Farkas **MUSILAC 29**

Emmanuelle Debaussart **VIEILLES CHARRUES 30**

Isabelle Chelley **GUITARE EN SCENE 31**

EN VEDETTE

Eric Dahan **LENNY KRAVITZ 32**

Christian Casoni **ALICE COOPER 48**

Philippe Manœuvre **BOURBON KID 54**

POLEMIQUE

Ian McCann **LE CREPUSCULE DES STONES ? 40**

EN COUVERTURE

Eric Dahan **AMY, LA CHANTEUSE 58**

Nicolas Ungemuth **QUE RESTERA-T-IL D'AMY WINEHOUSE ? 65**

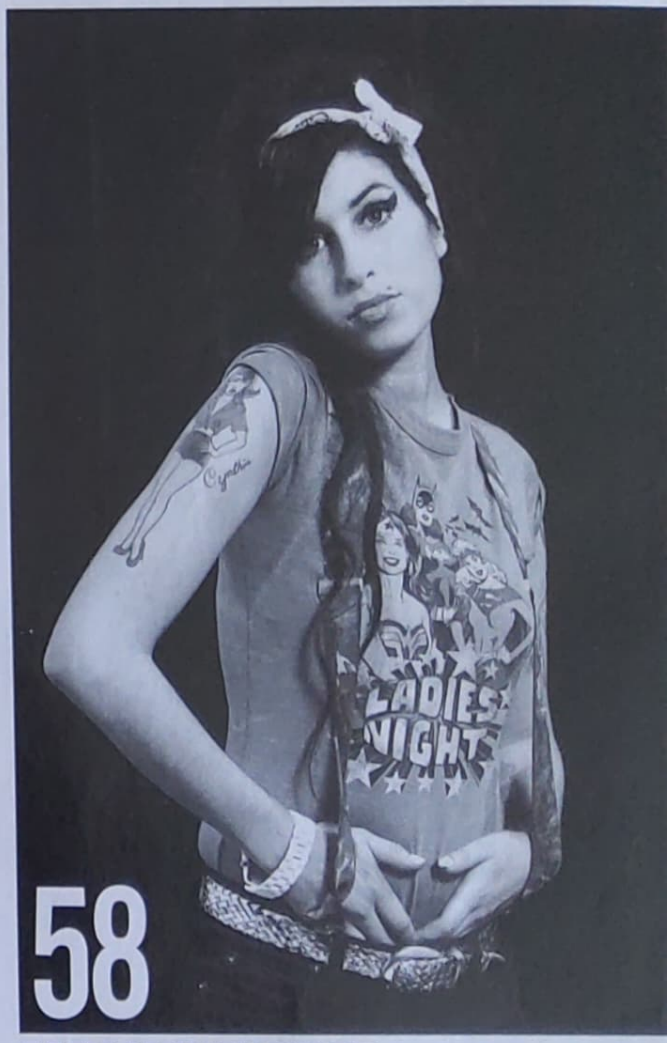
Pacôme Thiellement **LE CLUB DES 27 66**

PHOTO COUVERTURE : DEAN CHALKLEY/ FASTIMAGES
Graphisme couverture : FRANK LORIOU

Photo Bob Gruen

48

ALICE COOPER



58

AMY WINEHOUSE

RUBRIQUES EDITO 03 COURRIER 06 TELEGRAMMES 08 DISQUE DU MOIS 69 DISQUES 70 REEDITIONS 76 HIGHWAY 666 REVISITED 78 VINYLES 80 DISCO IDEALE 82 QUALITE FRANCE 84 BLUES 86 ERUDIT ROCK 88 FILM DU MOIS 90 CINEMA 92 DVD CINEMA 94 DVD MUSIQUE 96 CULTES DES OBJETS 98 VIDEO GAMES 100 BANDE DESSINEE 102 LIVRES 104 LIVE 106 AGENDA 107 PETITES ANNONCES 110 CHARTS 113 DOCTOR Z 114

Editions Lariviere Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 35 15 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.fr

Président-Directeur Général Patrick Casasnovas **Directeur Général Adjoint** Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

OJD PRESSE PAYANTE 2010

Rédacteur en Chef Philippe Manœuvre (32 99) **Chef des Infos** Yasmine Aoudi (32 94) **Rédacteur** Basile Farkas (01 47 56 54 35) **Secrétaire de Rédaction** Vincent Palmer (32 96) **Directeur Artistique** Vincent Tannières (32 95) **Secrétariat** Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny **PUBLICITE : Directeur de Publicité** Thierry Solal (33 00) **Assistante** Lætitia Lallemand (33 00) **PETITES ANNONCES : Annonces Classées** Lætitia Lallemand (33 00) - laetitia.lallemand@editions-lariviere.fr **PHOTOGRAVURE Responsable :** Béatrice Ladurelle (31 57) **Scannérists :** Daniel Lesven, Nathalie Morales **VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaire) :** Lætícia Alzieu (56 95) **PROMOTION ABONNEMENTS :** Carole Ridereau (33 48) **ABONNEMENT** : France 1 an-12 numéros : 54,25 € – UE et Suisse 1 an-12 numéros : 72 € – Autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00 Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Redaction :** Patrick Casasnovas **IMPRESSION :** Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex. **DIFFUSION :** MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Lariviere, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 3e trimestre 2011. Printed in France/ Imprimé en France. **Commission paritaire** n° 0515 K 86723 **ISSN** n° 0750-7852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884 – **Administration :** 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50.

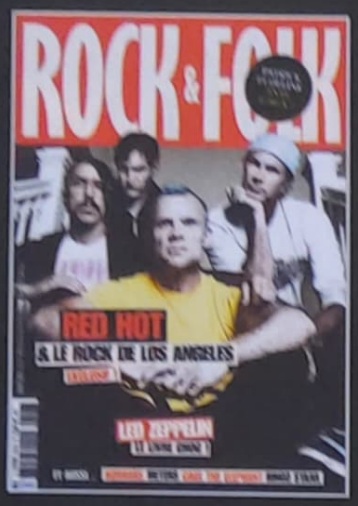
Audiences associés par AUDIPRESSE

LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.

www.rocknfolk.com

Depuis le N° 425 de janvier 2003, Rock&Folk insère un MONSTER-CD, compilation de titres sélectionnés par la rédaction, et ce chaque trimestre, soit dans les numéros à paraître les 15 mars, 15 juin, 15 septembre et 15 décembre

Courrier



Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart
92587 Clichy cedex
ou par courriel à
rock&folk@editions-lariviere.fr

Chaque publié reçoit un CD...
Illustrations Thierry Guitard

Parf !

J'achète le Rock&Folk vendredi, direct lecture de l'article d'Eudeline, le jour d'après, *parf !* Alors Rock&Folk, le Nostradamus du rock ? Et qu'en pense Lady Gaga ?
PIERRE *"I Sold My Soul To Rock'n'Roll !"* (courriel)

Epitaphe

Prince aurait déclaré : *"Je ne veux plus faire de disque tant que la crise de l'industrie musicale ne sera pas réglée"* ? J'en arrive à espérer que cette crise ne finisse jamais.
Arnaud Sutter (courriel)

Le pilon

Message à l'ingé-son de Musilac 2011 : Mon garçon, pour l'année prochaine, doucement sur les basses et la grosse caisse... Bon festoch quand même, malgré l'ambiance foire gastronomique. Ci@o !
THE BLITZS (courriel)

Voir le Lou

Ah, les Charrues ! Je crois que je suis devenu accro. Malgré la pluie. Malgré... rien du tout ! Et encore, il n'a pas beaucoup plu. Je ne vous raconte que le Lou. Le reste, il y a trop à dire... Lou arrive pilepoil à l'heure (aux Charrues, pas le choix, si tu n'es pas à l'heure, on ne te reprend pas l'année prochaine, même si tu es Lou Reed !). Il commence par "Who Loves The Sun", forcément, il faisait pas beau (quelques gouttes, c'est tout). Son groupe, c'est trois voire quatre guitares, violon, un gros sax (joué free la plupart du temps), deux claviers, batterie et une grosse basse (mais grosse). Ensuite, Lou et son groupe font deux morceaux extraordinaires. Bien dix minutes chacun, je n'ai pas reconnu les titres : un thème, deux ou trois paroles et vas-y : du répétitif, un peu Velvet Underground dans l'esprit, le riff de base joué par le sax ou le piano et un peu de solo (un jeune guitariste aux ordres du maître, un sax chevelu et échevelé) et le son qui enfle, qui enfle avec Lou qui dirige son monde tel un chef d'orchestre (un moment, pour signifier au saxo la fin de son solo, il le regarde bien dans les yeux, fait le geste de lui couper la gorge et l'autre s'arrête fissa !) ; et le riff qui continue et Lou qui dirige et ça enfle et ça joue, et ça me tue. La basse monte le son, me cloue au sol, j'enlève mes bouchons. Deux titres comme ça, 20 minutes durant, qui prouvent que, comme Mr Reed, on peut avoir plus de 60 balais et être rock en 2011. Définitif. Après, on sort le violon, le piano, on baisse les potards... Une avalanche de titres que je ne connais pas (j'ai arrêté le Lou depuis pas mal de temps...) même si l'un devait s'intituler "Smalltown". Mon attention se relâche... je vais me rafraîchir... Heureusement, vers la fin, Lou nous réveille avec le Velvet ("Femme Fatale", "Pale Blue Eyes", "Sunday Morning" forcément, on est dimanche, et "Sweet Jane". Pour terminer, et parce que Lou est content (il a souri deux fois), Lou dit, en français : *"Merci beaucoup !"* Il s'en va (pas de rappel aux Charrues, et c'est tant mieux) non sans avoir présenté ses musiciens. *Lou still alive and well and playing in* Carhaix, le 17 juillet 2011 entre 18 h 10 et 19 h 25, pilepoil.
ALAIN DOUNONT
(acheteur depuis 1971, Léo Ferré en couv')
(courriel)

Récession

Que font les Rosbifs ? Quand on reste attentif à l'actualité musicale, on remarque que les Anglais ne font rien de spécial. Il faut tout de même se dire que, depuis la fin de Oasis, les Britanniques nous ont seulement envoyé Arctic Monkeys, et peut-être aussi Miles Kane qui semble être prometteur. Alors qu'avant nous avions le droit à de nouveaux groupes british toutes les deux semaines ! Les Beady Eye, eux, ne doivent absolument pas faire partie de la catégorie des *nouveaux groupes*, parce qu'ils ne sont qu'un réchauffé de Oasis, le titre "The Roller" est un très bon exemple. Alors, quand aurons-nous droit à un nouveau groupe aux assonances rock, pop et folk comme les Anglais savent si bien faire ? Même quelques assonances stoogiennes ne feraient pas de mal du tout, bien au contraire. Mais s'il vous plaît, réveillez-vous, les mecs !
BENJAMIN PALETTE (courriel)

27 ans

Jimi Hendrix, Jim Morrison, Janis Joplin, Kurt Cobain, Brian Jones, Amy Winehouse... Tous morts à 27 ans. Eh merde ! On doit se taper Justin Bieber encore 10 ans... Le monde du rock est sans pitié.
ROBYO (courriel)

Jimbo

A Patrick Eudeline, si méprisant envers le côté poète de ce cher Jim : *He was the Lizard King, he could do anything !*
LUC SORREL (courriel)

DU 20 SEPTEMBRE AU 17 OCTOBRE 2011 POP-UP STORE DR.MARTENS
VIRGIN MEGASTORE CHAMPS-ÉLYSÉES
52 / 60 AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES – 75008 PARIS
Virgin
MEGASTORE
#FIRSTANDFOREVER
WWW.DRMARTENS.COM/FIRSTANDFOREVER
Dr. Martens
AirWair

Télégrammes

PAR BUSTY

FRANCE

"LES EVENEMENTS EN NORVEGE NE SONT PAS GRAND-CHOSE COMPARES A CE QUI SE PASSE CHAQUE JOUR DANS LES McDONALD ET LES KENTUCKY FRIED CHICKEN" MORRISSEY

BAM !
Alors que Tim et Arthur continuent d'officier au sein des Second Sex avec de nouveaux musiciens, les ex-Second Sex Sacha, Vince et Guiguy ont fondé un nouveau groupe nommé Bam!. On peut d'ores et déjà écouter quelques titres sur internet.

BROC'N LIVE
Une brocante réservée à la vente de matériel et d'objets en rapport avec la musique (instruments, amplis, vinyles, affiches...) aura lieu le 18 septembre à Bondy (ZAE Marcel Dassault) avec, également au programme, les concerts d'invités surprise.

CHARLOTTE GAINSBOURG
Le double album "Expériences" sortira le 7 novembre.

DIABOLOGUM
Suite à l'annonce de sa reformation en juin dernier à Poitiers, le groupe toulousain fera officiellement son retour au 20e Festival Rockomotives de Vendôme le 29 octobre.

DISQUES VOGUE
La légendaire maison de disques installée en Seine-Saint-Denis, qui compta à son catalogue Johnny Hallyday, Françoise Hardy, Jacques Dutronc, mais aussi les Doors, les Kinks ou Grateful Dead, fera l'objet de deux expositions croisées en septembre, l'une à Villetaneuse : *La Maison Vogue, 1947-1987 : une histoire du disque en France, à Villetaneuse* (du 9 septembre au 15 octobre), l'autre à Paris (Bibliothèque Nationale de France) : *Vogue, l'aventure d'une maison de disques* (du 18 septembre au 13 novembre).

IZIA
Le deuxième album de la chanteuse sera dans les bacs le 14 novembre.

JUSTICE
Le nouvel album du duo électronique français sortira le 24 octobre.

LADYLIKE DRAGONS
Par le biais du EP six-titres "Love And So On", il est possible de se faire une idée du contenu de "Turn Them Into Gold", deuxième livraison du trio meldois.

LULU GAINSBOURG
Sur le premier album du fils (à paraître chez Universal), Iggy Pop en invité extraordinaire.

ROCK AWARDS
Canal+ devrait proposer cet automne les *Rock Awards*, une version rock des Victoires de la Musique présentée par Antoine de Caunes.

NIKI DEMILLER
L'ex-chanteur des Brats, dont on peut désormais écouter le titre "J'Ai Dû Vous Lasser", sera en concert le 16 septembre au Bus Palladium (Paris).

SOKO
Intitulé "I Thought I Was An Alien", le très attendu premier album de la jeune chanteuse et actrice sortira le 31 octobre.

TIMBER TIMBRE
Les Canadiens seront en tournée française en novembre : le 3 à Paris (La Cigale), le 4 à Strasbourg (La Laiterie), le 5 à Lyon (Le Transbordeur) et le 6 à Marseille (Le Cabaret Aléatoire).

TMCN
Le quatuor electro pop de Joinville-Le-Pont sort son premier single intitulé "Road Runner".

LES VARIATIONS
Une nouvelle reformation du groupe français semble en projet, avec Renaud Hantson au chant, Marc Tobaly et Claude Engel à la guitare, Jannick Top à la basse, et Celmar Engel à la batterie. Le répertoire sera en partie composé de nouveaux titres.

WE LOVE GREEN
La première édition du festival éco-responsable We Love Green se tiendra dans le Parc de Bagatelle à Paris les 10 et 11 septembre, avec notamment Soko, Metronomy, Selah Sue, Peter Doherty, Of Montreal...

PUNK ATTITUDE
Après la Beat Generation, Renoma consacre une exposition au punk : *Punk Attitude* rassemble les œuvres pour la plupart inédites de 15 photographes, à la boutique Renoma et au Renoma Café Gallery, du 21 octobre au 21 décembre. On y croisera notamment Sex Pistols, Ramones, Iggy Pop ou Debbie Harry...

Photo: Bob Gruen-DR

Condoléances

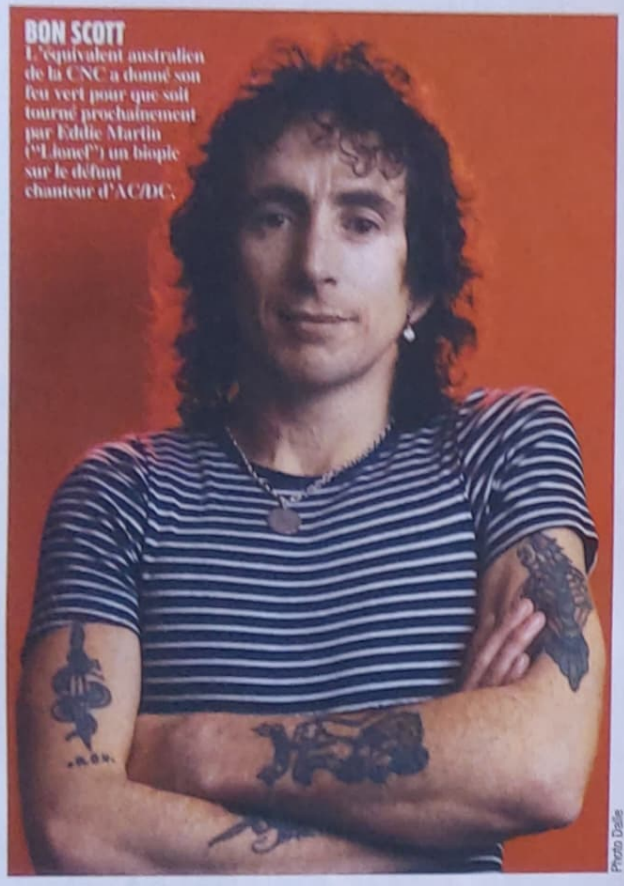
WURZEL (ex-guitariste de Motörhead), le compositeur, arrangeur et producteur **JERRY RAGOVOY**, **DAN PEEK** (fondateur d'America), le réalisateur grec **MICHAEL CACOYANNIS** ("Zorba Le Grec"), la journaliste rock **JANE SCOTT**, le bassiste du groupe prog Supersister **RON VAN ECK**, le scénariste et producteur **SHERWOOD SCHWARTZ** ("Gilligan's Island"), le chanteur colombien de salsa **JOE ARROYO**, le saxophoniste de jazz **FRANK FOSTER**

CONCOURS ROCK&FOLK FENDER

C'est dans les backstage du festival Guitare en Scène que le MC5 Wayne Kramer a remis la Fender Stratocaster Signature à la gagnante de notre grand concours, Anne, 24 ans, lectrice et guitariste amateur.

PAR CYRIL DELUERMOZ

ROYAUME-UNI



BON SCOTT
L'équivalent australien de la CNC a donné son feu vert pour que soit tourné prochainement par Eddie Martin ("Lionel") un biopic sur le défunt chanteur d'AC/DC.

Photo Dalle

LANIE LANE
La chanteuse de Sydney a profité de son passage à Nashville pour enregistrer avec Jack White deux chansons dans ses studios que l'on retrouvera bientôt en 45 tours sur Third Man, le label du maestro des Raconteurs.

LITTLE ROY
Figure du rocksteady jamaïcain, le chanteur de Kingston a annoncé la sortie le 5 septembre d'un recueil de reprises de chansons de Nirvana à la sauce reggae roots.

MANIC STREET PREACHERS
Octobre permettra au groupe gallois de fêter le 21e anniversaire de son premier simple ("Motown Junk") en publiant "National Treasures – The Complete Singles" qui réunira tous les singles commercialisés depuis 1990, quelques raretés et un nouveau simple inédit.

MICHAEL MONROE
Le chanteur des Hanoi Rocks s'offre une parenthèse en solitaire avec "Sensory Overdrive", livraison produite par Jack Douglas (Aerosmith) avec la participation de Lucinda Williams et de Lemmy. Tournée planétaire début octobre.

NOEL GALLAGHER
L'ancien driver d'Oasis se fendra le 22 août du simple "The Death Of You And Me", mise en bouche avant l'apparition en octobre de "Noel Gallagher's High Flying Birds".

PETE BEST
Evincé en 1962, le premier batteur des Beatles aura bientôt une rue à son nom à Liverpool : Pete Best Drive. Tenancière du Casbah Coffee Club, l'un des berceaux du Merseybeat, Mona Best, sa mère, sera elle aussi honorée avec le Casbah Close.

THE WHO
S'il ne participe pas à la tournée de la comédie musicale "Tommy" mise sur pied par Roger Daltrey et qui pourrait bien être un bide, Pete Townshend espère récupérer son chanteur pour entreprendre une tournée "Quadrophenia".

WURZEL
Venu au monde en 1949 sous le nom de Michael Burston, il avait hérité de son surnom au cours de son passage dans l'armée anglaise. Guitariste de Bastard et de Warfare, il devient membre de Motörhead en 1984 et ne quittera le trio qu'en 1995. Un problème cardiaque a eu raison de lui.

DEATH IN VEGAS
L'orchestre de Richard Fearless brise sept années de silence avec la publication le 19 août du simple "Your Loft" et le 26 septembre de "Trans-Love Energies". Outre une apparition à Rock en Seine, une tournée aura lieu dans l'Hexagone à l'automne.

THE DUSTAPHONICS
L'intrépide guitariste, producteur et DJ français publie avec quelques gâchettes du garage anglais et la délicieuse chanteuse Key Elizabeth "Party Girl", la deuxième livraison de l'un de ses combos. Reprises de classiques de Bo Diddley, MC5, Howlin' Wolf, des Sonics et des Gories.

THE ELECTRIC SOFT PARADE
La formation de Brighton repointe le bout de son nez avec un EP vinyle de quatre titres sur lequel elle reprend "If I Can Dream" popularisé par Elvis Presley et tente une adaptation a capella de "Art Orange Crate" de Van Dyke Parks.

"VOUS NE ME VERREZ PAS TENIR UN STADE AVEC MA GUITARE COMME UN PUTAIN DE MENESTREL. JE N'AI PAS ÇA EN MOI"
NOEL GALLAGHER

THE KOOKS
Le frontman Luke Pritchard a admis que l'un des titres du prochain opus de son groupe ("Mr Nice Guy") était directement inspiré par ses excès récents avec la cocaïne. "Junk Of The Heart", le troisième Kooks, sera dévoilé le 12 septembre.

Photos DR

GEORGE HARRISON
Martin Scorsese a bouclé "George Harrison : Living In The Material World" qui sera diffusé en octobre sur la chaîne HBO. Fruit de quatre ans de labeur, ce documentaire s'appuie sur les témoignages de proches (les ex-Beatles, Eric Clapton, Yoko Ono, Terry Gilliam...) et sur des images inédites fournies par Olivia Harrison, veuve et co-productrice du film.

ETATS-UNIS

Susanna Hoffs
Photo Dalle

THE BANGLES
Susanna Hoffs et ses camarades effectuent un come-back avec "Sweetheart Of The Sun", premier ouvrage studio en sept ans. Ficelé dans le studio de Matthew Sweet, le CD, attendu le 13 septembre, est devancé par "Anna Lee (Sweetheart Of The Sun"), un 45 tours au tirage très limité.

THE BEATLES
Une série de clichés pris en 1964 lors de l'invasion américaine des Fab Four par Mike Mitchell, photographe amateur, a atteint 360 000 dollars lors d'une vente aux enchères chez Christie's à New York.

THE BLACK KEYS
C'est dans le studio de Dan Auerbach à Nashville que le duo d'Akron (Ohio) a concocté le successeur du réputé "Brothers". Produit encore une fois par Danger Mouse, ce disque serait plus proche du punk, du rockabilly et du garage en matière de tempo.

BRUCE SPRINGSTEEN
Un récent sondage a montré que si le Boss se présentait comme candidat au poste de gouverneur du New Jersey, il ferait jeu égal avec Chris Christie, le Républicain qui occupe ce poste. Même s'il suit de près les décisions politiques dans son Etat, Springsteen n'a pas l'intention d'être candidat.

CHAD CHANNING
Batteur de Nirvana à l'époque de "Bleach" avant de céder sa place à Dave Grohl, Il refait parler de lui avec Before Cars, formation avec laquelle il enregistre un deuxième CD sous la houlette du producteur Duffy Williams.

CHICKENFOOT
Epaté par le succès inattendu de son premier opus, le supergroupe (Sammy Hagar, Joe Satriani, Michael Anthony et Chad Smith) est retourné aux fourneaux pour mitonner son deuxième LP bizarrement intitulé "Chickenfoot III".

Photo DR

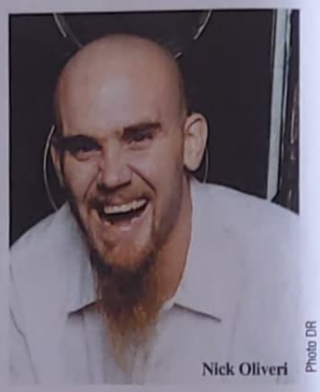
BUFFALO KILLERS
Les chevelus de l'Ohio rallume le chauffage avec "3", qu'ils commencent à dévoiler au cours d'une douzaine de shows outre-Atlantique.

"J'ETAIS TRES PROCHE DE BRIAN JONES. SANS LE SAVOIR, NOUS AVIONS LA MEME PETITE COPINE" DAVE DAVIES (The Kinks)

JERRY RAGOVOY
Ce natif de Philadelphie (Pennsylvanie) est mort à 80 ans après plusieurs décennies de carrière riches de plusieurs tubes. Songwriter et musicien, il avait ainsi composé "Time Is On My Side" repris par Irma Thomas puis popularisé par les Rolling Stones, trois ou quatre morceaux-clé du répertoire de Janis Joplin ainsi que des succès pour Howard Tate ou les Olympics.

MASTODON
Considéré comme un incontournable poids lourds du metal, le gang d'Atlanta a quasiment terminé la mise en boîte de "The Hunter", un cinquième ouvrage produit par Mike Elizondo (Dr Dre, 50 Cent, Pink).

NICK OLIVERI
Le SWAT (équivalent US du GIGN) est intervenu chez le bassiste de Kyuss et des QOTSA qui retenait sa compagne contre son gré. Celle-ci avait appelé la police quelques heures plus tôt pour se plaindre de violences conjugales.


Nick Oliveri
Photo DR

JANE'S ADDICTION
"Irresistible Force", le nouveau simple du groupe de Perry Farrell a été produit par Rich Costey (Muse), tout comme l'album "The Great Escape Artist" qui verra le jour le 29 septembre. Dave Sitek (TV On The Radio) a co-produit et joue de la basse sur ce disque.

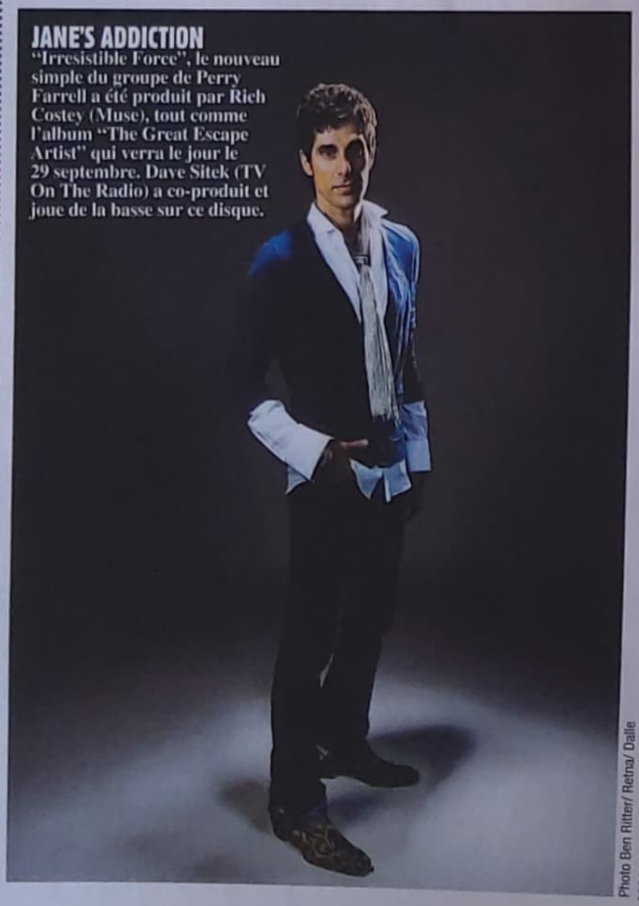


Photo Ben Ritter/ Retna/ Dalle

RIVAL SONS
Dotée d'une pochette élaborée par Storm Thorgerson (Pink Floyd, Led Zeppelin), "Pressure & Time", le deuxième LP du gang de heavy blues de Los Angeles, vient d'atterrir dans les bacs.

JIMMIE VAUGHAN
Fondateur des Fabulous Thunderbirds, le frère aîné de feu Stevie Ray Vaughan repique à l'album de reprises avec "Jimmie Vaughan Plays More Blues, Ballads & Favorites". Parfois accompagné au chant par Lou Ann Barton, le Texan reprend du Ray Charles, Hank Williams, Jimmy Reed ou Bobby Charles.

TOM MORELLO
Le guitariste de RATM va lancer à la rentrée une série de comics intitulés "Orchid". Chaque numéro des aventures d'une prostituée de 16 ans dans un futur sombre sera accompagné d'un titre spécialement conçu par l'ex-soliste d'Audioslave.

VELVET REVOLVER
D'après le batteur Matt Sorum, le supergroupe a enregistré de quoi garnir un album avec Corey Taylor (chanteur de Slipknot) sauf que Slash n'est pas du tout chaud pour le commercialiser.

PHIL SPECTOR
Legacy, label de rééditions de Sony Music, a récupéré l'intégralité du catalogue du mythique producteur. Une kyrielle d'albums des Crystals, des Ronettes et de diverses productions du créateur du Wall of Sound inonderont le marché début octobre. La cerise sur le gâteau étant "The Philles Album Collection", coffret collector de sept CD en tirage limité et remasterisés à partir des bandes mono d'origine.

"J'ai eu de la chance"

ALAN McGEE

A la tête de Creation Records, il a vécu l'une des dernières grandes épopées rock britanniques. Toujours vivant après Oasis, Jesus And Mary Chain et Primal Scream, l'Ecossais raconte.

Pendant seize ans, Creation Records a hébergé certains des groupes les plus marquants de l'histoire du rock anglais (Jesus And Mary Chain, My Bloody Valentine, Primal Scream, Oasis, Super Furry Animals, etc), englouti assez de drogue pour maintenir à flot un petit cartel colombien et enchaîné galères et coups de bol faramineux dans une ambiance de party permanente. De quoi écrire le scénario d'un film où, pour une fois, la réalité est plus hallucinante que la légende, comme dans le documentaire "Upside Down" qui retrace une époque où les disques se vendaient par millions, où le mot *excès* ne servait pas qu'à décrire les robes de Lady Gaga. Alan McGee, directeur de cet asile de fous géniaux, y tient le premier rôle et sans doublure, ce qui relève du surnaturel quand on a managé Jesus And Mary Chain, initié Bobby Gillespie à l'acid culture, résisté aux humeurs de Kevin Shields ou tenté de gérer Oasis au sommet de sa gloire. Au passage, il a failli y laisser sa peau et sa santé mentale, mais les souvenirs ont survécu pour cette revisite de ses disques à lui où ceux qu'il a aimés et ceux qu'il a contribué à mettre au monde se télescopent.

ROCK&FOLK : Premier disque acheté ?

Alan McGee : "Get It On" de T Rex, j'avais 11 ans. C'était numéro un dans les charts et c'était bien. Puis Slade est arrivé avec "Coz I Luv You" et "Look Wot You Dun". Et soudain, j'ai entendu "The Rise And Fall Of Ziggy Stardust And The Spiders From Mars". J'ai été à fond sur Bowie pendant quatre ans, je l'aime toujours. Mais quand je l'ai découvert, je suis passé par une phase où je me demandais moi-même si j'étais gay ou hétéro. J'adorais Bowie au point de ne pas savoir si je voulais être lui ou coucher avec lui. Et puis le punk est arrivé et j'ai acheté "God Save The Queen". Il n'y avait pas de groupes punk en Ecosse en 1977. En réalité, il ne s'y passait pas grand-chose. Des disques comme "Sheena's A Punk Rocker" et "Go Buddy Go" des Stranglers m'ont donné le virus. Un mois plus tard, Bobby Gillespie, mon voisin qui se foutait de tout ça, a découvert le punk et clame depuis qu'il l'a inventé *(rires)*.

R&F : Dans son Mes Disques A Moi, Bobby Gillespie nous a raconté que vous l'aviez emmené à un concert de Thin Lizzy...

Alan McGee : Je ne connaissais pas bien Bobby. On s'est rencontrés quand il avait 11 ans et moi 12. On n'était pas vraiment proches, il préférait le football, c'était avant le punk. Un soir, il a sonné à ma porte et m'a demandé si je pouvais l'accompagner au concert de Thin Lizzy. J'ai répondu *ok*.

R&F : Selon lui, pendant ce concert, Phil Lynott a brandi sa basse, la lumière s'est réfléchie dessus et est tombée sur lui. Et il a su qu'il devait devenir chanteur à ce moment-là...

Alan McGee : Je ne m'en souviens pas. J'ai déjà du mal à me souvenir de l'an dernier, alors un concert de Thin Lizzy en 1975... Mais loin de moi l'idée de le contredire !

R&F : Revenons à l'explosion du punk...

Alan McGee : J'étais le seul fan de punk dans mon quartier. Puis Bobby s'y est mis. On est passé de deux mecs qui se connaissaient vaguement à être les seuls punks dans un rayon de 10 kilomètres. On est devenus potes comme ça et Bobby est mon plus vieux et plus cher ami. Mais j'avoue qu'à l'époque, il m'emmerdait ! Je descendais du train un arrêt plus tôt parce qu'il me prenait la tête avec ses théories musicales. Je l'adore pourtant, je ne voudrais pas avoir l'air de dire du mal de lui. On s'est fâchés il y a une dizaine d'années et un jour, j'étais avec Bob Geldof en Espagne, qui me dit : "*Bobby est là...*" On s'est reparlé et tout va bien depuis.

Je suis allé voir Primal Scream il y a deux semaines. Ils sont au sommet de leur forme, aussi bons que les Stones à leur apogée. Pourtant, "Screamadelica" date d'il y a 20 ans, les mecs ont 50 balais, ce devrait être de la merde. Mais non. En ce moment, ils sont le meilleur groupe du monde.

R&F : Plutôt Sex Pistols ou Clash ?

Alan McGee : Clash ! Ils sont venus en Ecosse, je les adorais. Ce qui est bizarre, rétrospectivement, c'est que je suis devenu copain avec les Clash et les Pistols à cause du succès d'Oasis. Il y a eu un moment dans les années 1990 où on était plus populaires que nos héros. En vieillissant, je me suis mis à bien aimer les Pistols. J'étais copain avec eux, pareil pour les Clash. J'allais souvent chez Joe (*Strummer*). Il n'y a que Topper que je ne connais pas. Mon morceau préféré, c'est "Complete Control", il est éblouissant. Le génie des Clash, c'était leur côté aventureux, dû à Mick Jones je pense. Il se croyait dans Mott The Hoople. Il essayait d'aller quelque part. Ils étaient incroyables.

McCartney m'obsède

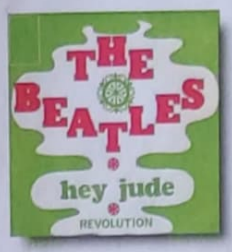
R&F : Comment passez-vous de fan de punk à directeur de label ?

Alan McGee : Je détestais l'industrie de la musique, je ne voulais pas en faire partie. J'étais bassiste, je jouais avec Andrew Innes à l'époque. Je suis allé à Londres et personne n'a voulu s'occuper de notre groupe, ni sortir notre disque. Alors, je suis devenu le manager et le mec qui sortait les disques. Ce n'était pas très dur. Immédiatement, j'ai appelé le magazine Sounds et je nous ai décroché une double page. J'avais 19 ans et je me suis dit que je ne devais pas être mauvais. Trois ans plus tard, quand j'ai débuté avec mon label, j'ai su que je pourrais appeler la presse pour faire parler de mes groupes. C'est à cause de ces deux pages que j'ai atterri dans la musique. Je bossais dans un club et je voyais des groupes que personne n'aimait, sauf moi, comme Jesus And Mary Chain. A 22 ans, je gagnais 700 livres par semaine en organisant ces trucs dans un club, ça marchait bien. Pendant trois mois, je suis resté bourré, ivre-mort, je payais des tournées à mes potes. J'avais tout ce fric dont je ne savais pas quoi faire, j'étais un môme. Puis je me suis dit que je pourrais lancer un label. J'aimais les Television Personalities qui avait le leur, Whaam! Records. Je trouvais ça cool et je me sentais un peu coupable de boire tout mon fric. J'ai donc lancé un label par défaut, parce que je détestais les maisons de disques. Initialement, ce n'était même pas pour niquer les majors, mais juste pour faire le boulot moi-même. Le premier single que j'ai sorti, The Legend! " '73 In '83", était horrible mais, au bout de six mois, on avait sorti des disques de Revolving Paint Dream, le groupe d'Andrew, de Biff Bang Pow!, ça c'était moi, de Jasmine Minks et des Pastels. Et ils ont eu de bonnes critiques. Bobby était imprimeur à l'époque, il m'envoyait les pochettes. J'y glissais les disques et je collais le tout dans une pochette plastique. C'est comme ça qu'on a démarré. Pour les douze premiers singles, on n'a pas gagné un sou. Puis Jesus And Mary Chain a cartonné avec "Upside Down" et on en a dépoté 50 000 exemplaires. Il a fallu que je foute tous ces disques dans des pochettes plastiques. J'ai pris beaucoup de speed, je n'ai pas dormi pendant un mois. Les Jesus And Mary Chain sont devenus énormes, tout le monde les voulait, les majors ont débarqué et je n'avais absolument pas de fric. Je touchais une allocation du gouvernement. Je suis devenu leur manager et Creation a survécu. En l'espace d'un an, on a tourné avec le groupe aux USA et ça cartonnait dans toute l'Europe.

Alan et le premier batteur des Boo Radleys

R&F : Et les démos ont dû affluer chez Creation...
Alan McGee : Avant Jesus And Mary Chain, personne ne nous prenait au sérieux. Après, tout le monde voulait être sur Creation.
R&F : Et vous avez signé My Bloody Valentine. Une grosse erreur, apparemment...
Alan McGee : Le gars a fini par croire à ce que la presse disait de lui, c'est-à-dire qu'il était un génie.

R&F : Comment expliquez-vous que le groupe soit resté si longtemps en studio pour enregistrer "Loveless" ?
Alan McGee : Je crois que c'était parce que Kevin Shields était SDF à l'époque. Il n'avait pas d'endroit où dormir et il prenait le studio pour un hôtel. Certains estiment que ce disque est le meilleur de l'histoire Creation. Pour moi, ce sont ceux d'Oasis et de Primal Scream. My Bloody Valentine, ce n'est plus pour moi. Maintenant, j'aime les Beatles, c'est tout. Ce n'est pas compliqué. Mon morceau préféré, c'est "Hey Jude". Je trouve que McCartney est plus talentueux que Lennon. Lennon est un génie, mais McCartney est au-delà du génial. Il était plus intelligent que Brian Epstein, il est brillant. C'était lui qui finissait les disques parce que c'était un musicien plus doué. Les Beatles, c'était le groupe de McCartney, pas de Lennon comme tout le monde le pense à tort. McCartney m'obsède.



R&F : Vous étiez aussi fan du groupe The Creation ?
Alan McGee : Oui. J'ai rencontré Dan Treacy des TV Personalities qui m'a parlé du groupe mod The Creation. J'ai acheté cette compilation où figurait "Red With Purple Flashes" . C'est comme ça que j'ai découvert le groupe. Je trouvais que le nom était parfait pour un label. Quand j'ai rencontré Liam, il m'a dit : *"C'est génial, tu es Creation, on est Oasis, c'est parfait. Juste parfait."*

R&F : Selon vous, qu'est-ce qui fait un grand disque rock ?
Alan McGee : Le groove. C'est indispensable, le boogie, le groove, peu importe le nom. Il y a trop de gens qui font du rock sans ce facteur-là. C'est le problème du rock indé. Il n'y a pas de sexe, c'est un truc de robot, très chiant. Des disques comme "Screamadelica", "Wonderwall", "Angie", "I Want To Hold Your Hand", "Be-Bop-A-Lula", "Whole Lotta Love", ils ont le groove, ils sont sexy. Tu passes "Whole Lotta Love" dans une rave et les gens vont danser comme des malades.

R&F : Ça n'a pas dû être facile de devenir le boss d'Oasis en pleine explosion...
Alan McGee : Je n'ai jamais été le boss de quiconque, même pas de moi. C'était bizarre d'avoir le groupe le plus populaire du monde. Il faut faire gaffe à ce qu'on souhaite. J'en avais rêvé pourtant.
R&F : Il y a aussi cette histoire avec Bobby Gillespie qui vous demande pourquoi il n'est pas millionnaire...
Alan McGee : Un soir, c'est vrai, Gillespie m'a posé cette question. Et je lui ai dit : *"Entre 1991 et 1994, vous étiez tous accros à l'héroïne et je ne pouvais pas vous sortir du lit. Vous vous en souvenez ? Quand vous auriez dû être en tête d'affiche à Glastonbury, Reading, Roskilde et le reste, vous étiez vautrés dans un appartement à King's Cross complètement défoncés. Voilà ce qui s'est produit."*
R&F : Et Oasis aurait dû tourner en Amérique...
Alan McGee : Oui mais, après avoir vendu 21 millions de "(What's The Story) Morning Glory ?" , je ne pouvais plus rien leur dire. Ils étaient du genre à me lancer : *"Mais pourquoi devrait-on faire quoi que ce soit ?"* C'étaient des mômes. Liam avait 22 ou 23 ans. Il se foutait de tout. J'ai commencé à m'inquiéter à ce moment-là, parce que j'étais aux commandes. Quand les mecs sont partis dans tous les sens, j'ai dû prendre le Concorde pour aller rencontrer Tommy Mottola à New York. Oasis était le groupe le plus important de Sony. Et il a fallu que j'explique à ce type, marié à Mariah Carey, vivant dans une maison à 100 millions de dollars, qu'il n'allait pas toucher sa prime de Noël, parce que mon groupe glandait et ne ferait pas de tournée américaine. Mais il a été cool, il a compris qu'on venait tous les deux du même milieu, qu'on avait réussi et, même si je lui ai annoncé un truc qui ne lui faisait pas plaisir, j'ai eu l'impression qu'il m'aimait bien.

"J'ai pris tellement de speed que j'ai pas dormi pendant un mois"

R&F : Comment avez-vous rencontré Oasis ?
Alan McGee : Par pur accident. Je les ai vus dans un club à Glasgow. Les lois sur l'alcool venaient de changer, on pouvait désormais boire jusqu'à 6 heures du matin. Tout commençait plus tard le soir. Je ne voyais jamais les premières parties habituellement. Mais ce soir-là, j'ai attendu le groupe que j'étais venu écouter et par hasard, j'ai vu Oasis qui a joué à 21 h 00... Je leur ai proposé un contrat après les avoir entendus reprendre "I Am The Walrus". C'était en 1994, les Beatles n'étaient pas jugés cool à l'époque. On les aimait tous à Creation, pourtant. On a conclu notre accord par une poignée de main.

R&F : Votre morceau préféré d'Oasis ?
Alan McGee : "Don't Look Back In Anger", un classique. C'est un disque étrange. Quand "(What's The Story) Morning Glory ?" est sorti, je n'en étais pas fou mais, au fil des années, je me suis rendu compte que cette chanson était géniale. Meilleure que "Wonderwall".

C'est tordu

R&F : Comment expliquez-vous la situation actuelle du disque ?
Alan McGee : Le métier est complètement différent. La culture aussi. Nos souvenirs du rock ne sont pas ceux des gamins, même s'ils sont cultivés en la matière. Pour la plupart, le rock a commencé avec les Kaiser Chiefs ou Coldplay. Ils ne se souviennent pas d' "Exile On Main St", des Beatles, d'Elvis, ne parlons pas de Little Richard. Chez Creation, on se souvenait des origines du rock, du blues. Je ne sais plus ce que les ados aiment aujourd'hui. Nous, on achetait un ou deux

De gauche à droite : Martin Carr (Boo Radleys), Bobby Gillespie (Primal Scream) et Noel Gallagher (Oasis)

Photo Roger Sargent-DR

"J'ai découvert Oasis par accident"

disques par semaine et ils étaient précieux. Maintenant, ils se foutent de l'objet. Je crois que la crise a commencé avec Napster. L'industrie du disque aurait dû bien accueillir Napster et cette nouvelle technologie, mais elle a préféré lui intenter un procès. Je pense aussi que le gros problème, c'est que quand l'internet est arrivé, les pontes de l'industrie musicale étaient des mecs de 60 piges qui ne savaient pas allumer un ordinateur, étaient payés 10 millions de dollars par an et se foutaient de ce qui allait se passer dans dix ans. Ils auraient dû faire quelque chose avec Napster, mais ils ont tout laissé partir en sucette. Et les jeunes groupes ne peuvent plus s'en sortir.

R&F : Vous écoutez la musique différemment depuis que vous avez pris votre retraite ?

Alan McGee : Oui. Maintenant, j'en écoute vraiment quand je fais le DJ pour mes amis ou que le consulat anglais au Brésil m'appelle et me propose du blé pour passer des disques et donner une conférence.

R&F : Le meilleur disque pour remplir le dancefloor ?

Alan McGee : "(I Can't Get No) Satisfaction". Ou "Sympathy For The Devil". Ça plaît toujours à tout le monde.

R&F : C'est vrai que les artistes de Creation devaient signer un papier disant qu'ils étaient fans de Big Star ?

Alan McGee : Non, mais la plupart d'entre eux le sont devenus par ma faute. J'ai rencontré Alex Chilton quelques fois, j'ai essayé de le signer, mais on est simplement devenus amis. Et j'ai reçu des appels étranges parfois : *"Eh, Alan, c'est Alex, peux-tu déménager mon matos de Minneapolis à Los Angeles ?"* Et j'envoyais un camion. Il me prenait pour son patron. Il voulait un coup de main, c'est tout. Début 1993, Alex vivait sous une tente, il était dans la misère. C'était un de mes héros. Les deux personnes qui ont exercé une influence bénéfique sur mes goûts musicaux sont Joe Foster de TV Personalities et Gillespie. Je me souviens qu'on était à

Los Angeles pendant la première tournée de Jesus And Mary Chain et il m'a dit : "McGee, *achète ce disque !*" C'était "Third/ Sister Lovers" et c'est comme ça que j'ai découvert Big Star.

R&F : Votre groupe préféré aujourd'hui ?

Alan McGee : Les Beatles. J'aime aussi quelques trucs actuels. Les Grants, de Liverpool, qui ne sont pas signés, The Broken Vinyl Club qui vient du Pays de Galles. J'ai eu de la chance de connaître une époque où les gens achetaient des disques et des magazines musicaux. Maintenant, la conversation roule plus sur les téléphones que sur les nouveaux disques.

R&F : Vous pensez que la rébellion a disparu ?

Alan McGee : Je ne crois pas. En revanche, nous vivons l'âge du PC *(politiquement correct)* et c'est pour cela qu'il n'y aura plus de rock'n'roll. Je pense que la société politiquement correcte est au fond plutôt fasciste. Elle nous contrôle à travers l'usage de la parole. On ne peut plus rien dire sans offenser quelqu'un. Ma femme, qui a une marque de vêtements, a donné une interview dans un journal écossais et décrit ses robes comme étant le genre qui donne envie à votre patron de vous culbuter sur le photocopieur. Si j'avais dit ça, je serais passé pour sexiste. Mais comme c'est une femme, tout le monde a trouvé ça génial. C'est tordu. C'est pire aux Etats-Unis où on ne sait plus comment appeler les gens. J'ai pour ambition de ne jamais y remettre les pieds.

R&F : Pour finir, votre disque préféré de tous les temps, celui que vous emporteriez sur une île déserte ?

Alan McGee : L'album bleu des Beatles. ★

ISABELLE CHELLEY & PHILIPPE MANŒUVRE

DVD *"Upside Down" (Revolver, import)*

IL FALLAIT Y ÊTRE...

C'EST ENFIN POSSIBLE.

REVIVEZ LE CONCERT LÉGENDAIRE DE 1979
AVEC PLUS D'UNE HEURE DE BONUS INÉDITS

ÉDITION COLLECTOR INCLUANT
UN LIVRET EN HOMMAGE • UN MÉDIATOR • DES PHOTOS INÉDITES

AC/DC LET THERE BE ROCK

POUR LA PREMIÈRE FOIS
EN BLU-RAY ET DVD
DÈS LE **31.08.11**

ROCK&FOLK

© 2011 Warner Bros. Entertainment Inc. Tous droits réservés.

Devonté Hynes

"Le grand jeu"

BLOOD ORANGE

funk Caché derrière un nom de groupe, le multi-instrumentiste, producteur et chanteur Devonté Hynes, publie chez Domino, "Coastal Grooves", nouveau bijou d'electro-funk minimaliste.

Franchement, ça ressemble à quoi d'attendre depuis 45 minutes Devonté Hynes, un artiste electro qui donne rendez-vous dans un absurde *juice bar* de Manhattan, sur Houston Street, quand un Frédéric Beigbeder consacrerait sûrement ce temps précieux à peaufiner un nouveau best-seller ?

Sous influence Chopin

La raison de notre exceptionnelle patience, c'est qu'on a été touché par "Dinner", son précédent single porté par une voix de fausset à la Sylvester, traversé de steel-drums filtrés, rappelant les grandes heures de l'electro-funk minimaliste de Mantronix, de SOS Band, du Prince de "Dirty Mind" et du Rick James de "Cold Blooded" : de la soul enregistrée avec des boîtes à rythmes, des guitares et des synthétiseurs. On parle là, du début des années 80, soit de feu le Paradise Garage, l'Area, la Danceteria et d'Escualita, un club latino, noir et gay où traînaient déjà toutes les drag-queens et transsexuelles qui feraient en 1990, le succès du film "Paris Is Burning". Hynes n'était même pas né quand fut prise la photo de ce club ornant la pochette de son nouvel album. Le single s'appelle "Sutphin Boulevard", du nom d'une avenue paumée du Queens. Il est construit sur un riff modal évoquant autant "Billie Jean" de Michael Jackson que "Dancing" de Chris Isaak, avant un refrain sur un motif pentatonique désaccordé, donnant l'impression de traverser Chinatown bourré à quatre heures du matin. On comprend mieux notre patience, maintenant ?

Devonté Hynes finit par arriver, habillé comme dans le clip de "Dinner", c'est-à-dire en short, T-shirt, sneakers, casquette de baseball, sac à dos, et boucle d'oreille Air Jordan. Ayant assez vu de *juice freaks* pour la journée, on propose de migrer en face dans la cafétéria du Angelika Film Center où, en fait, Devonté escomptait aller voir le nouveau Woody Allen après notre rendez-vous, si son ex-copine ne l'avait pas planté. Contrairement à Wikipédia qui affirme qu'il a vu le jour à Houston (Texas), il dit être né le 23 décembre 1985, à Londres, d'une mère infirmière et d'un père directeur d'un magasin Marks & Spencer, et avoir grandi à Ilford, la ville anglaise mondialement célèbre pour ses pellicules et son papier photo. Gamin, il jouait dans pas moins de cinq équipes de foot et également au basket, un sport qu'il pratique quotidiennement à Brooklyn où il réside désormais. Pareil pour la musique : violoncelle et contrebasse classique dans des orchestres, batterie rock, basse, guitare, piano mais, avoue-t-il modestement, *"aucun talent pour jouer ou arranger vents et cuivres"*. Dès l'adolescence, il écrit, compose et enregistre, seul, des albums entiers. Il collabore parfois avec des artistes et joue dans des groupes (Test Icicles avec qui il signe chez Domino Records, et Lightspeed Champion) bien qu'en *"perfectionniste"*, il préfère le studio au live. A 17 ans, il s'est installé à Londres, mais depuis trois ans et demi il vit à New York : *"A Londres, l'argent filait à toute vitesse. A New York, tout est plus simple."* Il se passionne autant pour les shows de Broadway que pour le jeu de guitare de Dave Mustaine de Megadeth, veut tout savoir de la vie privée de Sade et Billy Idol, et a même composé un concerto pour piano sous influence Chopin. C'est aujourd'hui un producteur recherché, officiant aussi bien dans le R&B (un album pour Solange Knowles, la sœur de Beyoncé) que le punk australien (Bleeding Knees Club, un groupe entre Del Shannon et les Ramones), et admiré par Van Dyke Parks lui-même qui a accepté d'écrire gratuitement des arrangements pour un EP de ses chansons.

Inconnu illustre

FR David, Eli Robert Fitoussi David pour l'état civil, est un musicien né en Tunisie en 1947. Il a joué dans diverses formations comme les Boots ou les Trèfles, adapté "Strawberry Fields Forever" ("Il Est Plus Facile") sous son nom, il a même remplacé le chanteur des Variations le temps d'un album et une tournée. La légende raconte qu'il a ensuite traîné entre New York et Los Angeles aux côtés de Ray Charles, Toto, Aerosmith, Steely Dan, avant de composer et d'interpréter, à son retour en Hexagone, l'un des tubes majeurs des années 80, "Words", sorti en 1981 et qui va être numéro 1 en France, Allemagne, Suisse, Autriche et numéro 2 en Angleterre. Jackpot ! La suite sera moins glorieuse. Trois albums, une flopée de singles, même un best of mais plus de succès intercontinental à signaler...

Le grand jeu

Des heures ne suffiraient pas à tout connaître de ce garçon éminemment sympathique mais, comme il faut résumer, on lui pose la question qui taraude nos lecteurs et il répond : *"Je suis plus Beatles que Stones : les Stones sont les rois du feeling, mais les Beatles, c'est vraiment de la musique. Quant à l'influence principale de mon chant, c'est FR David, j'ai tous ses disques."* Ce n'est pas la seule raison pour laquelle il a adopté cette voix de tête qui fait le prix de "Sutphin Boulevard", entre autres chefs-d'œuvre de son album : *"J'ai eu une opération de la gorge et, pendant des mois, il m'était interdit de parler. Puis j'ai pris des cours de chant, découvert ma voix de tête et j'ai adoré ça. Avouez que ça va bien avec le sujet de la chanson : un gosse du New Jersey qui, le soir tombé, descend en ville, sort le grand jeu, bijoux, robe de soirée et qui finit par trouver tout ce qui manque à sa vie et qu'on ne trouve que la nuit : l'inspiration et la liberté."* ★

ERIC DAHAN

CD *"Coastal Grooves"* (Domino/ Pias)

Photo DR

"Je m'en fous"

DUFF McKAGAN'S LOADED

Aussi indélébile que ses tatouages, le bassiste des Guns N'Roses a fomenté après l'affaire Velvet Revolver, ce nouveau groupe punk à la mode du Sunset Strip. Sait-il faire autre chose ?

rock

Que sont nos punks rockers devenus ? *"Hey, what's up rocker ?"* Cheveux mi-longs, toujours aussi platine, visage ferme et acéré, Duff a l'air sûr de lui en rentrant dans cette loge cradingue du Zénith. C'est là qu'a lieu l'interview, peu avant son concert du soir en ouverture de Judas Priest. La veille au Hellfest, l'ex-Gunner a planté tout le monde, se pointant juste avant son concert. A l'époque des rock stars polies à l'heure et propres sur elles, il marque un point.

Je fais du yoga

Pour son troisième album avec Loaded, Duff McKagan propose un punk hormonal et jouissif. Concentré de vitamines p77 et d'enzymes ramonesques, c'est le genre de disque que l'on attendrait davantage d'un ado attardé plutôt que d'un roublard du rock. *"Mais je suis les deux ! Pour réussir actuellement dans le rock, il faut être aussi attardé que roublard. Connaître l'industrie par cœur, mais redevenir un ado dès qu'on bondit sur scène. Ce n'est pas facile du tout, croyez-moi. C'est bien pour ça que je fais du yoga."* Yoga. Le mot est lâché. Cela semble confirmer la théorie selon laquelle plus une rock star a eu son lot de sauvagerie, plus il aura tendance à devenir un chantre du tofu en vieillissant. Voir le cas Sixx, son thé, sa méditation transcendantale. Si Sid Vicious n'avait pas eu la bonne idée de passer au *pit-stop*, nous vanterait-il les mérites du tai-chi ? Hendrix ferait-il de lacrymales tournées souvenirs dans des arènes à 180 € le billet ? Heureusement, la musique demeure. Accompagné d'un groupe que l'on pourrait presque qualifier de jeune (moyenne d'âge, 35 ans), il tourne, tourne, tourne.

Sir, yes sir

Mike Squires, le guitariste de Loaded, avant d'exercer ses talents dans de nombreux groupes du côté de Seattle dont un projet avec le futur batteur des Posies, s'était enrôlé dans les marines. Et il n'est pas le seul. Avant lui, Don et Phil Everly avaient assumé la tenue kaki, le rappeur Nate Dogg, Artimus Pyle (batteur de Lynyrd Skynyrd) et Buddy Rich (le batteur de jazz), Shaggy, John Joseph du groupe hardcore culte Cro-Mags, sans oublier bien sûr CJ Ramone. Les acteurs ne sont pas en reste avec Steve McQueen, Scott Glenn, Lee Marvin, Gene Hackman, Harvey Keitel ou encore Larry Wilcox, le benêt blond de la série télé "Chips"...

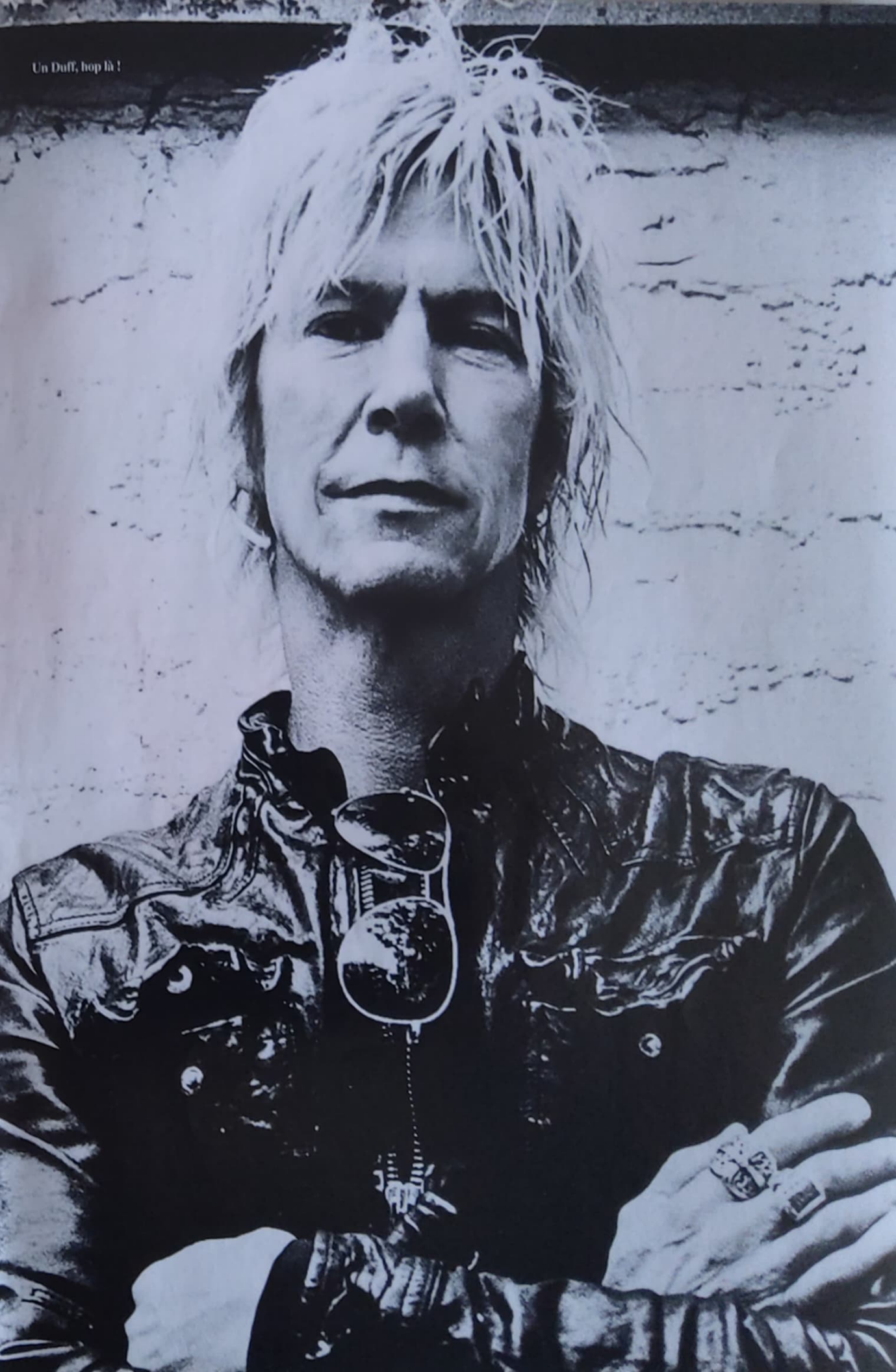
Principalement dans des clubs, ce qui ne semble pas le déranger plus que ça. *"Tourner dans des clubs ne m'a jamais embêté. Ce qui m'amuse, c'est de jouer. C'est mon métier, je ne sais faire que ça. J'ai fait des stades avec les Guns, des arènes avec Velvet Revolver... Maintenant, si je dois repasser aux clubs, eh bien... pourquoi pas ? Ce qui compte pour moi est d'être en phase avec moi-même. Ne pas me laisser emmerder. Le reste m'importe peu. Les gens qui t'emmerdent sont ceux qui ont des problèmes. Personnellement, je n'en ai pas. Je suis un citoyen du monde, je voyage, je joue de la musique. De quoi me plaindrais-je ?"* Pourtant, tout bonze en Perfecto qu'il est, il a du mal à contenir son énervement à propos de certains sujets. Comme l'industrie du disque. *"Les maisons de disques vivent sur deux ou trois artistes maximum, et le reste ne leur sert qu'à avoir un catalogue fourni. C'est très dur, en particulier pour les groupes de taille moyenne comme le mien. J'ai beau avoir un nom prétendument vendeur, ce n'est pas vraiment facile... Surtout que maintenant les DA sont plus des peigne-culs en costards que des Ahmet Ertegun."*

Ubuesque

Mais l'heure passe, l'heure passe, et il faut donc aborder l'épineux sujet Guns N'Roses. Le retour sur scène du bassiste avec son vieux compère Axl avait fait jaser en décembre, relançant rumeurs et spéculations. *"Faut pas s'attendre à un scoop, les gars !"* Il s'esclaffe, mi-amusé mi-agacé par cette question récurrente, mais pourtant obligatoire. *"Il n'y aura pas de reformation de Guns N'Roses."* Au moins, c'est clair. *"J'aime beaucoup 'Chinese Democracy', ce que fait Axl est très intéressant, et je suis très pote avec les nouveaux membres, que je connaissais déjà tous depuis longtemps. Pour moi, les Guns sont du passé et je souhaite bonne chance à Axl. Les fans sont sévères avec lui. Il mène sa barque comme il l'entend et ça se respecte. Il faut arrêter de penser au prétendu bon vieux temps, et voir plutôt l'avenir et l'appréhender avec sérénité. Même si les gens passent leur temps à parler de Loaded comme de mon projet parallèle... Mais un projet en parallèle de quoi ? Je ne suis plus dans les Guns depuis 1997, Velvet Revolver est en mort cérébrale par manque de chanteur, et ne se remettra en marche que si nous en trouvons un... Slash fait son truc de son côté avec Myles Kennedy, grand bien lui fasse. Pour ma part, je joue dans Loaded. Donc si je comprends bien, Loaded est le projet parallèle d'un mec qui n'a qu'un seul projet ! C'est complètement ubuesque. Mais au final... je m'en fous. On fait du rock, on s'éclate chacun de son côté, et les pisse-froid que ça emmerde... Eh bien..."* ★

RECUEILLI PAR JOSEPH ACHOURY KLEJMAN

CD *"The Taking"* (Eagle)



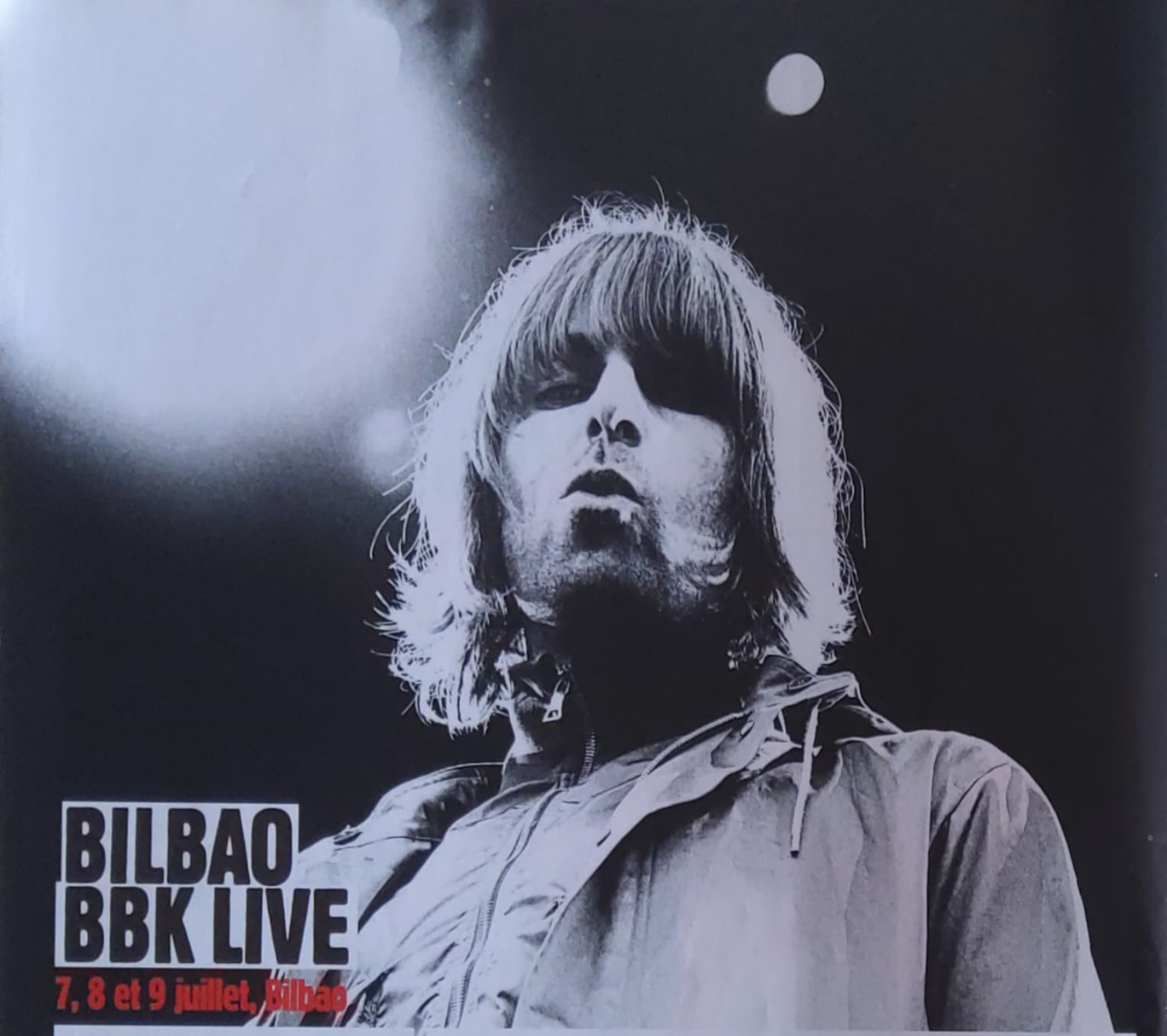
Un Duff, hop là !

Photo Marion Ruszniewski

Bilbao ϟ Sonisphere ϟ Francofolies ϟ Musilac ϟ Vieilles Charrues ϟ Guitares en Scène

Suite du tour de France des concerts en plein air. Les groupes ont joué, les pompes à houblon tourné et nos envoyés spéciaux tout observé.

FESTIVALS SUITE



BILBAO BBK LIVE

7, 8 et 9 juillet, Bilbao

Nos envoyés spéciaux sont allés voir de l'autre côté des Pyrénées à quoi ressemblait un festival de musique. Compte rendu en terre basque.

En arrivant au Bilbao BBK Live, première chose qui saute aux yeux devant les T-shirts du festival, les organisateurs ont eu le temps d'enlever le nom de Amy Winehouse (probablement la chanteuse la plus annulée du monde) prévue jusqu'à deux semaines auparavant, pour le remplacer in extremis par celui de Suede.

Comme du Banga

Pour arriver sur le site, le seul moyen est de prendre un bus qui part du centre-ville : ceux qui aiment faire la queue longtemps peuvent alors s'en donner à cœur joie, tandis que les plus téméraires empruntent la route à pied (ce qui implique une longue marche de l'ordre de la randonnée). Certains portent avec eux des jerricans d'eau plate (pas de doute, on va bien voir Coldplay). Deux scènes avec une programmation qui s'étale de 17 h à 4 h du matin pendant trois jours. C'est le groupe local **Ken Zazpi** qui ouvre les *hostilités* à 17 h, le soleil en plein dans le zen. Rien d'étonnant à ce que ces derniers soient surnommés les U2 basques (des guitares affreusement trop The Edge) et à ce qu'on décide donc de ne pas s'éterniser.

Le premier jour, il faut attendre l'apparition des **Twilight Singers** de l'ancien Afghan Whigs Greg Dulli pour être un peu captivé, même si ce n'est pas le genre de musique encore à vraiment déchaîner la foule dont les trois quarts présents semblent d'ailleurs la découvrir. Sur la petite scène, à la nuit tombée, le concert de **Blondie** remporte tous les suffrages, et Debbie Harry (toujours aussi fraîche si on se place à bonne distance) n'a rien perdu de son déhanché. Conjugués à la pluie tombante, les tubes ("Atomic", "Heart Of Glass"...) sont ovationnés, mais les morceaux du nouvel album sont nettement plus du genre à donner envie d'aller goûter aux tapas locales. Horreur ! Il n'y a que 5 *stands/ baraques à frites* pour tout le festival. On s'en sort avec un sandwich au poulet mi-cuit, auquel on essaye de ne pas penser en mâchant devant le concert de **Beady Eye**, avec un Liam Gallagher qui donne l'impression de se remuer un peu plus qu'il ne le faisait avec Oasis. Mais qu'on le veuille ou non, dès que Liam Gallagher commence à faire *"yaaamngn"* dans le micro, Beady Eye fait tout de même vite penser à du Oasis (en fait, Beady Eye, c'est un peu comme du Banga). La soirée se termine devant un concert de **Coldplay** beaucoup plus dynamique qu'on avait imaginé avec un feu d'artifice géant.

Sur ses genoux

Jour 2 : on préfère largement la modernité des **TV On The Radio** (très applaudis) au psychédélisme gratuit des pénibles **Mars Volta**. Le soir venu, **Kasabian** et **Kaiser Chiefs** ramassent tous les suffrages alors qu'on découvre (gratuitement) le groupe de rock espagnol **Vetusta Morla** (groupe pour lequel en d'autres circonstances, on n'aurait pas acheté de billet). L'énorme claque de ce festival, c'est finalement le dernier jour qu'on la prend, d'abord avec les punks de **Les Savy Fav**, puis surtout avec **Seasick Steve**, le vieux bluesman californien qui, sur un set d'une heure accompagné d'un batteur aussi poilu que lui, met tout le monde d'accord avec un blues folk et décharné, présentant chacune de ses guitares au public entre les morceaux ou en faisant monter sur scène une demoiselle du public pour la mettre sur ses genoux et lui chanter une aubade. Dans un style pas si éloigné, **The Black Crowes** donneront le soir même une démente prestation, à grand renfort de tubes ("Hard To Handle", "Remedy"...). ★

THOMAS VANDENBERGHE
PHOTO CAROLE EPINETTE

SONISPHERE

8 et 9 juillet, Amneville

Pour sa première en France, le Sonisphere promettait monts et merveilles. Bilan d'un festival se targuant d'initier les maîtres du metal en Moselle.

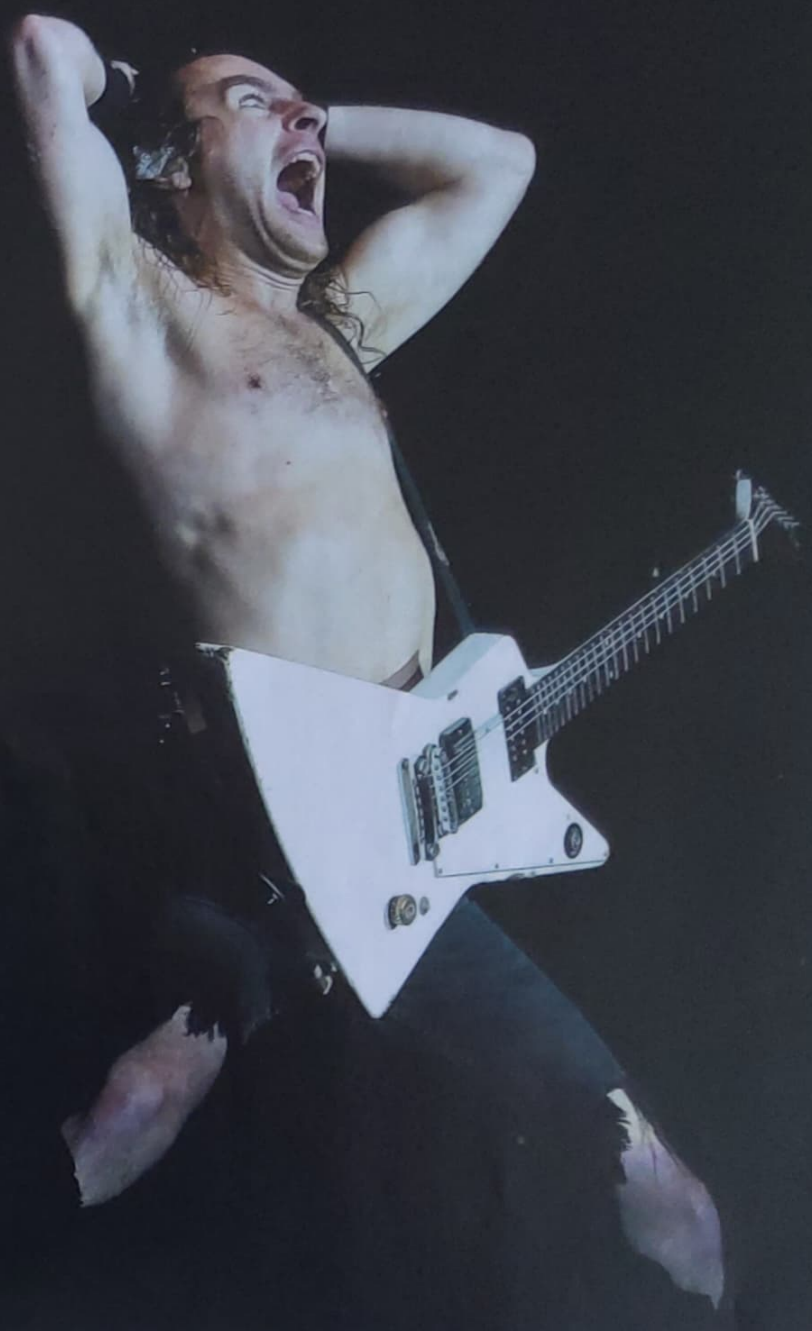
Autant le dire tout de suite, question organisation le Sonisphere ne se montre pas à la hauteur de ses bravades. Gros problèmes de gestion des festivaliers, indications inexistantes pour se rendre sur le site... Bref, des erreurs inhérentes à toute première édition et qui on l'espère seront corrigées par la suite.

Fin de tournée

Passons maintenant au plus important : la musique. Le premier jour offre peu de choses à se mettre sous la dent. Beaucoup de metal symphonique (une aberration) et **Rise To Remain**, le groupe du rejeton Dickinson qui achève de prouver que le talent n'est pas héréditaire... Seul **Gojira** s'en sortira avec les honneurs, devant un public conquis d'avance. Les têtes d'affiche seront une déception. **Dream Theater** étant une atroce purge, concentrons-nous sur les vrais groupes de rock'n'roll. Nos jeunes Australiens préférés, **Airbourne**, livrent un set teinté de mollesse, signe d'une fatigue certaine (et d'une *"homérique gueule de bois"*, confiera Ryan O'Keefe). La voix de Joel est poussive, la batterie toujours un cran en dessous... Le groupe semble éreinté par une tournée plus qu'intensive, et ce ne sont pas les penchants alpinistes de son leader qui feront décoller un concert malheureusement plat. Pour son retour en France depuis la mort du bassiste Paul Grey, **Slipknot** se révèle une nouvelle déception. Portés par le seul chanteur et les pitreries de leur clown, les frappadingues de l'Iowa font sentir qu'ils ne rêvent que de rentrer chez eux en livrant un concert qui fleure bon la fin de tournée, uniquement sauvé par une production absolument dantesque, seul élément à la hauteur de leur réputation.

Fougue et violence

Le lendemain, heureusement, sera plus consistant. On passera vite sur **Mass Hysteria** dont seul l'enthousiasme de Mouss sauve l'affaire, pour s'attarder sur **Loudblast**, légendaire combo death metal français qui n'a rien à envier à ses compères anglo-saxons.



Les Anglais de **Diamond Head**, pour leur premier concert en France depuis vingt-cinq ans, donneront un show empli d'émotion et culminant sur leur hit "Am I Evil", rendu célèbre par Metallica. Vient **Anthrax**, amusant par sa reprise de "Antisocial", et parfois risible aussi. **Slayer** donnera un concert proprement hallucinant de fougue et de violence tandis que **Papa Roach** se montre à la hauteur de sa réputation de bête de scène. Le concert de **Megadeth** semble inhabituellement mou.

Evidemment, le groupe triomphant sera **Metallica**. Setlist dantesque, reprise de "Helpless" (Diamond Head) accompagnée par Brian Tatler et Anthrax et, comme d'habitude, un groupe carré à l'extrême. L'on sort transi vers 2 heures du matin, avant d'affronter les 4 heures nécessaires pour sortir du parking. A l'année prochaine ? ★

JOSEPH ACHOURY KLEJMAN
PHOTO MARION RUSZNIEWSKI

LES FRANCOFOLIES

12 au 16 juillet, La Rochelle

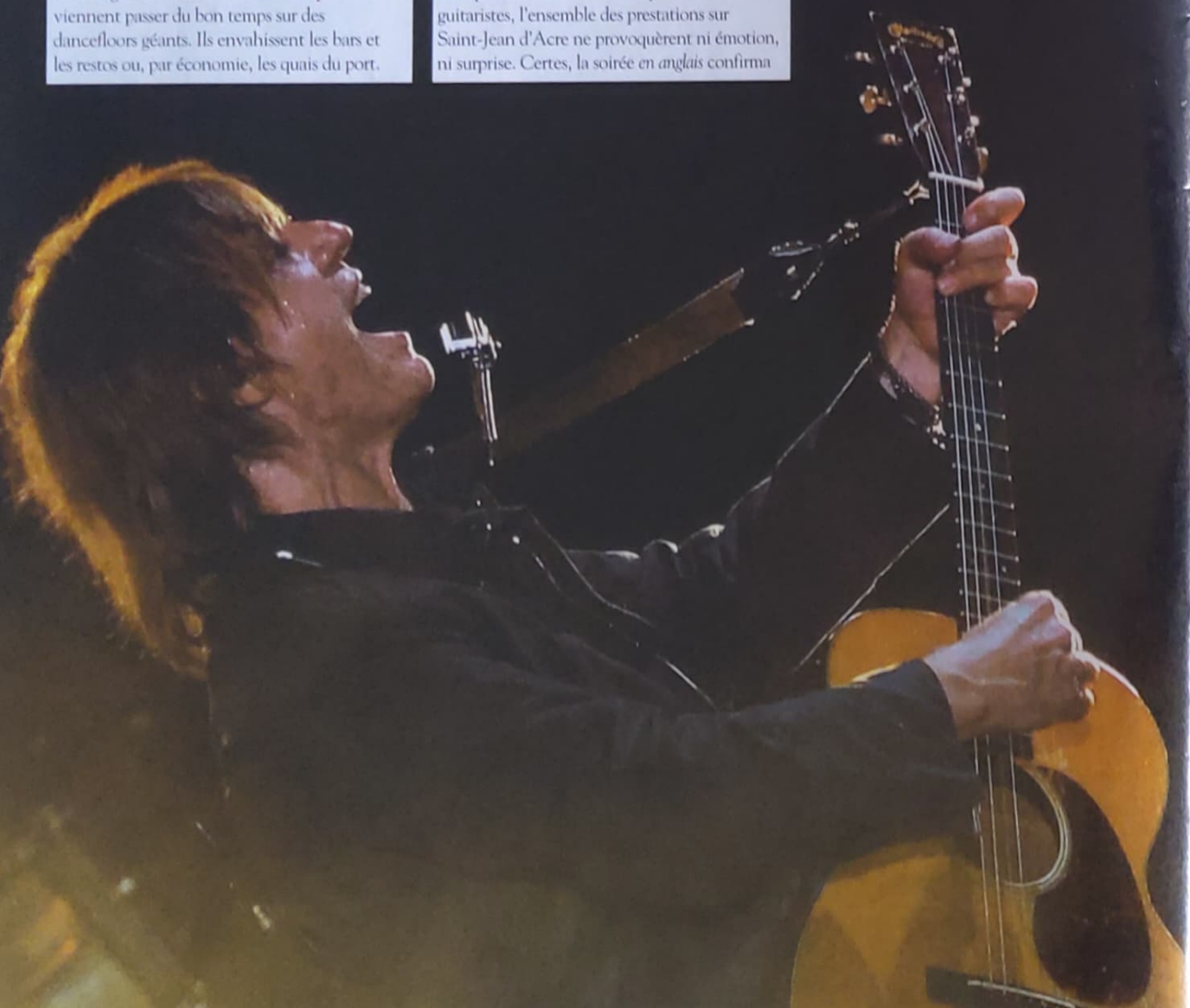
Immuable rituel, chanteurs et chanteuses d'ici, tous styles confondus, se réunissent chaque année en Charente-Maritime. Et aussi un peu en charentaises ?

Lors des festivals se déroulant en centre ville, les déambulations journalières, diurnes ou nocturnes, font partie des plaisirs et des joies du festivalier assidu qui y croise des visages inconnus, connus ou familiers, y découvre des spectacles inattendus, singuliers ou trop vus un peu partout, par des musiciens se donnant corps et âmes pour se faire remarquer. En bref, se saisissent là les pulsations d'un festival. Ainsi, début juillet, lors de *Blues Passion* à Cognac, bénéficiant pourtant d'un budget en grosse augmentation, les concerts de rue s'étant raréfiés, les bars moins impliqués, l'ambiance s'est considérablement refroidie. Il faut reconnaître qu'au contraire, à La Rochelle, l'esprit festif prédomine toujours, chez les grappes de jeunes comme dans les familles, ce qui explique aussi le succès des productions de l'insignifiant David Guetta. Les spectateurs viennent passer du bon temps sur des dancefloors géants. Ils envahissent les bars et les restos ou, par économie, les quais du port.

Les organisateurs peuvent se réjouir, ils ont battu un record de fréquentation et redressé la barre après l'année 2010, 89 000 spectateurs au lieu de 78 000. Contrepartie négative de ce succès, certains concerts sont trop vite complets. Ce fut le cas à la fois de la grande scène pour la soirée finale avec **David Guetta**, **Katerine**, **Stromae**, etc, et de la Coursive avec, notamment, le concert *Fête à Maxime Le Forestier*, le reste étant, pour le moins, très bien rempli. Comme toujours, au milieu d'une programmation pléthorique dont les concerts se chevauchent, des choix draconiens s'imposent et attisent parfois les regrets. C'est ainsi que le premier soir, il eut été plus judicieux de se rendre à La Coursive où **Alain Chamfort** revisitait l'histoire d'Yves Saint-Laurent. Non pas que le show de **Bernard Lavilliers**, sur la grande scène de Saint-Jean d'Acre, fut mauvais, il fut même bon, mais que bon et rien de plus, rien qui transporte ou enthousiasme. Bien que **Zaz** vaille mieux qu'une rengaine avec son dynamisme et ses chansons jazzy, que **Jean-Louis Aubert** ait emporté l'adhésion et fini en beauté en reprenant un titre de Téléphone à trois guitaristes, l'ensemble des prestations sur Saint-Jean d'Acre ne provoquèrent ni émotion, ni surprise. Certes, la soirée *en anglais* confirma les progrès scéniques de **The Do** et de **Cocoon**, mais ces formations écument la France à longueur d'année. C'est vers La Coursive qu'il faut se tourner pour découvrir, en particulier, un **Bertrand Belin** qui livre un country-rock français de haute tenue avec guitares acérées, le retour de **Julos Beaucarne**, **Alex Beaupain** et les mots rouges de **Cyril Mokaiesh**. Quant à *Not Ze Francos*, la mauvaise qualité sonore et visuelle de la salle du Casino nous amène plutôt à sortir sur la superbe terrasse que de continuer à apprécier la pop electro de **The Shoes**. A l'exception de toute une frange qui va du rap aux groupes underground, néo-psychédéliques et expérimentaux, qui émergent un peu partout actuellement, les Francofolies 2011 ont rempli leur contrat en proposant une nouvelle fois un état des lieux de la chanson d'ici. Souhaitons simplement pour 2012, un peu de moins de "*comment ça va ?*" et plus d'inventivité, de dynamisme et de prise de risque. ★

PHILIPPE THIEYRE

PHOTO FEELOO/ DALLE



MUSILAC

14, 15 et 16 juillet, Aix-les-Bains

Le festival savoyard célébrait une décennie de réjouissances avec, comme à son habitude, une affiche qui ratissait large.

Fameuse pour son lac du Bourget, son casino, ses doux paysages montagnards et ses arthritiques en cure thermale, la station d'Aix-les-Bains mérite-t-elle en plus de figurer sur la carte des festivals qui comptent ? Les amateurs de chiffres peuvent voir dans l'édition de cette année un plébiscite : 82 000 chalands sur trois jours, voilà qui est considérable pour un festival doté d'un site mignon mais guère spacieux et uniquement doté de deux scènes. Anomalie dans la programmation, les Ecossais de **Mogwai** entament les débats en début d'après-midi.

A l'instar des Gremlins qui inspirèrent leur blase, ces post-rockers au teint pâle s'accommodent mal de la lumière du jour. L'obscurité tombera plus tard et avec elle sa ribambelle de concerts de l'apocalypse : **Ben L'Onde Soul** et son nœud papillon, **Bernard Lavilliers** le commissaire Moulin de la Chanson. Dans ces circonstances, on se prosterne quasiment devant **Santana**. Accompagné par une caravane de musiciens pas manchots, l'affable Mexicain livre un spectacle taillé pour les festivals d'été, avec moult percussions, orgue, rappeurs latinos improbables. En discret meneur de troupes, l'homme à la guitare Paul Reed Smith enchaîne ses tubes certifiés ("Europa", "Black Magic Woman" ou la sympathique escroquerie "Maria, Maria"). Tard dans la nuit, les Italiens masqués de **Bloody Beetroots** passent la scène au lance-flammes avec un show sans merci. La musique, quelque part entre Prodigy et les Bérus, fait saigner des oreilles ceux que le jeu de lumières n'a pas rendus épileptiques. Début de soirée, vendredi. **Gaëtan Roussel**, en petit polo et Fender Mustang, a manifestement l'ambition de devenir le Damon Albarn français. Même avec la meilleure volonté, on peine à y croire, surtout lorsque le chef de Louise Attaque et son groupe *créatif* se lancent dans une jam inepte. **PJ Harvey**, elle, ne fait aucun compromis pour séduire le client. La dame blanche chante son nouvel album d'une voix flûtée et réarrange ses classiques dans des versions aussi étranges que calmes. De ce spectacle tout en déliés acoustiques, de captivants moments surnagent ("Angelene", "The Sky Lit Up"). Surpris par cette apparition qui contourne la plupart des règles festivalières, le public applaudit courtoisement et l'on jurerait lire un rictus narquois sur le visage de l'Anglaise. La puissance sonore, les **Chemical Brothers** la possèdent. Tom Rowlands et Ed Simmons, invisibles derrière leurs machines, envoient la sauce, à la grande joie du public ravi de se remémorer sa jeunesse technoïde au son de "Block Rockin' Beats". Présent partout cet été, **Katerine** donne un spectacle idéal pour clair de pleine lune. Il y a des choristes fluo, des paroles pataphysiques, des tubes joués sans être étirés et un Katerine arrivé sur scène en robe de Scarlett O'Hara qui parle comme un enfant sous MDMA.

Conquérir les foules

Le samedi ressemble à une cérémonie des Victoires de la Musique, catégorie *nouveaux talents*. On suit donc les gentilles pérégrinations de **Puggy**, **The Two**, **Cocoon** ou **Selah Sue**, chanteuse soul belge accorte et douée. Plus tard, **Kasabian** aimerait conquérir les foules là maintenant. Tom Meighan a beau haranguer la fosse, le groupe techno-rock de Leicester tourne dans le vide et sans avoir vraiment le son. Une bouillie à faible volume sort des enceintes. A défaut de nouvelles chansons géniales, la conquête du monde peut passer par un ingénieur du son compétent. ★

BASILE FARKAS

PHOTO ELODIE CHAPUIS

LES VIEILLES CHARRUES

14 au 17 juillet, Carhaix

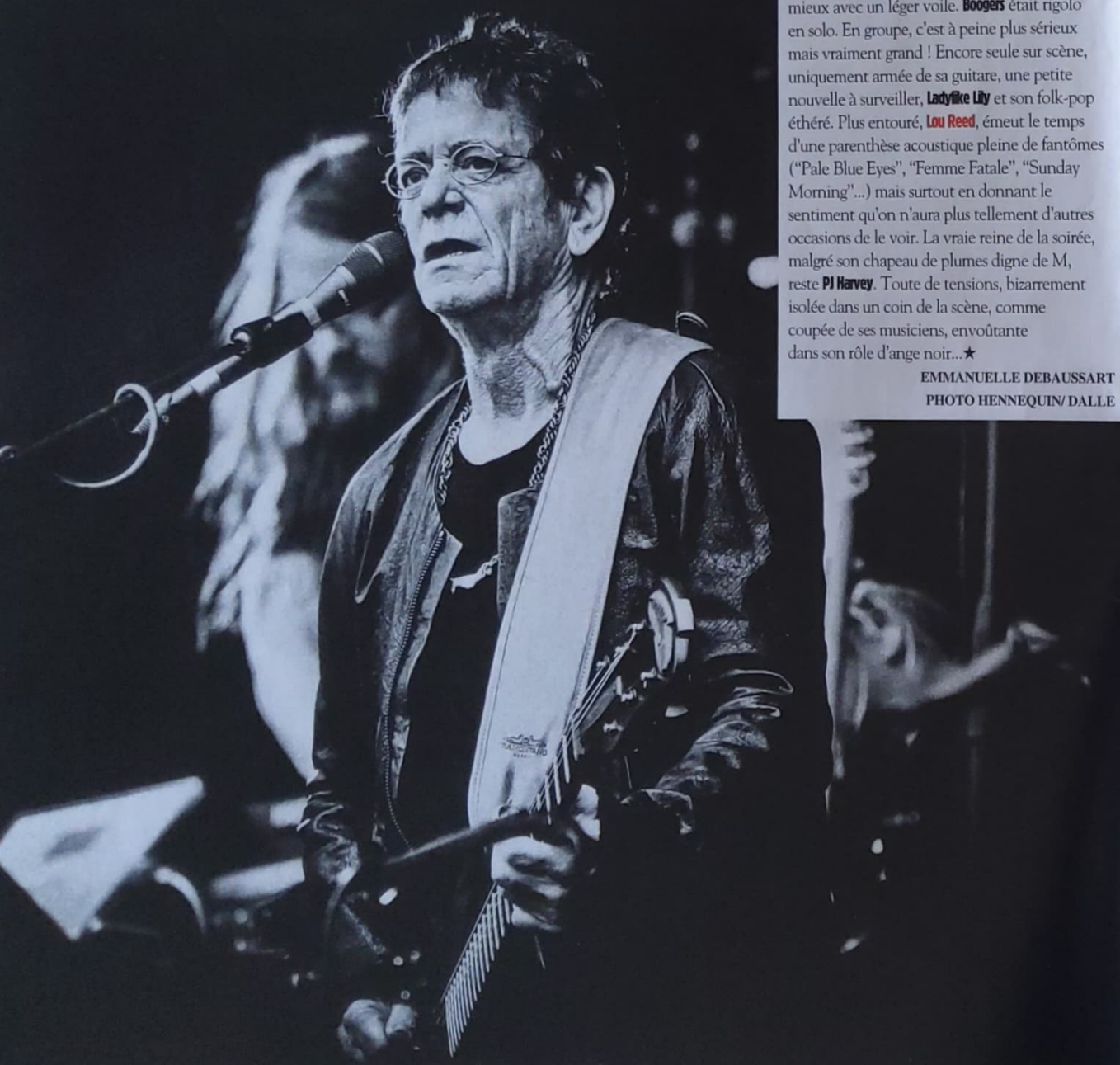
Après sa vingtième édition, le festival du centre de la Bretagne a de quoi sabrer le chouchen : 270 000 personnes ont fait le déplacement, un record.

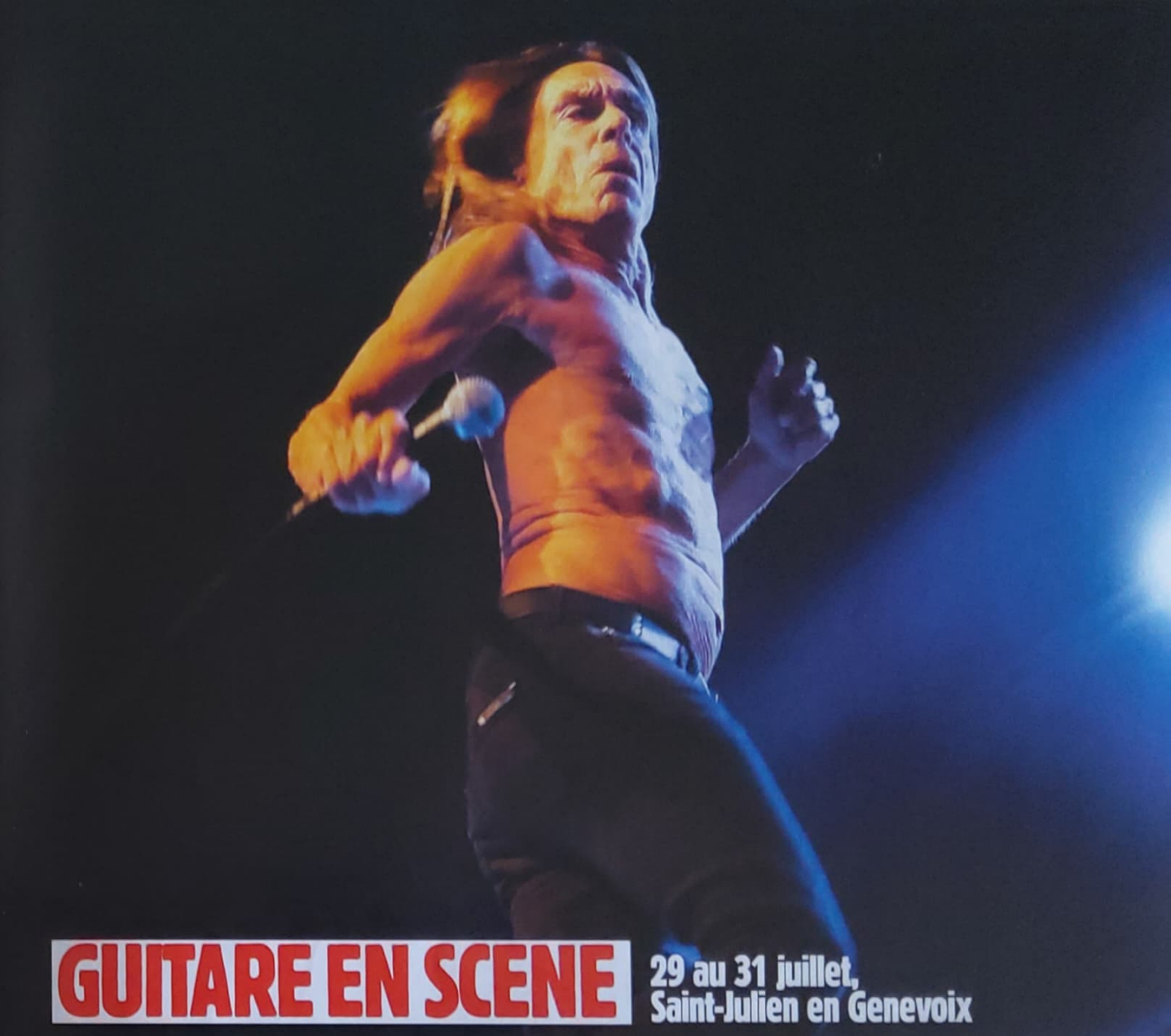
Pour sa 20e édition, le festival breton a opté pour une programmation couvrant toutes les palettes des styles et de l'évolution de l'espèce : de la graine montante à la star en phase terminale (Scorpions, Supertramp...). Une centaine de performances en tout, réparties sur 4 jours et 5 scènes... De quoi vivre plusieurs festivals en un. À chacun son parcours.

La vraie reine

Premier plaisir jeudi dans l'option rock, **The Hyènes**. L'ex-rythmique de Noir Désir n'a rien perdu de sa puissance de feu et s'éclate sans complexe avec un set de classiques efficaces. Au chant la moitié du temps, un Denis Barthe en pleine forme (arborant un sibyllin T-shirt *no friends no problems* !). Une scène plus loin, les **Kaiser Chiefs** s'emploient à un étonnant numéro de dressage. Un peu longs à trouver leur son, ils finissent par se rallier les festivaliers, grâce à un "Ruby" à mi-parcours. Plus haut, cachée le temps de l'intro par un rideau noir, la reformation scoop du festival : **Pulp**. Heureux de jouer sur une scène baptisée Kerouac, Jarvis Cocker en déclame quelques phrases avant d'ouvrir avec un inégalable mélange de nonchalance et d'énergie le livre de ses propres souvenirs... Brillant.
Retour vers le futur avec les explosifs **Shaka Ponk**, mix de rock et d'electro-funk aux pulsions tribales. Un combo de choc aux vibrations positives.Vendredi devant un public encore clairsemé, les **BellRays** dégoulinants d'énergie et d'émotion, crèvent les cœurs et les tympans. Maximum rock, maximum soul... état de grâce absolu. Claques du jour, **Miles Kane**, invité de dernière minute, et **The Foals**, bien plus envoûtants sur scène qu'en version studio. Sans oublier le mauvais esprit contagieux d' **Inspector Cluzo**, féroce duo guitare/ batterie. Mais pourquoi sont-ils si méchants ?
Mention spéciale, samedi, aux deux extrêmes de la journée. En ouverture, étonnante performance d'un **Zebra** ayant troqué ses platines contre une guitare et un bagad pour des bootlegs pleins de malice (U2 au biniou, c'est énorme !). En final, le catch outrancier rock et electro des **Bloody Beetroots**. Les Italiens masqués arrosent le site au lance-flammes. Sans concession. Pas la même boum que la veille avec Guetta (limite flippant, lui, en grand manipulateur de foules). Dimanche, malgré une angine avérée, **Asaf Avidan** donne de la voix et, finalement, elle passe encore mieux avec un léger voile. **Boogers** était rigolo en solo. En groupe, c'est à peine plus sérieux mais vraiment grand ! Encore seule sur scène, uniquement armée de sa guitare, une petite nouvelle à surveiller, **Ladylike Lily** et son folk-pop éthéré. Plus entouré, **Lou Reed**, émeut le temps d'une parenthèse acoustique pleine de fantômes ("Pale Blue Eyes", "Femme Fatale", "Sunday Morning"...) mais surtout en donnant le sentiment qu'on n'aura plus tellement d'autres occasions de le voir. La vraie reine de la soirée, malgré son chapeau de plumes digne de M, reste **PJ Harvey**. Toute de tensions, bizarrement isolée dans un coin de la scène, comme coupée de ses musiciens, envoûtante dans son rôle d'ange noir...★

EMMANUELLE DEBAUSSART
PHOTO HENNEQUIN/ DALLE





GUITARE EN SCENE

29 au 31 juillet, Saint-Julien en Genevoix

Les choses s'annonçaient tranquillement pour ce festival alpestre. C'était sans compter l'explosion du stand de Churros et l'apparition d'un Iggy Stooge déchaîné.

Alors qu'on repère le bar à vin, le stand de churros prend feu et le site de Guitare en Scène est évacué au son des explosions de bonbonnes de gaz. Rock'n'roll ! En une demi-heure, l'incident est réglé et quand **Keziah Jones** présente son set acoustique, les amateurs de friture noient leur frustration dans le *blufunk* élégant du Nigérien. La palme d'interprétation revient à **Louis Bertignac** mimant le grizzli pour présenter son dernier album, mais c'est avec des tubes comme "Cendrillon" qu'il met le public dans sa poche.

Sourires de gosse

Samedi, **Steve Lukather** prouve qu'il est plus efficace qu'un logiciel pour copier-coller le son de ses confrères. Après un carbone de Hendrix, il imite Harrison et Clapton sur "While My Guitar Gently Weeps". Seules ses grimaces sont personnelles. Pour succéder au requin de studio, quoi de mieux que les **Electric Ducks**, ex-tribute band d'AC/DC, ce qui leur a laissé des séquelles, comme ces compositions *youngiennes* déclenchant une épidémie d'air guitar. Le sosie d'Angus s'éclipse et revient vêtu de sa SG et d'ailes d'ange. Le contraste avec le metal fusion de **Joe Satriani** est frappant et ses démonstrations de virtuosité assorties de sourires de lutin lubrique enchaînant les orgasmes sur le manche impressionnent le public. On garde nos forces pour dimanche, avec son affiche calibrée Rock&Folk. Mise en jambe avec des **BellRays** explosifs pour une heure de soul garage sans pause. Style vocal entre Aretha et Tina époque Ike, abattage vertigineux, Lisa Kekaula ne s'économise pas. Et lorsque la tigresse verse une larme en entendant le public lui chanter "*happy birthday*", on fond avec elle. La séquence émotion s'achève avec les Anglais de **Jim Jones Revue** venus secouer les puces des festivaliers à coups de pub-rock garageux efficace. L'échauffement idéal pour le **DKT/MC5**. Il y a un flottement à l'arrivée des survivants de Detroit. Si Wayne Kramer jubile, le bassiste Michael Davis ne quitte pas son tabouret et Dennis Thompson semble s'économiser derrière ses fûts. William DuVall (également placé par l'agence Manpower des chanteurs morts chez Alice In Chains) fait le job, mais se montre trop respectueux du répertoire MC5. Son côté lisse est cependant éclipsé par le groupe qui turbine, enchaîne ses classiques et nous plonge en pleine extase lorsqu'il est rejoint par Lisa Kekaula le temps d'un "I Believe To My Soul" digne de foutre le feu aux stands restants. Un changement de matos rapide et **Iggy et ses Stooges** rugissent "Raw Power". Scott, le frère Asheton survivant, est à l'hôpital, remplacé par Toby Dammit. Iggy, initialement pas en voix, loupe presque "Search And Destroy". Très vite pourtant, le reptile s'échauffe, enchaîne sourires de gosse et poses de vieille pute et invite le public à se déchaîner sur "Shake Appeal". Rock&Folk étant un magazine de terrain, son rédac' chef exécute une chorégraphie énergique. Le répertoire penche du côté de "Raw Power", voire de "Kill City", présence de James Williamson oblige. On se dit que la boucle est rebouclée, que c'est sans doute l'un des derniers concerts du groupe. Qui s'achève dans une ambiance appropriée, entre Altamont et comas éthyliques... ★

ISABELLE CHELLEY

PHOTO MARION RUSZNIEWSKI

"C'est de plus en plus difficile"

LENNY KRAVITZ

La rock star a reçu Rock&Folk début juillet à New York pour évoquer son nouvel album intitulé "Black And White America" et sa tournée française de neuf dates cet automne.

PAR ERIC DAHAN

Annoncé, depuis l'an dernier, sous le titre pour le moins spirituel de "Negrophilia", puis début mai sous celui de "Black And White America" par son auteur en personne, brièvement filmé dans sa baignoire, sous une lumière rouge, comme visible sur internet, le neuvième album studio de Lenny Kravitz ne devrait pas changer grand-chose à l'opinion que se font ses fans comme ses détracteurs depuis son "Let Love Rule" inaugural de 1989.

Au-delà des clichés

Lancé par un premier single hendrixien ("Come On Get It"), ce nouvel album de 16 titres, également publié en édition double vinyle, histoire d'enfoncer le clou vintage — marque de fabrique du natif de Manhattan qui fêtait ses 47 ans en mai dernier — déploie comme à l'accoutumée les incontestables talents de multi-instrumentiste et producteur de Lenny Kravitz : cette saison, point de pastiche de Led Zeppelin ou de John Lennon. En revanche, difficile de ne pas penser à Marvin Gaye en écoutant "Liquid Jesus", à Curtis Mayfield et au Philly Sound quand démarre la chanson-titre "Black And White America", aux Cars en découvrant "In The Black", aux Rolling Stones tandis que défile "Everything", aux Beatles en entendant "Push" ou au "Ashes To Ashes" de David Bowie dès que retentissent les premières mesures de "I Can't Be Without You". Lenny Kravitz qui nous a donné rendez-vous au bar du Greenwich Hotel à Tribeca — soit à une minute à pied du 153 Franklin Street où DSK a pris ses quartiers — se fait attendre. Ce qui n'est pas plus mal, car n'ayant rien de mieux à faire, on réécoute son disque et finit par trouver un certain charme à "Sunflower" croisant harmonies jazz, rythmes brésiliens et pulsation house, comme aurait pu le faire un Stevie Wonder, mais sans que l'on puisse parler de simple pastiche, Kravitz ayant développé le matériau thématique au-delà des clichés dont il se contente habituellement.

Lenny est également réputé pour la taille de ses coudes

"Je fais encore des albums qui racontent

Exactement ce qu'il avait autrefois réussi avec ses meilleurs singles, à savoir le sautillant "It Ain't Over Till It's Over" et l'émouvant "Believe". Si la naïveté de son écriture déçoit, son métier d'arrangeur et producteur fait une fois de plus mouche et explique l'impact de ses disques depuis vingt ans, en radio comme dans les clubs. Ne négligeons pas non plus d'autres atouts majeurs pour faire carrière dans la musique populaire, à savoir une voix immédiatement reconnaissable, un physique adolescent et un sourire faisant des ravages sur la gent féminine. Ce que l'on vérifie une fois de plus, au moment où il finit par faire son entrée dans le bar à ciel ouvert du Greenwich Hotel. Une serveuse lui apporte un plat d'ailes de poulet grillées qu'il s'empresse de dévorer avec les doigts en demandant si l'on y voit pas d'inconvénient, et l'on répond évidemment que non.

Déferlement consternant de haine

Lenny Kravitz : Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas vus...

ROCK&FOLK : On s'est croisés ici ou là dans des clubs, mais notre précédente conversation journalistique doit dater d'il y a plus de quinze ans, lorsque vous viviez encore à la Nouvelle-Orléans...
Lenny Kravitz : Effectivement, ça fait très longtemps...

R&F : Parlons donc de votre passé. Depuis "Let Love Rule", votre premier album, vous creusez le sillon de la nostalgie, vous vous placez dans la filiation directe d'artistes ayant marqué les années 60. Mais avant cela, vous êtiez Romeo Blue, un fan de glam-rock arborant maquillage et lentilles bleues... Avez-vous dû sacrifier votre personnalité, en raison de l'indifférence des maisons de disques et fini par embrasser ce style rétro pour réussir ? Enfin, dernière question, ne regrettez-vous pas parfois d'être prisonnier de cette image de recréateur des années 60 ?
Lenny Kravitz : Pas du tout, c'est tout le contraire. A l'époque où je me faisais appeler Romeo Blue, je jouais un personnage, je n'étais pas moi-même, je me cherchais en quelque sorte. Puis j'ai fini par me remettre sur mes propres rails. "Let Love Rule", c'est moi retrouvant mes racines, mon identité profonde, celle d'un musicien bi-racial, né à New York et exposé dans son enfance, au rock, au funk, à la soul, au reggae. Un homme avec des idéaux également, et qui n'ont toujours pas changé aujourd'hui...

R&F : Mais quels sont-ils ?
Lenny Kravitz : *Let Love Rule*, mec ! Je suis sérieux quand je chante ça ! Je crois en la paix et en la bonne musique.

R&F : C'est donc pour cela que vous refaites la musique populaire du passé, vu que celle d'aujourd'hui est pour le moins indigente. A ce propos, n'est-il pas difficile de publier des disques, vu que les jeunes ne les achètent plus mais les téléchargent ?
Lenny Kravitz : C'est clair que l'industrie musicale est sens dessus dessous. Ça n'a jamais été aussi tendu, mercantile et aux mains d'administrateurs et autres cadres en costumes cravates. La technologie a également tout niqué, notamment la façon dont la musique se crée et se vend. C'est génial, sur le principe, de pouvoir directement vendre sa musique à ses fans, sans intermédiaires mais, dans les faits, la musique ne se vend effectivement plus

des choses"

du tout, et après tout, on comprend pourquoi... Les compagnies de disques sont revendues tous les mois à de nouvelles personnes qui cherchent avant tout à récupérer leur investissement et faire du profit le plus rapidement possible afin de satisfaire leurs actionnaires. Même pour quelqu'un comme moi, c'est de plus en plus difficile de faire des disques et de les vendre, mais je n'y peux rien, j'aime toujours faire ça, je trouve ça toujours passionnant et excitant.

R&F : Permettez-nous à ce sujet de vous féliciter pour la production de cet album, véritablement extraordinaire. Il n'y a pas un genre pop dont vous ne maîtrisiez pas les codes, du ragga "Boogie Drop" au funky "Superlove" en passant par le rock...
Lenny Kravitz : Merci. Lorsque j'ai commencé, mon directeur artistique chez Virgin me disait toujours : *"Tes atouts, c'est-à-dire ta versatilité stylistique incroyable, sont aussi ta plus grande faiblesse. Les radios ne savent pas dans quelle case te ranger : rock, pop, rap, dance ou electro."* Les gens aiment nous mettre dans des boîtes, qu'y pouvons-nous ? Moi, dans un disque, j'ai besoin d'aborder plein de styles différents...

R&F : Ce qui a toujours été le cas des variétés qui portent bien leur nom. Les Beatles et les Rolling Stones ont toujours veillé à proposer une variété de styles musicaux sur leurs disques... A propos des Rolling Stones, il semblerait que votre fréquentation de Mick Jagger et vos prestations live avec le groupe comme sur "No Expectations" il y a des lustres, aient laissé des traces à écouter "Everything" sur ce nouvel album...
Lenny Kravitz : Vous trouvez que j'imite son accent ?

R&F : Ce n'est rien de le dire...
Lenny Kravitz : Personnellement, je vois ce disque comme une entité. J'ai enregistré énormément de chansons, mais n'ai gardé que les 16 qui me semblaient pouvoir s'enchaîner naturellement et raconter une histoire...

R&F : Mais quelle histoire raconte donc ce disque ?
Lenny Kravitz : Ce n'est pas un disque à thème et il n'y a pas d'histoire à proprement parler, mais j'ai le sentiment que tous mes disques racontent néanmoins une certaine histoire, qu'on ne peut pas changer l'ordre des chansons ni en remplacer certaines par d'autres sans ruiner le charme de l'album. De ce point de vue je raisonne encore de façon très ancienne, je suis à mille lieues de cette culture du titre qu'on télécharge en mp3. Je fais encore des albums qui racontent des choses. "Black And White America" est une chanson que j'ai écrite après avoir vu un documentaire dans lequel des gens déclaraient aujourd'hui et sans vergogne, regretter la ségrégation raciale aux Etats-Unis. Je me suis dit : *"C'est pas possible ! je rêve, là"* ou plutôt, *"c'est un cauchemar"*. Cette chanson est donc ma réponse à ce déferlement consternant de haine, au fait que des gens pareils — j'ai encore du mal à y croire — existent encore. J'ai repensé à des choses que m'ont racontées mes parents, mon père juif d'origine russe et ma mère noire d'origine bahaméenne et j'ai écrit cette chanson.

I have a dream...

Lenny Kravitz n'est pas qu'un tombeur de célébrités (à son actif : Lisa Bonet, Vanessa Paradis, Madonna, Natalie Imbruglia, Nicole Kidman, tout de même...). C'est également un activiste de la cause noire aux Etats-Unis. La pochette de son nouveau disque dévoile d'ailleurs une photo de la star encore enfant, avec le logo pacifiste dessiné sur le front et *peace* et *love* écrit sur la joue et le bras. Certainement prise lors d'une manifestation à laquelle participaient ses parents, papa producteur à la télé et maman actrice mais fervents agitateurs. Pas étonnant que Kravitz ait alors chanté, sur son premier album, "Mr Cab Driver" où il insultait copieusement un chauffeur de taxi raciste. *"Mister cab driver, fuck you, I'm a survivor..."*, menaçait-il alors.

R&F : Revenons, si vous le voulez bien, au son de ce disque qui combine comme jamais la chaleur de l'analogique avec la précision du numérique. Où enregistrez-vous désormais et utilisez-vous le CLASP qui permet de synchroniser différents processeurs de signaux analogiques et de les intégrer au système Pro Tools ?
Lenny Kravitz : Bien sûr ! Le fait de pouvoir exploiter en même temps et à n'importe quel stade du processus d'enregistrement et de mixage les outils analogiques que je collectionne depuis vingt-cinq ans a changé ma vie. J'ai réinstallé tout mon matériel dans mon studio Gregory Town, au bord de la mer, sur l'île d'Eleuthera aux Bahamas.

R&F : Vous avez quoi comme console ?
Lenny Kravitz : On en a deux : une Helios que j'ai rachetée il y a sept ans à Leon Russell et une REDD 37 EMI que j'ai rachetée il y a 18 ans à Abbey Road. J'ai aussi récupéré des magnétos d'Abbey Road comme un Studer C37 deux-pistes et un quart de pouce, un quatre-pistes J37, j'ai plein d'autres magnétos et aussi des dizaines de compresseurs, limiteurs, égaliseurs, une quarantaine de micros Sennheiser, Telefunken, Schoeps, AEA, Shure, Neumann, Coles, AKG. C'est vraiment le meilleur studio que j'aie jamais eu.

R&F : Notre dernier souvenir de vous sur scène fut un concert assez bluffant à Bercy avec la batteuse Cindy Blackman. Des costumes au décor en passant par le light show, on aurait pu se croire téléporté dans les années 70 du "Tommy" des Who filmé par Ken Russell...
Lenny Kravitz : J'adore "Tommy", merci, mais ce concert dont vous parlez c'était vraiment il y a très longtemps...

R&F : Alors à quoi va ressembler votre nouvelle tournée ?
Lenny Kravitz : Oh ce sera très différent... J'aurai un vrai grand groupe avec section cuivres, ce sera puissant. Quant à la scène, ce ne sera plus psychédélique mais rétro-futuriste, façon "2001...", le film de Kubrick.

R&F : Nous n'avons pas encore cité les invités qui jouent sur votre dernier disque. Qui est par exemple ce rappeur qu'on entend sur "Boogie Drop" ?
Lenny Kravitz : Il s'agit de Jay-Z. J'ai aussi invité Drake et vous aurez sans doute reconnu Trombone Shorty avec qui je joue depuis des années, sur tous les titres où il y a des cuivres.

R&F : Et sur "In The Black", vous avez invité Ric Ocasek ?
Lenny Kravitz : Non, mais il est vrai que j'ai joué plus de synthétiseur que d'habitude sur ce disque...

R&F : Bon alors, parlons plutôt de quelqu'un dont on est sûr que vous avez déjà joué avec lui : Prince. Vous vous souvenez de ce concert à Paisley Park ?
Lenny Kravitz : Evidemment que je m'en souviens, il m'a empêché de dormir pendant 48 heures. On jammait dans son studio, puis on allait jouer au bowling en pleine nuit, impossible de fermer l'œil pendant deux jours et après il m'a dit : *"Allez, c'est l'heure, on monte sur scène"* et moi j'étais totalement détruit.

R&F : Vous vous sentez proche de lui ?
Lenny Kravitz : C'est clair qu'on a des points communs : le fait notamment de jouer de tous les instruments en studio. Il m'a évidemment influencé. Quand j'étais au lycée, j'étais hyper fan de lui. Et je le respecte toujours énormément. ★

CD "Black And White America" (Warner)

fnac.com

NEW YORK ROCK

Dense, oppressante et gigantesque, la ville chantée par Frank Sinatra, Lou Reed et des milliers d'autres a engendré la plupart des mauvaises graines du rock. Sélection.

PAR BASILE FARKAS & PHILIPPE MANŒUVRE

A tort ou à raison, l'évocation d'un groupe punk du Queens, d'un quartette garage de Brooklyn ou d'une jeune scène new-yorkaise fait toujours un peu fantasmer le lecteur. Remplacer l'origine géographique et la donne n'est plus la même : une scène garage de Vitry-le-François ou un quartette ska-punk de Coulanges-la-Vineuse n'engendrent pas d'étincelle dans les yeux des enfants. C'est cruel mais c'est ainsi.

Pourquoi New York donc ? Une étude poussée révèle que la cité aux cinq *boroughs* (Manhattan, Brooklyn, Queens, Bronx, Staten Island) constitue la plus grande ville des Etats-Unis. Plus de 8 millions d'habitants d'après le dernier recensement. L'agglomération de New York — qui s'étend vers le New Jersey, le Connecticut et la Pennsylvanie — en rassemble quant à elle 22 millions et des bananes (velvetiennes). Une zone dense (plus que Los Angeles), urbaine et donc propice à l'éclosion de musiciens. Il serait trop long d'évoquer le chant tribal des indiens Lenapes, la fredaine des pèlerins du Mayflower ou la gigue des immigrés irlandais du 19e siècle. New York, à l'époque contemporaine, est d'abord une ville jazz. C'est là que le be-bop se développe, là aussi que tout jazzman de génie et/ou junkie qui se respecte (Erroll Garner, John Coltrane, Thelonious Monk, Charlie Parker, Miles Davis, Chet Baker) se doit d'emménager. Le cliché du club de jazz enfumé est new-yorkais. Le Village Vanguard et les labels mythiques (Blue Note en 1939, Atlantic en 1947) aussi. En fait, tous les mouvements musicaux importants du 20e siècle ont à coup sûr traversé la Grosse Pomme. De Woody Guthrie qui y atterrit dans les années 40 aux comiques des Moldy Peaches, New York est une ville folk. Avant d'être peuplé de vrais riches habillés en fripes vintage hors de prix, Greenwich Village a accueilli d'authentiques troubadours dotés de guitares en bois : Bob Dylan, Joan Baez, Pete Seeger, Phil Ochs. On sait également ouvrager de la musique plus orchestrée. Broadway, la seule avenue en diagonale de Manhattan, n'est guère rock, c'est néanmoins là, outre les comédies musicales, qu'est née la musique *industrialisée*. Au Brill Building, la pop est une affaire sérieuse : les compositeurs (Leiber & Stoller, Goffin & King, Burt Bacharach, etc) viennent noircir leurs partitions aux heures de bureau. Phil Spector fit carrière à Los Angeles, mais le natif du Bronx reste un enfant du Brill Building.

Et le rock alors ? Bénéfique aux écrivains qui comptent (Hubert Selby Jr en tête), la Grosse Pomme semble offrir la pulsation idéale aux groupes électriques. Peut-être plus encore que Londres, Big Apple avec ses clubs crasseux de légende (CBGB, Max's Kansas City) fut sans doute la capitale du punk. Punk, mais avec une inventivité et une variété de styles démentielles. Auparavant, le Velvet Underground a posé les bases d'un rock sexuel, toxique et arty. Dans ses chansons, le génial conteur Lou Reed ne peut s'empêcher de faire le guide touristique local en filant ses meilleures adresses interlopes (dealers, backrooms, caniveaux). Sans même évoquer le hip hop (la naissance du rap, le son East-Coast c'est ici), le disco, le doo wop ou l'electro, un catalogue exhaustif des musiciens locaux risquerait d'être épais comme l'annuaire. D'autant que les groupes ont continué de se reproduire, en dehors d'un Manhattan hors de prix. Le Jon Spencer Blues Explosion a gardé la maison durant les nineties, depuis d'autres ont débarqué : Mooney Suzuki, Walkmen, TV On The Radio, Yeah Yeah Yeahs!, Animal Collective, LCD Soundsystem, Interpol, etc. Les prochains sont sans doute en train de répéter.

The Strokes posent
pour Rock&Folk
New York, 2006

NEW YORK ROCK

Bob Dylan

"THE FREEWHEELIN' "

1962

Un gamin vient d'arriver au Village de Greenwich. Dans sa besace, une guitare folk. Dans sa tête, des centaines de chansons et de blues antédiluviens qu'il adapte à l'actualité la plus récente. Soudain, à travers les chansons de Robert Zimmerman, une génération se découvre un cerveau. Recommencé trois fois par un Dylan en danger — son premier effort s'était vendu à 5000 exemplaires — "En Roue Libre" marque les débuts d'une aventure incroyable qui ne pouvait commencer dans une autre ville...

The Shangri-Las

"BEST OF"

1963-1968

La vague des girl groups bat son plein et ces filles du Queens sont les incontestables chipies du lot. Sous la houlette de George *Shadow* Morton, deux paires de sœurs (les Weiss et les jumelles Ganser) enregistrent sur Red Bird (label de Leiber et Stoller) les plus beaux singles de cette période. Des histoires adolescentes tragiques ("Leader Of The Pack", le tube qui cache la forêt), des

compositions grandioses, des saynètes mutines. Mary Weiss est aussi belle que Françoise Hardy et peut tout chanter : une ballade sur la plage qui dégénère en viol ("Past Present And Future") ou l'espièglerie adolescente (la géniale "Sophisticated Boom Boom" où, au passage, Weiss invente presque le rap).

The Velvet Underground

"LOADED"

1970

Bien entendu la discographie du VU est fondamentale de bout en bout. Mais, pour qui préfère les chansons aux stridences des débuts, "Loaded" est particulièrement conseillé. Andy Warhol ne s'occupe plus du groupe (d'où la pochette vilaine) mais la musique se porte à merveille. Doug et Bill Yule ont un jeu plus conventionnel que John Cale et Moe Tucker. Ils fournissent une assise parfaite aux compos de Lou Reed. Celles-ci sont les plus cool et mélodiques que l'acariâtre de Brooklyn ait jamais composées : "Sweet Jane", "New Age", "Rock&Roll". Le titre d'ouverture demande même *"qui aime le soleil ?"*, avec sarcasme mais tout de même...

New York Dolls

"TOO MUCH TOO SOON"

1974

David Johansen et ses amis ont déjà tenté de mettre une chaussure compensée dans l'ouverture de la porte avec leur légendaire premier album. Après Todd Rundgren, les géniaux losers

glam recrutent Shadow Morton, producteur des bien aimées Shangri-Las. Les chansons ("Chatterbox", "Who Are The Mystery Girls", "Stranded In The Jungle") sont aussi marquantes que celles du début, mais le malin Morton sait les faire sonner diablement. Les Dolls enfin sonnent aussi bien que leurs cousins glam anglais. Pour le succès commercial, en revanche...

Patti Smith

"HORSES"

1975

Dans son merveilleux ouvrage, "Just Kids", Patti Smith raconte admirablement ses années passées au Chelsea Hotel, avec le photographe Robert Mapplethorpe, à imaginer le rock du futur. Avec l'aide de l'ancien Velvet Underground John Cale, elle accouche d'un intense essai poétique punk, album atemporel, sans doute le cas le plus net où une sympathique rock-critic est devenue artiste majeur, sans coup férir. *Gloria.*

Ramones

"RAMONES"

1976

On ne fera pas plus punk, non, jamais ! Ce premier disque des faux frères du Queens arrive à un moment crucial. Le rock est tout boursouflé de ses succès, en surcharge pondérale. Les Ramones nettoient la moto de tout ce qui n'est pas nécessaire. Ils redémarrent le moteur insolent du rock, son agressivité légitime et imposent des brûlots bouclés en moins de trois minutes. Un manifeste.

Television

"MARQUEE MOON"

1977

Les Ramones, et personne ne le leur reproche, ne jouaient pas de la musique pour rendre hommage à Verlaine, John Coltrane et la Venus de Milo. Television si. Une chance, le quartette où Richard Hell fit ses premières armes avant de partir solo possédait les arguments musicaux pour se la raconter un petit peu. Quelle classe ! Tom Verlaine et Richard Lloyd sont deux guitaristes virtuoses qui ne jouent pas une note de trop.

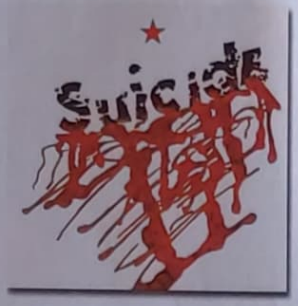
Aussi douée, la section rythmique — Billy Ficca (batterie) et Fred Smith (basse) — est à la fois martiale et intelligente. Le premier album de ces jeunes gens est intégralement merveilleux. Un titre toutefois éclipse un peu les sept autres : le grandiose "Marquee Moon", livré non tronqué (10 minutes 47 !) sur la version CD.

Suicide

"SUICIDE"

1977

Formé en 1971 à New York, le groupe de Alan Vega et Martin Rev a été de toutes



les batailles et de tous les combats. Si les Ramones retrouvaient l'énergie vitale du rock'n'roll, Suicide prouvait l'opportunité d'un avenir électronique, filtrant déjà les sons pour construire un rock à bloc, mêlant electro, voix et bruits de machines. Suicide : un duo punk nucléaire.

Talking Heads

"TALKING HEADS : 77"

1977

Au sein de la scène punk new-yorkaise, déjà très bigarrée, ceux-là étaient les plus *à côté* du lot. Ces quatre étudiants

fnac.com

en design produisaient une drôle de musique, funky mais heurtée, nerveuse mais guère sexuelle. Contournant tous les clichés punk avant même que ceux-ci soient établis, David Byrne demeure l'un des chanteurs les plus étranges et habités qui soient. Signées chez Sire et pas encore produites par Brian Eno, ces *Têtes Parlantes* vont influencer sans le savoir des décennies de groupes arty.

Blondie

"PARALLEL LINES"

1979

La scène new-yorkaise a également rénové la pop. Pour son troisième

album, le groupe de Debbie Harry et Chris Stein envoie une rafale de tubes énergiques, rythmiques et bubblegum : "Picture This", "Sunday Girl", "One Way Or Another", "Hanging On The Telephone" (repris aux Nerves) et la bombe devenue discoïde "Heart Of Glass", mélancolique et fatale, comme tous les chefs-d'œuvre du genre. Blondie vend quelque chose comme 20 millions d'exemplaires. Qui a dit que les punks étaient des losers ?

Chic

"RISQUE"

1979

Album imparable, le troisième Chic est porté par un hit fulgurant ("Good Times" qui permettra à Clash, Queen et moult rappers de rebondir sur un groove phénoménal). Mais après l'hédonisme des débuts, le mouvement disco commence à marquer le pas et les lendemains de nuits blanches au Studio 54 portent en eux une langueur monotone ("My Feet Keep Dancing").

Simon And Garfunkel

"THE CONCERT IN CENTRAL PARK"

1982

"Il est sympa ce concert entre voisins." La blague est dite d'une voix nasillarde par Paul Simon devant environ un demi-million de spectateurs. Ce 19 septembre 1981, reformés pour l'occasion, Art et Paul ne sont plus exactement le duo *Nature et Découverte* des années 60, mais une institution présentée sur scène par le maire de la ville. Accompagné par un groupe bien dans l'époque (look funky, saxophone), le binôme enfile ses tubes harmonisés face au parc de Manhattan. L'album live s'écoulera ensuite par millions.

Kid Creole

"TROPICAL GANGSTER"

1982

Accompagné de la troupe des Coconuts et du percussionniste fou Coati Mundi, August Darnell publie ici son album majeur, le disque aux trois hits qui va séduire la planète radio. Et pourquoi pas ? Avec son imparable cocktail samba/ reggae/ calypso, le Kid propose une musique

surexcitante, un big band plus inspiré par James Brown que par Duke Ellington.

Beastie Boys

"LICENSED TO ILL"

1986

Comprenant qu'on a changé de décennie et qu'il sera difficile d'intéresser une maison de disques au punk, un trio de bad boys prend le micro, sample Led Zeppelin et publie un album gonflé, délirant, violent de la rime. La jeunesse mondiale va approuver, d'autant que les trois hip-hoppers en herbe ont planqué

un hit absolu au milieu de tout ça : "Fight For Your Right To Party" annonce un 21e siècle bien crétin.

Sonic Youth

"DAYDREAM NATION"

1988

Encore à peu près jeune, le groupe de Thurston Moore après des années plus *no wave* qu'une mer d'huile trouve ici le bon équilibre entre expérimentation et chansons construites. Dans ce double vinyle dont la pochette est signée par l'artiste teuton Gerard Richter se côtoient d'ambitieux ovnis soniques ("Trilogy",

effectivement en trois parties qui sonne comme du Pink Floyd désaccordé) et de grandes choses ("Teenage Riot", velvetienne et tendue comme un string).

Lou Reed

"NEW YORK"

1989

Voix cynique, guitares électriques, chansons bluesy portées par le débit vocal mi-parlé, mi-chanté : Lou Reed offre ici une des rares œuvres majeures d'une décennie qui ne le fut guère. Tout le disque est un hommage à la ville du

Velvet Underground, ses ponts, gratte-ciels, bouches à égout vomissant la vapeur... Plus que jamais hérissé par l'épidémie de sida, la mort de son mentor Andy Warhol, Lou Reed boucle là un hommage à sa ville frisant la perfection.

The Strokes

"IS THIS IT"

2001

Il faut un peu se souvenir de la bande-son de l'époque : Moby passait partout et Limp Bizkit était en tête de gondole. Dans ce riant contexte, la hype Strokes fut une bonne nouvelle. Ces cinq types

bien élevés possédaient des chansons écrites et cultivées — l'influence du Velvet Underground, des Cars ou de Television est palpable — un style resserré et une certaine élégance. Dix ans plus tard, les Strokes ne sont plus vraiment une bande d'amis innocents, mais la musique n'a pas vieilli d'un pouce.

MGMT

"ORACULAR SPECTACULAR"

2007

Pourquoi le duo formé par Ben Goldwasser et Andrew Van WynGarden (on dirait un nom de coureur cycliste flamand) survivra-t-il au bourdonnement dans lequel il est apparu ? Parce que MGMT c'est la preuve que deux gamins habillés de fluo et sous substances chimiques (que la pochette évoque en tout cas) peuvent réinventer la pop psychédélique, en mélangeant, avec l'aide du producteur Dave Fridmann, sons électroniques et instruments sixties. A ce titre, "The Youth", "Weekend Wars", "Time To Pretend" sont les bonnes vibrations de leur époque.

LE CREPUSCULE DES STONES ?

Pendant que Mick Jagger met au point son nouveau groupe Super Heavy, un critique anglais s'interroge : pourquoi le dernier hit des Stones remonte-t-il à trente années ? Drôle d'anniversaire que le plus ancien groupe du monde préférerait oublier...

PAR IAN McCANN

Vieillir est la grande épreuve qui attend tout rocker

Photo Mick Dasbuk/ GR

Mimique Jagger et les Rolling Stones

C'est peut-être l'ultime grand disque du genre... Voire, le seul. Du Stones classique, captant ce moment où ils ont rassemblé les éléments disparates, se sont souvenus de ce qu'ils représentaient pour accomplir quelque chose de supérieur à la somme de leurs composants. Un instant où ils ont libéré leur âme rock'n'roll.

Ce groupe fou furieux

Le riff classique de Keith en ouverture. L'arrogance de la voix de Jagger. Ce son défiant ses origines, puissant, caverneux et blues. Le débit infini de la section rythmique. Tous les éléments authentiques exploités par les Stones depuis leur jeunesse étaient là, avec quelque chose en plus : les paroles trahissaient leur nouvelle maturité. Ce disque était simplement brillant.

Ce dont personne ne pouvait se rendre compte, en 1981, c'était que "Start Me Up" n'était pas qu'un single fantastique et l'un des rares classiques du rock à assumer ses cheveux blancs dans un univers de jeunes. Ce disque représentait la fin des Rolling Stones en tant que groupe à grands singles. Pire encore, cette mort signifiait que le rock'n'roll ne parviendrait jamais à concilier maturité et boucan frustre et réjouissant.

En général, les Stones atteignaient ce moment de transcendance une fois par album. On pourrait se dire que ce n'est pas une moyenne si élevée que ça, mais elle est en accord avec l'œuvre de leurs héros, les légendes soul et blues de labels (Chess, Motown, Stax) pour lesquels un album n'était souvent qu'un unique morceau brillant avec du remplissage autour. Mais en 1981, les moments de perfection des Stones étaient devenus de plus en plus sporadiques. Des albums entiers passaient sans la sortie d'un single majeur. "Some Girls" (1978) avait offert "Respectable", boogie cacophonique à la limite du parodique, comme si les Stones jouaient du Primal Scream époque "Rocks", mais aussi des morceaux de qualité supérieure qui ne sortiraient pas en single au Royaume-Uni. La chanson-titre d' "Emotional Rescue" (1980) tentait de suivre la mode, ce qui ne ressemblait vraiment pas aux Stones. S'ils s'étaient montré en avance sur leur temps en puisant dans la musique noire pour sculpter leur son, ils semblaient désormais à la traîne derrière de moindres rivaux : une bonne partie du morceau donnait l'impression que les Bee Gees chantaient du Hall & Oates. Et ils avaient déjà flirté avec le disco, employant beaucoup mieux la fragile voix de tête de Jagger sur "Miss You", premier extrait de "Some Girls" — un bien meilleur single, mais pas à l'image des Stones, ce groupe fou furieux capable de déclencher l'enfer en trois minutes. On ne les retrouvait pas non plus sur "Fool To Cry", classé dans le Top 10 sur la seule force du nom des interprètes, à sa sortie au printemps 1976 comme avant-goût de "Black And Blue". Le punk était sur le point d'exploser au milieu des crachats et des jurons, et pourtant le premier des groupes punk, historiquement arrêté pour avoir pissé en public en 1965, gémissait une ballade sans éclat, de père de famille malheureux... En 1974, il y avait eu "It's Only Rock'n'Roll (But I Like It)", extrait de l'album du même nom, qui au moins déménageait, même si les paroles tentaient maladroitement de recréer la rage de la musique pour laquelle le groupe était célébré, une approche voisine de la méthode Coué, "*si on en cause, ça doit en être*". Après "Tumbling Dice" et l'album "Exile On Main St" en 1972, un single des Stones est resté un événement pendant toute la décennie, mais on ne pouvait plus compter sur sa qualité intrinsèque. Le punk a vraiment, bien que brièvement, modifié la donne. Il a, sans conteste, donné du grain à moudre à la vieille garde du rock. On a raconté que Rick Wakeman faisait partie des opposants quand les Sex Pistols ont signé chez A&M. Mais dès le début des années 80, les Jam faisaient partie des meubles au point que les médias parlent aujourd'hui de "*Génération Jam*". Pete Townshend était si affecté par l'arrivée de cette nouvelle vague qu'il a remis en question son rôle de chroniqueur de la vie des jeunes et ses valeurs dans des chansons comme "Who Are You" et l'excessif "Music Must Change" (tristement, trois semaines après la sortie de ces titres, il a vu Keith Moon réaliser le souhait sinistre exprimé dans "My Generation" et "*mourir avant d'être vieux*", ce qui l'a terminalement secoué).

Et même dans leur tour d'ivoire, les Stones devaient bien sentir le souffle du changement. S'ils faisaient partie de l'élite du rock et resteraient vraisemblablement vénérés pour ce qu'ils avaient accompli depuis 18 ans, il semblait possible, en 1981, qu'ils ne puissent plus vraiment assurer. À l'époque, ils avaient déjà l'air de Peter Pan du rock, l'éclat virginal en moins. C'était le genre de groupe qu'il fallait avoir vu une fois au moins, comme on le disait de Frank Sinatra, Liberace ou Aznavour. Les Stones valaient mieux que ça et "Start Me Up", leur premier grand single rock depuis des années, fut leur réponse, la preuve qu'ils avaient toujours le putain de truc. Accepter de vieillir est l'une des plus grandes épreuves qui attend tout rocker. Arrive un jour où il faut passer le flambeau à la génération suivante ou s'accommoder du fait d'avoir l'air crétin en sautillant sur scène et en chantant toujours des histoires de teenagers à 50 ans passés (les ados, toujours doués pour savoir où piquer la psyché de leurs parents, aiment d'ailleurs se moquer de *"papa qui danse"*). Un bluesman peut être ratatiné et bougon comme un beau-père ronchon, car il a mené une vie pénible, commencée dans les champs de coton quand il était enfant et s'achevant dans un bar de Chicago, aussi imprégné de bourbon que son costume râpé. La star de la soul vieillissante s'en tire grâce à ce lien à ses racines sanctifiées qu'elle peut invoquer vocalement — et puisque garder sa dignité était une nécessité à l'époque des provocations raciales, personne ne s'attend à ce qu'elle la perde avec l'âge. Clairement, ces clauses de sortie ne s'appliquent pas au rocker sur le retour, issu de la classe moyenne et d'une *art-school*.

Pour le sex symbol vieillissant, sa décrépitude n'est pas le seul problème à surmonter. Il y a également celle de ses fans. Préoccupés par l'augmentation des frais de scolarité, leur prêt immobilier, le risque de chômage ou la nouvelle mollesse d'une certaine partie de leur anatomie, les fans n'ont pas forcément pour priorité de sauter sur la dernière production d'un groupe qu'ils aiment depuis vingt ans. Le fan hardcore de musique n'est pas un souci : le rock est une partie de sa vie trop importante pour qu'il s'en passe. Mais l'acheteur plus âgé et moins convaincu est souvent difficile à motiver, sans doute gêné qu'on risque de le surprendre en train de revisiter ses plaisirs de jeunesse.

Ayant surmonté le chaos de la fin des sixties et du début des seventies, Jagger, le plus rusé des acteurs du business musical, était sûrement bien conscient du dilemme du rocker vieillissant en 1981. C'est lui, après tout, qui déclara un jour : *"Je préférerais mourir plutôt que chanter 'Satisfaction' à 45 ans."* Clairement, il ne pouvait pas ignorer le problème car, s'il y en avait bien un qui avait exploité sa moue séduisante, sa virilité et sa capacité à mettre le feu sur scène, c'était Mick Jagger. Mais comment faire face, surmonter ou contourner le problème ? Personne ne l'avait jamais vraiment fait. Le rock adulte existait dans les années 70, mais Eagles ou Steely Dan n'étaient pas du genre à bouger sur une scène. La génération qui avait précédé Jagger dans le rock n'offrait pas de solution. Elvis avait enregistré des disques fabuleux dans les seventies ("Burning Love", "Always On My Mind", "American Trilogy") et cependant, aucun n'ouvrait une voie que les Stones auraient pu emprunter. Roy Orbison jouait toujours à guichets fermés, sans avoir eu un hit depuis des années, et il lui faudrait encore attendre cinq ans pour refaire surface sur le marché grâce à "Blue Velvet" et aux Traveling Wilburys. Les grandes heures des anciens Beatles étaient derrière eux et si Cliff Richard traversait l'une de ses périodes les plus intéressantes, il n'était pas franchement un modèle pour Mick Jagger. Misant toujours sur les fondamentaux de leurs débuts, les Stones allaient devoir trouver leur propre façon d'assumer leurs rides avec dignité. Au passage, ils offriraient peut-être même au vrai rock'n'roll l'occasion de mûrir un peu.

Tu ferais jouir un mort

Bien sûr, les Stones avaient déjà affronté des difficultés. Le refrain désabusé de "You Can't Always Get What You Want" sur "Let It Bleed" suggérait une certaine maturité. "Angie" en 1973 était la première ballade du groupe à sortir en simple en Angleterre (à l'exception de la noirceur brutale de "Paint It Black") et faisait croire, à tort, à un changement de direction. Le susmentionné "Fool To Cry" commençait comme une berceuse blues dépressive, avec son couplet sur ce père faisant sauter sa fille sur ses genoux et son refrain final aux airs de confession. Cependant, son côté chant funèbre fut confirmé lorsque Keith Richards s'est endormi en la jouant sur scène en 1976.

Ces chansons aspiraient sans doute à la maturité, mais aucune d'entre elles ne représentait vraiment *les Stones*. C'est-à-dire le groupe qui avait permis aux pires danseurs de se dire, pendant quelques minutes sur le dancefloor, qu'ils auraient pu être Mick Jagger s'ils en avaient eu le talent, le culot et n'étaient pas trop occupés à payer leurs traites. Le groupe qui, pendant des années, avait été le fléau des DJ voyant leur petite playlist soul parfaitement ordonnancée, régulièrement interrompue par ces mots redoutés : *"Eh ! tu pourrais pas passer les Stones au lieu de cette merde ?"* Le groupe qui ricanait, s'éclatait et se foutait de ce que les autres pensaient, parce que c'est ce qu'il faisait le mieux. En 1981, le groupe avait grand besoin d'un vrai titre des Stones, qui en prime reflèterait sa situation de plus vieux rockers dans la place. Mais d'où allait-il sortir ?

Les Stones avaient toujours puisé leur inspiration dans le passé, la trouvant en général dans le fonds de catalogue d'autres artistes. Cette fois, ils ressuscitaient une chanson traînant dans leurs propres fonds de tiroir depuis des années, dont ils avaient enregistré quelques versions lors des séances de "Black And Blue" en 1976. À l'époque, ils auraient mis en boîte au moins douze prises de "Start Me Up", le morceau qui allait devenir leur salut artistique, sans obtenir un résultat satisfaisant. Il y avait une raison à cela : certaines de ces versions étaient un mélange de pseudo-reggae et de rock, sonnant sans doute comme "Luxury" sur "It's Only Rock'n'Roll" ou la relecture de "Cherry Oh Baby" d'Eric Donaldson sur "Black And Blue". Si une chanson des Stones devait déménager pour marcher sur le plan musical et commercial, c'était bien "Start Me Up". Il existe cependant une version disponible sur YouTube intitulée "Never Stop", censée avoir été enregistrée à Rotterdam pendant le premier trimestre 1975. Ce n'est pas exactement du reggae, même s'il n'y a pas de refrain structuré.

Le groupe était revenu dessus pendant les séances de "Some Girls" et "Emotional Rescue", ces dernières versions portant le titre de travail de "Start It Up". Chris Kimsey, qui a travaillé étroitement avec les Stones à l'époque en tant que producteur et ingénieur du son, a raconté au magazine Sound On Sound que Keith avait tranché : *"On dirait un truc que j'ai entendu à la radio. Efface-le."* Plus tard, Keith a avoué qu'il craignait qu'elle sonne comme "Brown Sugar numéro 2" et ajouté : *"Nous l'avons mise de côté et oubliée."*

L'humour sonne le glas du rock'n'roll

Ce genre d'amnésie n'a pas frappé Kimsey. Il n'avait pas effacé la bande et l'a ressortie quand le groupe s'est mis à choisir des chansons pour l'album "Tattoo You" en 1981. On a dit qu'il existait une cinquantaine de versions reggae de la chanson, mais Kimsey a sélectionné deux prises rock'n'roll qu'il a fait écouter à Jagger. Ils ont emporté les bandes à New York pour y ajouter des overdubs et, une fois achevée, la chanson est sortie en single le 14 août de cette année-là.

Les Stones ont dû amasser une fortune grâce à "Start Me Up". Ford l'a adoptée pour une publicité en 2003, Microsoft aurait payé 14 millions de dollars pour l'utiliser dans une campagne, même si ce montant a été ensuite démenti. On l'a largement entendue lors d'événements sportifs aux Etats-Unis et elle a récemment figuré dans le soap musical pour teenagers "Glee".

Mais l'impact culturel de la chanson et l'argent généré ne sont pas le plus important. Les paroles, une histoire de cul déguisée sous des métaphores de biker, pourraient aussi bien évoquer le Viagra. Les Stones racontent ce que c'est d'être un Don Juan sur le retour, toujours vaillant, mais à condition d'avoir un peu d'aide (*"If you start it up/ Kick on the starter give it all you got, you got, you got/ I can't compete with the riders in the other heats"*), le tout couronné par cette phrase finale : *"Tu ferais jouir un homme mort"*.

Derrière les grognements de fauve et la graisse de moteur se cachait une troisième signification. Les Stones nous disaient : *"On peut toujours faire du rock avec les meilleurs. Mais on est vieux. Ça prend du temps."*

Pouvaient-ils toujours faire du rock avec les meilleurs ? Le débat est ouvert. Certainement, "Start Me Up" le laissait entendre. Mais les faits sont là. Si ces nouveaux Stones mûrs admettant l'érosion du temps avaient des choses à dire, les fans n'avaient pas vraiment envie de les entendre. Le single s'est classé n° 2 aux Etats-Unis, un résultat correct. Il s'est hissé jusqu'à la septième place des tops anglais le 12 septembre 1981 — Soft Cell et "Tainted Love" étaient numéro un, suivis par "Prince Charming" d'Adam & The Ants. The Human League ("Love Action") et OMD ("Souvenir") encadraient les Stones aux places 6 et 8. C'était un succès honnête, mais pas colossal d'après les standards stoniens et l'on peut voir pourquoi ils avaient l'air un peu dépassés (même si cela n'empêchait pas ce cher Cliff Richard d'être n°4 avec son titre electro-pop subtil "Wired For Sound").

Le plus scandaleux de toute l'affaire est que "Start Me Up" fut le dernier morceau des Stones à se classer dans le Top 10 anglais.

Oui, le groupe que tout le monde veut encore voir sur scène, qui demeure une des légendes du rock'n'roll, *a décroché son dernier hit anglais il y a exactement trente ans.*

Il semble un peu grossier d'imiter ce groom qui, trouvant George Best en train de boire du champagne au lit avec Miss Monde dans un cinq étoiles, avait demandé : *"Où est-ce que ça a commencé à déraper ?"* Mais la question reste en suspens. Il y a eu un moment où les Rolling Stones, ce fantastique groupe à singles, a cessé d'en vendre, tout du moins en Angleterre.
Le public anglais ne voulait sans doute pas entendre pleurer un homme mûr, comme le hurlait Jagger dans "Start Me Up". Ou il n'était pas prêt à ce que le groupe dévoile ses failles. Mais ce single a, sans conteste, marqué ce moment où les Stones ont cessé d'être un groupe jeune, acheté par les gamins, pour devenir du rock à papa.
Ce terme n'a pas vocation d'insulte. Il ne s'agit pas d'une référence au disque *Dad Rock!*, opération marketing conçue pour inonder les supermarchés à la fête des pères. C'est que les papas font *vraiment* du rock. Paul Weller et Neil Young, pour ne citer qu'eux, ont composé leurs disques les plus violents et essentiels sur le tard. Mais pour les Stones, le problème est différent. Dans ces deux cas, la musique de Weller et Young n'avait jamais vanté leur virilité, ni cultivé le mythe du tombeur. Les orgies de coke, les langues baveuses et "Suce-Moi Les 70's" n'étaient pas leur fonds de commerce. Si la fureur de Weller et Young avait nourri leur art, les Stones étaient d'un autre genre, sarcastiques et cyniques. "Start Me Up" parlait du vieillissement et du mal à démarrer au quart de tour, mais avec humour et une certaine ironie. Mais pour de nombreux fans, l'humour et l'ironie ne vont simplement pas de pair avec la musique. Une maison de disques préfère de loin voir un groupe de rock établi, en panne d'inspiration, enregistrer un album de swing ou de country que de miser sur l'ironie.
L'humour sonne le glas du rock'n'roll, déjà fondamentalement ridicule, à l'image d'une bande d'adultes sautillant comme des gosses de 14 ans. Comme dans toute forme de théâtre, il faut accepter certaines invraisemblances. Dès que cette bulle de crédibilité est piquée par une pointe d'humour — ou un aveu de vulnérabilité — le spectacle est fini. Ce qui nous renvoit à l'inspiration originelle des Stones, les bluesmen. Eux n'ont pas l'air ridicules en vieillissant, puisqu'ils n'ont jamais misé en priorité sur le fait d'être jeune et sexy. Si les Stones étaient restés un groupe de blues ou y étaient revenus, ils n'auraient jamais rencontré ce petit écueil. C'est une possibilité plus réaliste que de tenter de mettre sans cesse au goût du jour leur raison d'être d'origine et de s'adapter aux changements de la musique noire : Jagger en rappeur ou les Stones transformés en combo Run-DMC/ Aerosmith ? Hum, non merci, pas vraiment !
Les Stones ont du souci à se faire. Ils demeurent un colossal groupe de scène à une époque où les ventes de disques représentent une petite proportion des revenus d'un artiste. Ils sont populaires au point de n'avoir jamais dû recourir à l'option nucléaire des vétérans du rock, consistant à présenter un classique sur scène (Brian Wilson et "Smile", Todd Rundgren et "A Wizard/ A True Star") pour espérer attirer un public qui ne dépense plus forcément son argent en tickets de concerts. Sans doute parce que, même si certains de leurs disques ont atteint le statut de classiques, les Stones n'ont jamais été un groupe exclusivement à albums. Pour la plupart des fans *occasionnels* des Stones, les LP ne sont pas le principal. Ils veulent les hits. Ce qui est encore plus dérangeant, puisque le groupe n'en a pas vraiment décroché un depuis trente ans et, qu'à l'inverse de Billy Joel qui a perdu son mojo pour la composition, il en débite à la chaîne, pour le meilleur et pour le pire, jusqu'à son dernier *nouvel* album en date, "A Bigger Bang" (2005).
L'absence de hits n'est donc pas faute d'essayer. Le groupe tente toujours de se conformer à ce que devrait être le son des Stones aujourd'hui, à coups de remix et d'updates.

Peuvent-ils toujours le faire ? Le débat est ouvert...

Certains de leurs disques, depuis leur dernier passage dans le Top 10, sont excellents. "Voodoo Lounge" (1994), produit sans chichi par Don Was, a donné quelques singles particulièrement forts, bien que discrets dans les charts : "Love Is Strong" avait un certain charme sombre et blues aussi contemporain que l'œuvre d'Alabama 3, tandis que "You Got Me Rocking" était à la hauteur de son titre mais, comme "Start Me Up", parlait du fait d'être au bout du rouleau et ravivé par le désir. "Biggest Mistake", leur dernière incursion dans les tops anglais (n° 51 en août 2006) n'était pas un mauvais disque et tentait de recapter le timbre honky-tonk du meilleur de leurs productions du début des seventies.

Les bons soirs ils assurent...

Où est-ce que ça a foutu le camp ? On pourrait accuser l'évolution des données démographiques, dire que les fans des Stones sont trop vieux pour acheter des singles. Ou avancer que le rock n'a pas sa place dans les classements de singles d'aujourd'hui, dominés par la pop commerciale, le rap et le R&B (moderne), et pourtant les Stones ont prospéré quand la soul (prédécesseur du R&B) était à son apogée et que les charts des années 60 étaient envahis de disques très anecdotiques. On pourrait dire que seuls les Stones live comptent et qu'ils sont à la tête d'un cirque rock'n'roll lucratif, situation qui devrait bientôt connaître une fin digne, rumeur qui courait déjà en 2007, 2010, etc. De façon plus critique, on pourrait se plaindre que le groupe n'en est plus un, mais soit devenu une entreprise. Nous avons interviewé Bobby Womack, complice des Stones de longue date, en 1986, peu après sa participation aux séances de "Dirty Work". Il nous avait dit alors : *"Je suis allé en studio et Keith était en train d'enregistrer ses parties de guitare pour le nouvel album des Rolling Stones. J'y suis resté quelques jours et j'ai reçu un appel de Mick Jagger me demandant de venir dans un studio différent. Il était là, à bosser sur un autre disque des Stones !"* L'histoire était amusante, peut-être apocryphe. Mais elle soulignait la désunion du groupe dès le milieu des années 80. Les Rolling Stones sont, d'une certaine façon, un moyen de préserver un business et non plus, selon le terme mémorable de Bobby Gillespie, *"un gang"*. S'ils ne font plus de disques, c'est sans importance, puisque les sociétés avec lesquelles ils forment des partenariats considèrent depuis longtemps que seules leurs archives valent encore la peine de signer un contrat avec eux. Les ventes des nouveaux albums sont un bonus, inattendu sans doute.
Sur scène, ils assurent les bons soirs, ce qui n'est pas mal, puisqu'ils reconnaissaient leur déclin dès "Start Me Up". Jagger reste en accord avec le ridicule de sa posture et l'accepte probablement sans sourciller. Il s'agit, après tout, de l'homme qui avait interprété l'élégiaque "Old Habits Die Hard", co-écrit avec Dave Stewart, la chanson du générique de fin d' "Alfie", qui valait bien mieux que le film.
Trente ans sans un titre dans le Top 10 ? Est-ce que ça compte ? Oui, car c'est le signe que le rock'n'roll, dans ses vieux jours, n'a jamais trouvé le moyen de demeurer pertinent pour les gamins en étant réaliste sur le temps qui passe. Ce qui signifie que le vrai rock'n'roll n'a jamais grandi. Il n'y a pas de raison pour que les vieux rockers balancent de la bouillie sonore ou écrivent des paroles niant leur âge. Après tout, leur public vieillit aussi et a toujours envie de sa dose de rock. Et si la jeunesse est célébrée à juste titre, même les Rolling Stones doivent sûrement trouver le concept de Peter Pan un peu dérangeant. ★

Traduction Isabelle Chelley

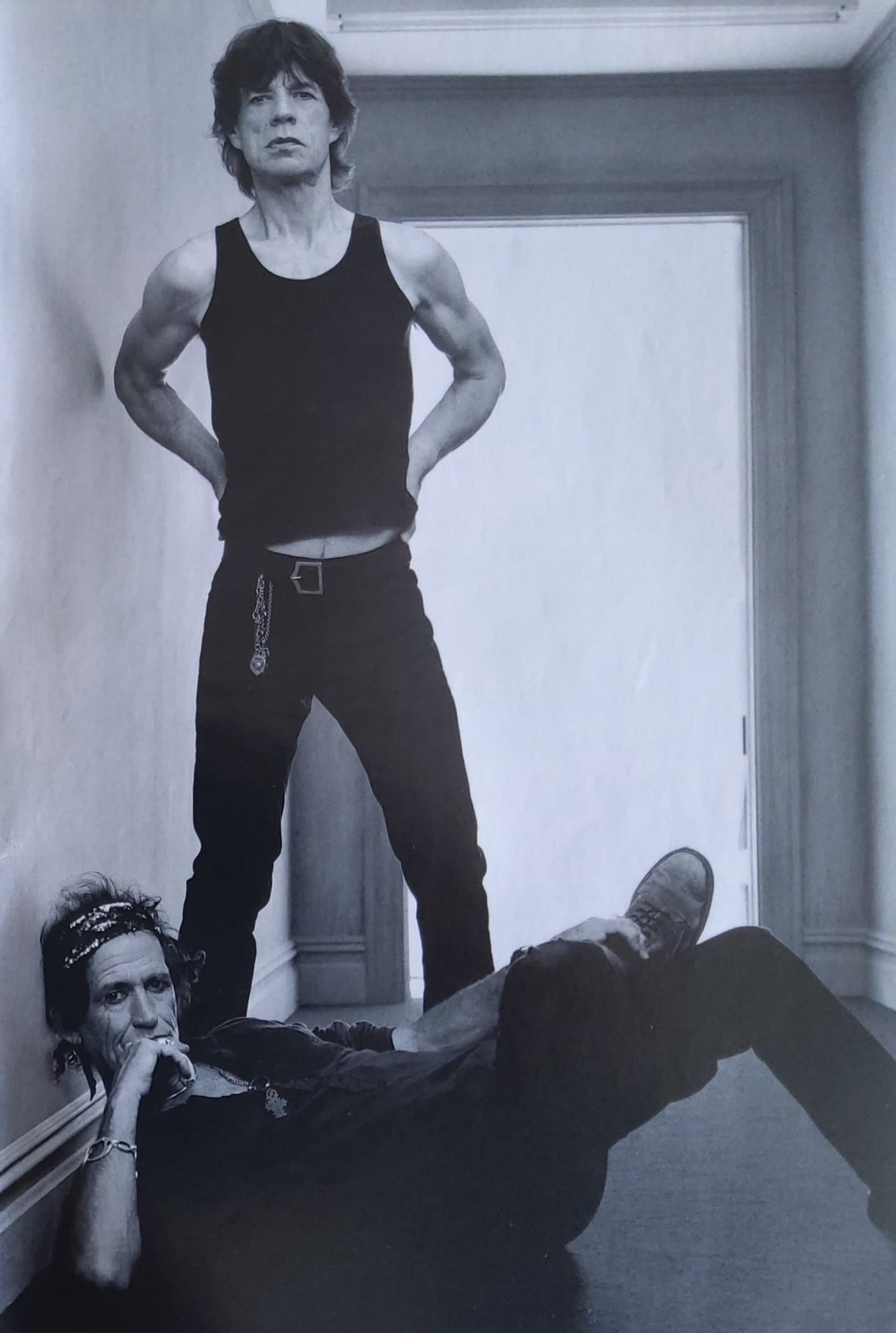


Photo: DR

Les Beatles américains du côté obscur

ALICE COOPER

Certains possédaient l'attitude. D'autres avaient les grandes chansons. Le vicieux groupe de Detroit a, dans sa période bénie, possédé les deux. Ainsi que des guillotines et des boas constrictors

PAR CHRISTIAN CASONI

Alice Cooper était un groupe de rock américain de la troisième génération, la démocratie de cinq électeurs pesant poids égal. Ils ont mixé pendant dix ans (1964-1974) le rock anglais avec la culture des *patates de sofa*, ces ados qui font corps avec leur télé. Des groupes s'en sont réclamés ensuite mais c'était un malentendu. Le théâtre d'Alice Cooper a eu des héritiers, pas vraiment son rock christique et impénétrable. Ces cinq divas délivraient un message finalement très salubre : le rock'n'roll, c'est fait pour rigoler.

Les cinq mutants qui débarquent à Los Angeles au début du printemps 67 étaient, hier encore, de valeureux coureurs de fond qui défendaient les couleurs de la Cortez High School, Phoenix. L'espace ne comptait rien : au-delà de la ville, le désert de Sonora traçait sa ligne d'horizon comme une vue de l'esprit. A Los Angeles ils s'agglutinent dans des galetas immondes. Même au plus fort de la bacchanale hippie, ils sont ahurissants dans leurs défroques lamées, cools comme des vierges de Nuremberg. Ils ont enregistré trois 45-tours pour des labels du dimanche, qui ont sûrement fait les après-midi d'un club de balltrap. Aucun d'eux ne doute qu'un cheval cabré dans un écusson jaune les attend au bout de cette débâcle. Il y a Vincent Furnier (chant), Dennis Dunaway (basse), Glen Buxton (solos), Michael Bruce (riffs, claviers) et Neal Smith (batterie), cinq lycéens déracinés des villes du Nord, échoués dans l'un des enfers les plus chauds du globe, la vallée de la Salt River.

Ils ont les Beatles, les Stones, les Yardbirds pour marottes, et des artifices scéniques qui décoiffent (cercueil, toile d'araignée, fagotés avec les clous et la ficelle de chez Bricolo), plus sûrement que leur collection de standards anglais. Ils travaillent donc leurs happenings, et la musique suit, à la fois libre et complexée, de plus en plus inhumaine pour des shows de plus en plus expressionnistes. Alice Cooper crève de faim mais il est là où ça se passe et il ouvre pour tout ce qui se présente, Who, Pink Floyd, Mamas & Papas, Doors...

Cette volée d'oiseaux mazoutés s'introduit, ce matin de juin 1968, chez Frank Zappa. Il est sept heures. Le grand visionnaire commence à peine sa nuit. Il vient de lancer deux labels, Bizarre Records pour les frappadingues sévères et Straight Records pour les petits fêlés. Furnier a les clés : il sort avec la baby-sitter.

Le groupe a trouvé son nom définitif : Alice Cooper. C'est déjà une farce. Le public attend une chanteuse de country et se fait piéger dans un massacre (choc scénique) à la tronçonneuse (choc musical). Alice Cooper investit la baraque, installe le matos, les lumières et les accessoires. Zappa n'a pas le temps d'enfiler un slip. *"Je signe, je signe mais, de grâce, arrêtez ça !"*

Zappa aimerait savoir ce que vaut le groupe sur scène avant de s'engager, et ce type nommé Shep Gordon, pressenti pour être son manager, aimerait bien le savoir aussi. La révélation a lieu à Santa Monica en août 1968, le jour du Brucemas, gros événement organisé par la *free press* en mémoire de Lenny Bruce. Le patelin grouille de pop-stars. Alice Cooper est à l'affiche du Cheetah Club dont il est devenu l'orchestre attitré. Pendant qu'il monte son bric-à-brac, les Doors jouent sur la plage devant 10 000 hippies ramollis à l'acide. La même gueusaille remplit le Cheetah. Dégorgeant de testostérone, Alice Cooper attaque par un titre des Who, "Out In The Streets". C'est tout de suite un viol ! Vu le rythme auquel se vide la salle, Dunaway croit que le feu a pris quelque part. Zappa exulte : *"Nettoyer une taule aussi vite... Je prends !"* Shep Gordon est lui-même très impressionné, un tel potentiel mérite d'être exploité.

Deux nuits pour se mettre en place

Quatre mois plus tard, les Alice Cooper enregistrent "Pretties For You" à Burbank. Deux nuits pour se mettre en place et, maintenant qu'ils le sont, Zappa qui leur dit : *"C'est dans la boîte, l'album sera prêt jeudi prochain !"* Ils n'en verront pas la couleur avant quatre ou cinq mois. Salvador Dalí les autorisait à reproduire "Geopolitical Child" sur la pochette, Zappa leur impose une autre croûte, "Pretties For You", signée Ed Beardsley. Ils avaient choisi une photo pour le verso, Zappa l'a perdue. Zappa commence à leur courir sur le haricot, d'autant qu'il les a largués en pleine production, quand ils sont revenus d'une pause-clope avec des regards humides et flottants. Ils avaient avalé une fumée notée *onze* sur l'échelle de Richter, et Frank n'était pas très copain avec le capitaine Fracasse.

Alice Cooper est devenu la nouvelle sensation de Los Angeles depuis le Brucemas, mais on ne peut pas dire que son album l'indique. Il vacille une petite semaine à la 193e place des charts avant de floper. Pourtant Straight signe le groupe encore pour deux albums. La valeur des musiciens est indéniable, leurs concerts drainent du monde mais leurs disques n'intéressent personne, ni "Pretties For You" ni "Easy Action" en 1970, qui tombe directement de la presse à vinyle dans les casiers des brocanteurs. Zappa les avait livrés à un producteur qui vomissait la musique d'Alice Cooper et chacun de ses musiciens, et n'avait pas l'intention de se fouler un poignet pour mettre en valeur les titres d' "Easy Action".

Shock-rock à l'usage des nuls

"Pretties For You" 1969
Straight

Ce titre libidineux est donné par le tableau qui fait la pochette. Le groupe a déjà un sens aigu de la mélodie, le goût de la grandiloquence, des comédies musicales et des films d'horreur, tout ce toc prosaïque qui le préserve du melon artistique et des sorties astrales. Même enregistrée au débotté, cette quête bruitiste est déjà très orchestrée. Les cinq freaks bourlinguent depuis cinq ans, ils sont très bons.

"Easy Action" 1970
Straight

Super. Des mélodies infectieuses, une écriture impeccable, les derniers slows plaintifs d'Alice Cooper ("Laughing At Me") qui va bientôt passer de la victimisation à la prédation, et quelques furias dépsychédélisées comme ce "Return Of The Spiders", immense rock post-Howlin' Wolf. Vincent Furnier trouve enfin cette voix formidable qui sera la tuyère du groupe.

"Love It To Death" 1971
Straight/ Warner

Fabuleux. Les Alice Cooper en avaient marre de vivre à cinq dans la même piaule. Michael Bruce voulait toujours contrebalancer le happening des concerts avec des chansons plus accessibles. Bob Ezrin, leur nouveau producteur, calcule l'œuvre au poids, non plus à la pièce. Les mélodies sont solides et faciles, jetées comme des sorts dans une géométrie orchestrale préméditée.

Ces deux albums des âges farouches, jugés un peu vite anecdotiques, ne sont pas à jeter dans le même sac. "Pretties For You" reste un écho de l'underground hippie. Le groupe ne cessera de puiser des idées dans cette réserve d'élégies bruitistes à la dévotion des Beatles et de "Riders On The Storm", comme le folk-rock "Reflected" qui deviendra plus tard un célèbre péplum intitulé "Elected". En revanche l'autre, "Easy Action", marque une rupture évidente et se rattache directement à "Love It To Death". Presque tous les titres sont accessibles et mélodieux. Les Alice Cooper cherchent le hit dans toutes les directions mais il leur manque encore la vision napoléonienne d'un Bob Ezrin, capable de déceler des passes entre les chansons geignardes et les emboutissages fracassants comme l'incroyable "Return Of The Spiders", qui tape aussi fort et monte aussi haut qu' "Under My Wheels" ou "School's Out".

Entre les deux albums, Zappa leur donne ce conseil : "*Surtout, vous ne démentez rien !*" C'était en septembre 1969 au stade Varsity de Toronto, pendant le Rock'n'Roll Revival, ce festival où Alice Cooper avait accompagné Gene Vincent. Dans le public, quelqu'un avait poussé ce poulet sur la scène. Furnier l'avait présenté à la foule et le lui avait renvoyé, espérant le voir s'envoler, ce qui aurait sans doute symbolisé quelque chose de très fort pour les hippies. La volaille était tombée comme une pierre dans un embouteillage d'handicapés en fauteuils roulants. Ils avaient déchiqueté l'animal séance tenante. La presse s'était scandalisée que le chanteur sacrifiât des poulets et qu'il se repût de leur sang. Dès lors, Alice Cooper ne compta plus les concerts que tenteraient de faire annuler les militants de la protection animale. Les cinq freaks venus du désert ne savaient jamais ce qui les attendait en quittant la scène, si on les agresserait ou si le maire de la ville leur en remettrait les clés.

Le jeune Bob Ezrin maintenant. Il produit des jingles publicitaires pour Nimbus 9, une agence de Toronto. Garde-boue sur l'oreille, corporate attitude, ce qu'il écoute de plus sauvage en matière de rock'n'roll s'appelle Simon & Garfunkel. La Nimbus est harcelée par cet impresario, Shep Gordon,

"Killer" 1971

Warner

Titanesque. Le groupe transforme à présent tous les essais. Odyssées à tiroirs ponctuées d'assauts rock'n'roll, brefs et coulés dans la fonte, glissements progressifs domptés par un producteur plus attentif au développement qu'à la recherche. Le son s'alourdit, les amplis sont très *réverbérants* et les guitares, parfois burlesques et jamais spontanées.

"School's Out" 1972

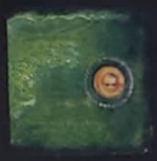
Warner

Mirifique. La délinquance juvénile vue par les sociologues de Broadway. Alice Cooper, orchestre à sketches ? Oui, sans ce jeu de semblants qui

donne, au parti-pris le plus crétin, une évidence incassable. Le gang tient sa ligne : carreaux d'arbalète mortels et morceaux de bravoure saugrenus, divins, qui ne pointent pas toujours chez *rock'n'roll* ("Luney Tune", "My Stars"). Ezrin tripote désormais la console et gonfle le chanteur d'une voix monumentale qui le démarque du groupe.

"Billion Dollar Babies" 1973

Warner



Apothéose affective et commerciale. L'album des *mais*. L'exacerbation de tout ce qui précède, mais dans un format moins audacieux, recentré sur un rock'n'roll goguenard et chromé. Des sons de guitare moins frivoles, *mais* des solos lapidaires aux coutures étrangement classiques, qui font rêver toute une vie. Une pochette *nouveaux riches*, mégalo en diable, mais c'est une grosse farce avec des titres à l'avenant. Bref, la vulgarisation de ce qu'ils furent, le shock-rock à l'usage des nuls.

"Muscle Of Love" 1974

Warner

Alice Cooper finit juste de prévenir ses fans qu'il ne faut pas le confondre avec Bob Dylan, voilà qu'il se retire sans tapage sur l'album le moins baroque de son périple. Des rocks terriens aux guitares splendides, un clinquant de music-hall country et de jet-set. L'album n'appartient plus à ceux de "Killer" mais aux nouveaux potes de Furnier, lequel s'est déjà esquivé au chapitre suivant.

qui veut lui refiler ses poulains. Nimbus a reçu "Easy Action". Dès les premières notes, les oreilles d'Ezrin envoient les airbags ! Il fait ensuite un infarctus quand on lui demande de se rendre à l'hôtel Skyline pour rencontrer le groupe. *"Cinq mecs, et que des tarlouzes ! Les roadies et leur chef en sont aussi ! Celui qui se fait appeler Alice Cooper portait un futal fendu sur le côté, tellement moulant que je pouvais voir exactement la forme de sa bite. Il a commencé à me parler avec des lèvres pincées..."*

Quelques jours plus tard, New York. Alice Cooper est programmé au Max's Kansas City. Toute petite faune au Max's, ce soir de septembre 1970, mais c'est de l'ortolan : latex, teints livides, œil-tarentule, lèvres et ongles en deuil... Bob Ezrin serre les fesses dans un coin. La salle est vide mais Alice Cooper peut encore terroriser les murs. "Sun Arise". Furnier entre en scène, un marteau à la main... Contre toute attente, Ezrin est subjugué. Il fonce sur Pontiac, Michigan. Shep Gordon a rapatrié Alice Cooper là-bas, dans un ranch, sous les latitudes plus hardcore du Nord. Ils ont les bandes du troisième album sur la planche. Avant l'arrivée d'Ezrin et ses gros ciseaux, "I'm Eighteen" est encore un pensum rococo de huit minutes. Après, il n'en reste qu'un arpège tout simple de trois minutes, additionné d'une bonne dose de perversité dans le son et les paroles (*"and I like it"*), pour en dissiper le folk et briser la complainte. "Love It To Death" enchaîne ces romances truquées qui font d'Alice Cooper les Beatles américains du côté obscur. Cet album et les suivants cultivent le monogramme : une atmosphère fondamentale décrite dans un long travelling et une pochette tout aussi conceptuelle : un motif, une couleur. Jusqu'à "Muscle Of Love", les pochettes sont toutes remarquables.

Les radios AM lancent le single "I'm Eighteen", la bande FM propulse l'album "Love It To Death", Alice Cooper ne va plus décélérer. Ezrin ne commettra qu'une erreur, mais rédhibitoire. A partir de "School's Out", il laissera Furnier courir devant le groupe. Sur des scènes de plus en plus vastes, le petit cauchemar des initiés devient les Folies-Bergères de l'horreur. Le boa et la chaise électrique font déjà leur apparition dans le virage de "Love It To Death". Accompagner dans la fosse les ostentations de Vincent Furnier, à l'ombre des grosses machines, avait de quoi blesser ces musiciens, tous doués d'une patte fabuleuse. Au moins quatre albums l'attestent. En studio, les parties sont soigneusement paramétrées, orientées vers la mélodie. Chacun de ces musiciens atypiques personnalise la chanson, émancipé des autres et étrangement complémentaire. Bruce et Buxton ne tapent jamais le bœuf rythmique/ solo, ils s'épousent en pointillés. Le chant et la basse partent alors dans un gymkhana croisé. Buxton ne cherche pas le swing, même sur le pont de "Blue Turk", il laisse faire le bassiste. Il ne cherche pas davantage le son héroïque des grands solistes, il se donne au contraire beaucoup de mal pour sonner court, gras et... *spécial*, comme la descente en grincements de porte de la "Ballad Of Dwight Fry", ou la vibration de guimbarde sur "Halo Of Flies". Quand un solo a l'air *sérieux*, c'est qu'un guitariste exogène est venu le jouer ("Under My Wheels", "My Stars", "Never Been Sold Before"...).

Neal Smith

Dennis Dunaway

Photos Bob Gruen

Botte secrète d'Alice : son bassiste

Alice Cooper a deux chanteurs : Vincent Furnier, sa voix panoramique et vicieuse, son accent upper Mid-West sur lequel on pourrait poser un pack de Bud, et Dennis Dunaway dont la basse glisse, en canon, ses reptations mélodieuses entre les mots. Ce génie des quatre cordes a une botte secrète : Neal Smith. Dunaway n'a pas besoin de poser le soubassement de la chanson comme font les autres bassistes, la frappe profonde du batteur s'en charge, aussi peut-il monter dans les octaves et placer des lignes aériennes.

Alice Cooper parle d'abord au foie, la basse reste la pièce maîtresse de son discours. Dunaway donne la couleur d'un titre d'une simple *walking bass* magnifiquement pesée ("Is It My Body"), d'un gimmick impossible (la descente chromatique de "Blue Turk", les élongations de "Muscle Of Love"), en slappant des clairs-obscurs savants comme les arpèges de "Gutter Cat" ou les cahots harmonieux qui cylindrent le final de "Dead Babies". La caresse et l'uppercut : les furieux embrayages qui lancent les couplets de "Billion Dollar Babies", ou cet axe électromagnétique autour duquel la chanson "School's Out" s'enroule comme de la barbe-à-papa. Dunaway a le pouvoir de multiplier les cordes au besoin ou d'allonger le manche. On pourrait se repasser les sept albums de l'Alice Cooper Group en n'écoutant chanter que la basse, sans craindre une seconde d'ennui.

Alice Cooper a reflété un temps le cerveau reptilien de l'Amérique, mais Vincent Furnier n'est ni Jagger ni Daltrey, il n'inspire pas sérieusement la saveur du fruit défendu ni l'angoisse de la castagne périurbaine. Le sexe et la violence sont une comédie qu'il appuie d'un clin d'œil énorme. L'histoire que raconte "Rapped And Freezin' " ne laisse planer aucun doute là-dessus. Alice Cooper est *christiquement* punk : *Voyez comme nous sommes moches et vulnérables. Crucifiez-nous !* Il a besoin du puritanisme américain, celui des élites réactionnaires, celui des hippies, celui des consciences de la troisième gauche et des droits civiques, pour pouvoir exister contre eux... par le mauvais goût.

Sur les 67 titres officiels publiés entre 1969 et 1974, un seul verse dans une nostalgie sincère : "Alma Mater". La chanson évoque les années de lycée et le vertige du départ, avec une émotion si légitime que Neal Smith, le seul de la bande à n'avoir pas fréquenté la Cortez High School, a voulu en prendre une part. C'est pourquoi Furnier cite Camelback, le lycée du batteur, puis le leur, Cortez, dans le second refrain. Le désert est la géographie de leur adolescence, il en est la métaphore, le paysage de "Killer", le décor de plusieurs chansons et le prénom que Furnier donne à l'une de ses filles (Sonora). Le désert est aussi le temps qu'il leur reste avant de se maquiller. D'où, peut-être, les serpents, les atmosphères lourdes, comme une sorte d'incompréhension, une identité effrangée. Peu après la séparation du groupe, en 1974, Vincent Furnier demande à l'état civil l'autorisation de s'appeler définitivement Alice Cooper. *"Your mom and dad come up and said : Honey, where did we fail ?"* ★

Photo Dalle

"Elvis a simulé sa mort"

LE CIMETIERE DU DIABLE ET AUTRES EXACTIONS

UN ENTRETIEN AVEC LE BOURBON KID EN PERSONNE !

LE TROISIEME VOLUME DE LA SAGA BOURBON KID VIENT DE PARAITRE AUX EDITIONS SONATINE SOUS LE TITRE "LE CIMETIERE DU DIABLE". ON Y RETROUVE LES HEROS DESORMAIS RECURRENTS DU LIVRE SANS NOM.

PAR PHILIPPE MANŒUVRE - ILLUSTRATION MARIE MEIER

Tous réunis dans un palace de quarante étages, tour de verre en plein désert qui accueille une drôle de Nouvelle Star : tous les chanteurs participants à ce concours Back From The Dead sont techniquement *morts*. Judy Garland, James Brown, Elvis Presley, Johnny Cash, Kurt Cobain et Freddie Mercury s'affrontent donc, face à un jury plus cynique que nature. On ne va pas déclencher les alertes spoilers. Si les Inrocks ont tenté d'attribuer la trilogie Bourbon Kid à Tarantino — ah bon ! — on s'avise que le Net est moins définitif, qui crédite la saga à un possible chanteur de rock (!). Et de fait, tout dans le livre de ce Mister Anonymous, qui insiste pour le rester, est foutrement rock'n'roll.

Eléments du contexte : le *chacun pour sa gueule*, moteur qui active chaque personnage. Les *collisions* inévitables qui en résultent. L'*amitié* comme valeur suprême de tous ces tueurs, assassins, gitans, vagabonds, zonards, bikers, mécréants.

Et la *musique*, qui se trouve ici face au grand problème revisité du Carrefour du Diable (*crossroad*) vécu par des gamins black flippant désormais sur... Michael Jackson. La recette est désormais pérenne : le cocktail Bourbon Kid bien frappé à base de poudres noires ou blanches, bons mots, mitraillades, vannes crétines, intrigues menées à toute berzingue, zombies rebondissant sur des Harley dans le désert, flics corrompus, sorcières mystiques, hordes de créatures du Mal convergeant vers nos héros, est ici à son sommet. Et puis toujours le Bourbon Kid, zonard sympa qu'un seul verre de bourbon transforme en tueur en série impavide... Tout ce troisième (et dernier ?) volume fracassant au passage la télé réalité pour asséner quelques vérités bien rock'n'roll, on a sans plus attendre peaufiné une batterie de questions pour l'auteur planqué comme nul n'ignore dans sa tour d'Ivoire.

SANTA MONDEGA
WALY
BOURBON
MARIE MEIER

"Je déménagerais bien chez vous un jour,

ROCK&FOLK : Comment diable allez-vous aujourd'hui ?
Bourbon Kid : Bonjour. Je suis brûlant, et le soleil brille. Tout va bien.

R&F : Merci un million de fois de répondre à nos questions. Le troisième volume de la saga du Bourbon Kid pourrait donc être le dernier ?
Bourbon Kid : Ce devrait être la fin, mais j'ai écrit un quatrième volume intitulé "The Book Of Death" qui se déroule après les trois premiers. Je n'avais pas l'intention de le publier mais, au début de l'année, quelqu'un en France a commencé un groupe Facebook demandant que je change d'avis. Ce sera sans doute le dernier de la série. Il ne restera pas assez de personnages vivant à la fin pour envisager un cinquième tome.

R&F : Le coup de l'anonymat a fonctionné à merveille. Maintenant que vos livres sont des best-sellers, pourquoi ne pas révéler votre identité et profiter de votre succès ?
Bourbon Kid : Au départ je voulais voir si des gens achèteraient les livres sans savoir qui j'étais. Quand j'étais plus jeune, j'aurais fait n'importe quoi pour être reconnu après avoir écrit ces livres. A mon âge, il me suffit de savoir que des gens les lisent et s'éclatent avec. Je n'ai aucune envie de révéler mon identité et en plus je m'éclate à voir des gens essayer de deviner qui je suis. Tant qu'on ne me demande pas si je suis Bruce Dickinson *(chanteur de Maiden)*, franchement ça m'est égal.

R&F : Sur Internet, beaucoup vous imaginent comme un chanteur de rock retiré, sans doute acteur également. Notre magazine fut fondé en 1966. Est-il possible que vous ayez déjà été interviewé par un de nos journalistes ?
Bourbon Kid : C'est une possibilité. Mais si vous m'avez déjà interrogé, sûrement vous allez me reconnaître à mes réponses...

R&F : Etes-vous Bruce Dickinson ?
Bourbon Kid *(rires)* **:** Je vous avais prévenu ! J'aime Bruce, remarquez. Il a du talent. Il chante, il compose et il a écrit de bons romans. Je me demande comment il trouve le temps de faire tout ça. Quand il n'est pas en avion, il fait de l'escrime et plein de trucs que je ne pourrais faire. Et puis il a écrit "Bring Your Daughter To The Slaughter", donc non, je ne suis pas Bruce Dickisinson.

R&F : OK, on a essayé ! Irez-vous faire un tour en Hollande avant Noël ? Parfois Amsterdam et ses bars ressemblent à Santa Mondega, non ?
Bourbon Kid : Je serai bientôt en Hollande. C'est un bon endroit pour trouver des idées, être créatif. Je passerai mes après-midis dans un des coffee shops de la ville à respirer le bon air. Habituellement, en quelques minutes ça pétille dans mon cerveau...

R&F : Suivez-vous le Tour de France ?
Bourbon Kid : Evidemment ! J'ai adoré voir Sanchez gagner la douzième étape récemment. Quand j'entends les commentateurs dire que Sanchez s'envole, je souris car je pense au Barman Sanchez du "Livre Sans Nom". Si j'avais parié, j'aurais placé mon argent sur Thomas Voeckler qui me semblait bien parti cette année...

R&F : Etes-vous allé voir le dernier Harry Potter ?
Bourbon Kid : Pas encore. J'aime bien que les histoires deviennent plus sombres, mais je trouve qu'ils pourraient épicer un peu en mettant Hermione dans un costume de Catwoman et en l'autorisant à pratiquer le kung-fu. Tout ce dont ces films ont besoin c'est d'un peu de kung-fu. Enfin, bon, à la place de l'auteur, j'aurais tué Ron Weasley dès le premier volume. Moi, j'aurais fait en sorte que Harry le pousse sous le train dès le début.

De grands égoïstes

R&F : Revenons à vos livres. Comment expliquez-vous que des héros liquidés dans les livres précédents reviennent dans le tome 3 ? Prenons Annabel de Frugyn, ne s'était-elle pas fait décapiter dans le tome 2 ?
Bourbon Kid : Ah oui, en fait dans le tome 1, il y a environ cent morts. Annabel s'était fait décapiter, elle est revenue. N'y voyez aucun effet de magie à la Potter mais mes livres sautent dans le temps et certains personnages reviennent — dans des scènes qui se passent des années avant leur mort. Elvis est présent dans chaque volume car le King ne peut pas mourir.

R&F : Vous ranimez Kurt Cobain, Janis Joplin, Freddie Mercury, Michael Jackson. Il y a trente ans, ils auraient fait Woodstock. Là ils concourent pour la Nouvelle Star des Morts ! Devons-nous être tristes ?
Bourbon Kid : Ça l'est, non ? Passer de Woodstock à un télé-crochet, c'est clairement une redescente. Mais tous ces artistes me manquent. J'ai eu envie de les faire revivre dans le Cimetière du Diable. J'ai ajouté quelques zombies et un serial killer. Heureusement, Michael Jackson avait travaillé avec des zombies dès la vidéo de "Thriller", il n'a pas été surpris.

R&F : Une scène épique se déroule dans les toilettes. Croyez-vous réellement que Johnny Cash et Kurt Cobain auraient pu partager quatre lignes de coke ?
Bourbon Kid : Dans le livre, ils partagent. Dans la réalité, je crois qu'ils se seraient battus pour ne rien laisser à l'autre ! Loin de moi l'idée de les blâmer. Ils sont dans un hôtel plein de zombies, de tueurs, de serial killers et il y a un couple psychotique en liberté, Janis Joplin et James Brown. Qui ne foncerait aux toilettes pour se déchirer avec une drogue de première classe dans ces conditions ?

R&F : Il nous arrive de rencontrer des chanteuses. Et là, avec votre Judy Garland, vous nous en envoyez une qui les résume toutes. Pensez-vous que les chanteurs soient une race à part ? Notre planète serait peuplée d'hommes, femmes et chanteurs ?
Bourbon Kid : Absolument. Les chanteurs sont une race à part. Lady Gaga, Prince, Axl Rose, Mick Jagger, Elton John, vous appelez ça des gens normaux ? Ils rendent le monde meilleur. J'ai regardé

des dizaines de documentaires sur Lennon, mais pourquoi quelqu'un a-t-il voulu tuer un mec comme ça ? C'est affligeant. Des artistes comme Lennon, Cobain et Elvis, on n'en voit pas tous les jours. Leur disparition m'attriste énormément.

R&F : Vos personnages ne pensent qu'à eux, mais l'amitié leur tient à cœur malgré tout...
Bourbon Kid : Oui, mes personnages sont de grands égoïstes. Sanchez en particulier est pire que les autres, sauf que son indéfectible amitié pour Elvis le rend sympa. Cela dit, il vendrait n'importe qui pour une bouteille de bière Shitting Monkey bien fraîche.

Horde de zombies

R&F : Ecrivez-vous en musique ?
Bourbon Kid : C'est indispensable pour moi ! Je ne peux écrire s'il n'y a pas de la musique dans la pièce.

R&F : Donnez-nous des exemples...
Bourbon Kid : Quand j'écrivais "L'Œil De La Lune", j'écoutais sans arrêt la version en public de "Perfect Day" de Lou Reed et Dr John. Sinon je passe "She's Like Heroin To Me" du Gun Club. Quand j'écoute cette chanson, je tape les touches à cent mille à l'heure.

R&F : Ça vous embête si on écoute les Cramps à fond en lisant vos bouquins ?
Bourbon Kid : Je vous conseille de toujours écouter de la musique en lisant mes livres. Ça ajoute à l'affaire. C'est pour cela que je cite des titres de chansons dans mes livres. Dans "L'Œil De La Lune", il y a cette séquence où le Bourbon Kid nettoie à la mitrailleuse un bar plein de vampires pendant que "The Boys Are Back In Town" de Thin Lizzy passe dans le juke-box. Le troisième couplet décrit exactement ce qui se passe.

R&F : Votre bluesman préféré de tous les temps ?
Bourbon Kid : Robert Johnson, sans le moindre doute. Son deal légendaire avec le diable a inspiré l'histoire du Cimetière du Diable. Sanchez et Elvis discutent d'ailleurs des mérites du film "Crossroads", qui parle de Robert et de Willie Brown.

R&F : Adolescent, vous étiez plutôt Beatles ou plutôt Stones ?
Bourbon Kid : Question difficile. Moi j'ai toujours trouvé la musique des Beatles plus accessible et plus facile à écouter, mais les Stones ont signé des chansons étonnantes qui grandissent avec le temps. La semaine dernière, je regardais le film de Godard sur les Stones ("One + One"). C'est incroyable de voir à quel point ils ont l'air de s'en foutre alors qu'ils composent cette chanson capitale, "Sympathy For The Devil". Jagger semble désintéressé mais dès qu'il chante, le studio devient vivant. Ce genre de document n'a pas de prix...

R&F : Votre premier disque acheté ou volé ?
Bourbon Kid : Le premier disque acheté était totalement embarrassant, je ne l'ai plus chez moi. Le premier disque volé, c'était "Flash" de Queen. Je l'ai volé à un copain. Là il me reste le disque, mais plus le copain...

R&F : On se dit que vous devez être anglais... Avons-nous tort ?
Bourbon Kid : Tout le monde me prend pour un Anglais. Si je retrouve mes parents, je leur demanderais.

R&F : Que fait Freddie Mercury au milieu de ce bain de sang ?
Bourbon Kid : Bonne question. Freddie chantait "*qui veut vivre à jamais*" et je me suis dit que ce serait bien de le mettre sur scène en train de chanter ça pendant qu'une horde de zombies affamés converge vers la scène.

R&F : Pensez-vous, comme 90 % des Anglais, que "Bohemian Rhapsody" est la meilleure chanson de tous les temps ?
Bourbon Kid : C'est un bon 45 tours, mais je ne pense pas que ce soit le meilleur de Queen. "Under Pressure" est meilleur. Quelle est ma chanson préférée ? A brûle pourpoint j'ai envie de répondre "Comfortably Numb" de Pink Floyd.

R&F : Votre James Brown préféré ?
Bourbon Kid : "Papa's Got A Brand New Bag". Super chanson, super titre.

R&F : Dans combien de pays vos livres sont-ils traduits ?
Bourbon Kid : Plus de trente. J'aime contempler les couvertures différentes de chaque édition. Les françaises sont parfaites, cool et sombres, exactement comme les histoires.

R&F : Le film du Bourbon Kid sera-t-il réalité un jour ?
Bourbon Kid : Don Murphy, producteur de "Natural Born Killers" et des "Transformers', a mis une option sur les droits l'an dernier, donc c'est une possibilité. Récemment deux réalisateurs français, Jack Safarian et Sophie Montemagni, ont remporté un concours mondial pour réaliser la bande-annonce des livres. On peut la voir sur YouTube, sous le titre "Bourbon Kid Trilogy". C'est brillant, ils ont parfaitement capté l'atmosphère des livres. Si le film ne se faisait pas, je pourrais toujours regarder cette bande-annonce !

R&F :Vous aimez la France ?
Bourbon Kid : J'étais à Paris en début d'année et j'ai absolument adoré. On dirait que tout le monde s'habille en noir et c'est vraiment cool. En France, vous semblez beaucoup plus fascinés par la culture que dans tout le reste de l'Europe. Paris est un endroit parfait et je déménagerais bien chez vous un jour, mais serez-vous d'accord pour m'accueillir ?

R&F : Connaissez-vous les livres de Mick Norman sur la saga "Hell's Angels" ?
Bourbon Kid : Je n'ai pas lu ces livres, mais j'ai rencontré un jour un Hell's Angel d'un gang appelé les Chosen Few. C'était un gars terriblement effrayant et j'ai bâti mon personnage de Rodeo Rex sur un d'entre eux. Au niveau écriture, j'aime James Ellroy, Daphné du Maurier et RJ Ellory.

R&F : Elvis, dans vos livres, c'est le *vrai* Elvis ?
Bourbon Kid : Sûr. Elvis a simulé sa mort pour pouvoir devenir un tueur immortel dans mes livres.

R&F : Hey, désolé encore pour la vanne sur Bruce Dickinson. Etes-vous Rat Scabies ?
Bourbon Kid : Bien tenté ! Le bouquin qu'il a écrit, "Rat Scabies A La Recherche du Saint Graal", est totalement maboule ! En revanche, c'est un meilleur batteur que moi. ★

RECUEILLI VIA INTERNET
PAR PHILIPPE MANŒUVRE
Livre "Le Livre Sans Nom",
"L'Œil De La Lune",
"Le Cimetière Du Diable"
(Editions Sonatine)

AMY WINEHOUSE
1983-2011

AMY, LA CHANTEUSE

Disparue à 27 ans, l'enfant terrible de la soul britannique laisse un nouvel album à paraître prochainement et le souvenir d'une remarquable interprète de standards.

PAR ERIC DAHAN

Sans même considérer l'essor du fondamentalisme islamique, force est de reconnaître que le monde n'a jamais été aussi religieux : communions extatiques dans les stades, adoration d'idoles, béatifications post-mortem, recours effréné à une lexicologie d'un autre âge — *"icône"* par-ci, *"confessionnal"* par-là, *"rédemption"* tous azimuts — difficile de croire que l'Occident est sorti du christianisme ! La mort d'Amy Winehouse au même âge que Jimi Hendrix ou Kurt Cobain aura donc été, deux ans après celle de Michael Jackson, l'occasion d'une nouvelle célébration collective, ou religieuse puisque cela signifie la même chose, les deux albums de la chanteuse se retrouvant instantanément en tête des ventes mondiales et les médias rivalisant de publications diverses pour lui rendre hommage.

Pour tous ceux qui suivaient de près sa carrière, cette disparition prématurée était, hélas, prévisible : consommation déraisonnable d'alcool et de drogue avec son cortège d'arrestations, gardes à vue, violences à agents de police, solitude, cure de désintoxication, rechute fatale ; on connaît la chanson. Il se trouve qu'en plus d'être populaire et d'incarner la part maudite de notre civilisation hygiéniste, Amy Winehouse avait un sacré talent d'interprète. Certes, les deux disques pop qu'elle a publiés ne donnaient qu'un aperçu limité de ses possibilités musicales. Mais durant sa brève carrière, elle aura prouvé plus d'une fois qu'elle était la meilleure vocaliste jazz de sa génération. Avec son timbre de contralto — le plus sombre pour une femme, sachant que la majorité d'entre elles sont soprano ou mezzo-soprano — Amy Winehouse était taillée pour le blues, et donc le rhythm'n'blues. Dès les premières mesures de son tube planétaire "Rehab" (*"Désintox' "*), c'est à Ray Charles et à son fameux "What'd I Say" qu'on a pensé, sans se douter une seule seconde que les clichés simplistes de cette composition (le riff de piano Rhodes, le *"I said no, no, no"* évoquant le *"No more, no more, no more"* de "Hit The Road Jack") faisaient écran à une authentique chanteuse de jazz qui n'attendait que les concerts et les émissions de télévision pour sortir du placard. Sur disque, elle exploitait, avec son producteur Mark Ronson, de vieilles recettes sixties (les chœurs très Four Tops de "He Can Only Hold Her" par exemple) mais quand elle s'attaquait aux classiques du ternaire, elle laissait pantois d'admiration. Sur "Teach Me Tonight" dont elle détachait chaque syllabe avec un mordant délectable, elle réveillait le fantôme de Dinah Washington. Dans le "Someone To Watch Over Me" de Gershwin, c'est à une autre géante, rien moins que Billie Holiday, qu'elle semblait payer son tribut. Et que dire de son interprétation en duo avec Paul Weller — chantant et jouant également du piano — du standard "Don't Go To Strangers", popularisé par Etta James et dans lequel Amy retrouvait les accents de la première Aretha Franklin, celle qui déchirait la nuit de son "Skylark", peu avant le virage rhythm'n'blues de "Respect".

A-t-on le droit de dire que c'est quand elle chantait du jazz qu'Amy Winehouse était le plus impressionnante et non pas dans les sinistres vidéos postées sur YouTube où on la voit, défoncée au crack, jouer avec des bébés souris en compagnie de Peter Doherty ? Ce que le monde du spectacle a perdu, ce n'est pas un *phénomène* médiatique, ni une pauvre superstar des variétés titubant sur scène à Belgrade, incapable de se souvenir de ses textes ou même d'ouvrir la bouche, c'est une vocaliste de jazz qui avait appris des plus grandes, mais qui chantait avec une désinvolture, une fraîcheur, une liberté, aux antipodes des poses adoptées par les prétendantes récentes se fourvoyant dans des tics ou des façons de timbrer artificielles pour être sûres de marquer leur époque. Du *ré* 3 profond au *mi* bémol 6 qu'elle atteignait en voix de tête, Amy Winehouse jazzait comme elle respirait. Trop subtile pour refaire "Misty" comme Sarah Vaughan, c'est au détour de "I Heard Love Is Blind" ou de "You Know I'm No Good" qu'elle suggérait l'immense Sassy — et encore, période R&B (celle de "Broken Hearted Melody") plutôt que swing. Au début de l'été, c'est de cela que l'on parlait avec Tony Bennett venu, à 85 ans, présenter son nouvel album de duos à paraître en septembre. De tous les titres, celui qui nous avait le plus impressionné, et de loin, était "Body And Soul" avec Amy Winehouse car, malgré les écrasantes références historiques (Billie Holiday, Ella Fitzgerald...), elle s'y révélait prodigieusement musicienne, au point qu'il ne faisait pas de doute pour nous, qu'elle finirait par enregistrer un album de standards.

Bosser avec des idiots

Née Amy Jade Winehouse, le 14 septembre 1983, dans une famille juive du Nord de Londres, la chanteuse avait de qui tenir : sa grand-mère du côté paternel fut la petite amie du jazzman britannique Ronnie Scott, dans les années 40, tandis que ses oncles du côté maternel étaient musiciens de jazz professionnels. Si sa mère, Janis Seaton, était pharmacienne, son père, Mitchell Winehouse, se destinait également à une carrière dans le jazz, avant d'y renoncer pour faire chauffeur de taxi, puis d'y revenir suite au succès de sa fille. C'est lui qui a initié la petite Amy à la musique, en lui chantant pour berceuses des standards immortalisés par Frank Sinatra ou Ella Fitzgerald. Résultat : bien avant le divorce de ses parents qui surviendra quand elle aura neuf ans, Amy meuble les silences de son existence en chantant à tue-tête les tubes de Kylie Minogue et Madonna qui passent cent fois par jour à la radio. Sa grand-mère Cynthia suggère qu'on inscrive l'enfant à l'école de théâtre de Susi Earnshaw. Dès l'âge de dix ans, Winehouse crée un petit duo rap, sur le modèle de TLC et Salt N'Peppa avec sa copine d'enfance Juliette Ashby. Nom du groupe : Sweet N'Sour, soit *Aigre-Doux*. Dans l'une de ses premières interviews, Amy raconte : *"Bien sûr, le côté aigre, c'était moi !"*

Une prodigieuse musicienne

Photo Soren Solkaer-Starbird/ Retna/ Dalle

Après quatre ans dans l'école Earnshaw, elle est admise au cours Sylvia Young. Elle reçoit sa première guitare à 13 ans, commence à composer et chanter dans un groupe. Elle travaille également comme pigiste showbiz pour le World Entertainment News Network. Son premier boyfriend, le chanteur soul Tyler James, envoie une de ses maquettes consistant en de longs poèmes de neuf minutes plus ou moins chantés et rappés sur un accompagnement de guitare qui atterrit dans le bureau de Simon Fuller, l'homme qui a inventé les Spice Girls et autres artistes de variétés de ces dix dernières années. Avec sa coupe volée à Ronnie Spector ("Be My Baby") et son maquillage emprunté à Liz Taylor dans "Cléopâtre", Amy Winehouse tombe à pic pour offrir une salutaire alternative aux stars préfabriquées de la télé-réalité dont Fuller est paradoxalement un artisan majeur avec son émission Pop Idol. Le 20 octobre 2003, paraît "Frank", premier album aux textes caustiques (comme son titre l'indique), à commencer par le single "Stronger Than Me" dans lequel Amy Winehouse demande à son mec s'il serait pas un peu pédé. Produit par Salaam Remi, l'album, en plus de grimper dans les charts, est en lice pour les Brit Awards et le Mercury Prize. Dès 2004, Amy Winehouse est programmée au festival de Glastonbury, au V Festival et au Festival de Jazz de Montréal. Cette même année, elle donne dans un bar à tapas de Camden Town où elle a ses habitudes, une interview à Garry Mulholland de The Observer. A une question portant sur le caractère autobiographique ou non de sa chanson "I Heard Love Is Blind" qui lui a valu deux nominations aux Brit Awards et dont les paroles disent : *"Pas aussi grand* (que toi), *mais j'en suis pas sûre/ Il faisait noir et j'étais allongée/ Mais tu t'attendais à quoi ?/ C'est toi qui m'as laissée seule"*, la chanteuse répond : *"Je ne suis pas fière de moi, mais je pense que coucher à droite à gauche n'est pas si grave, c'est comme fumer un joint, quoi."* Malgré la réception chaleureuse de cet album, elle ne fait pas mystère de sa déception : *"Je ne l'écoute jamais et je n'en ai même pas un exemplaire chez moi. Le marketing était pourri, la promotion pas terrible : frustrant de bosser avec des idiots, et à la fois comment leur en vouloir ?"* Le journaliste conclut son article par ce bilan intéressant : *"A ce stade, Amy Winehouse a autant de chances de devenir une star que de sombrer dans l'oubli : elle a du talent, du charisme, de bonnes chansons, une voix et une attitude. Le problème, c'est qu'elle sonne afro-américaine mais est une fille juive de Londres, qu'elle est sexy mais n'en tire aucun parti, qu'elle est jeune mais sonne old-school, chante avec sophistication mais jure comme une charretière, enregistre des chansons suaves mais aux paroles crues."*

Violentes disputes

De fait, Winehouse ne se voit pas vieillir dans le Métier : *"Dans dix ans, je m'occuperai de mon mari et de nos sept enfants."* En attendant, elle va tout faire pour que son deuxième album lui ressemble, du son à la typographie de la pochette. Orienté plus pop que jazz, grâce au concours du producteur Mark Ronson s'ajoutant à Salaam Remi, "Back To Black" sort le 30 octobre 2006, se classe à la première place des tops britanniques et à la septième du Billboard américain, tandis que le single "Rehab" est salué par Time Magazine comme *"la meilleure chanson de l'année 2007"*. Aux Grammy Awards, Winehouse rafle nombre de récompenses pour le Disque de l'Année, la Chanson de l'Année, la Meilleure Prestation Vocale Féminine, la Révélation de l'Année et le Meilleur Album de Pop Vocal, tandis que Mark Ronson reçoit la distinction de Producteur de l'Année, ce qui vaut à "Back To Black" de grimper aussitôt à la deuxième place du Billboard. Un DVD documentaire sort peu après et nourrit la légende, rattrapée par la cruelle réalité : Amy Winehouse est alcoolique et poly-toxicomane, ce qui commence à se voir en tournée. Précédée par une réputation désastreuse, quelle n'est pas notre surprise de découvrir l'autoproclamée "Addicted" visiblement sobre un samedi soir avenue Montaigne où, à l'invitation de Karl Lagerfeld, elle donne un concert pour l'ouverture de la boutique Fendi. Du groupe sapé avec classe au décor léché comme celui d'un dancing de paquebot filant vers les mers du Sud, on ne peut s'empêcher de penser aux premières prestations de Kid Creole And The Coconuts et de Sade. C'est qu'il y a deux Amy Winehouse : une artiste talentueuse qui fonde son label, crée des collections de mode pour Fred Perry et fait l'objet de plusieurs livres et documentaires, et une jeune femme autodestructrice dont les frasques sordides fascinent ceux dont la vie doit sans doute être bien vide. Cette Amy a découvert les drogues dures avec Blake Fielder-Civil, un assistant vidéo anglais, de six ans son cadet, qu'elle a épousé à Miami le 18 mai 2007. Dès le mois d'août de la même année paraissaient des photos du couple aux visages tuméfiés, suite à de violentes disputes, ce qui conduira Fielder-Civil en prison pour plusieurs mois. Au même moment, Winehouse annule une partie de sa tournée européenne pour fatigue, tandis que la presse révèle qu'elle aurait été hospitalisée suite à une overdose d'héroïne, ecstasy, cocaïne, kétamine et alcool. Harcelée nuit et jour par les paparazzis dès qu'elle sort de chez elle, comme le montrent nombre de vidéos effarantes sur YouTube, Amy Winehouse est arrêtée successivement pour avoir frappé l'œil d'une femme, craché au visage d'une femme politique, mis un pain au directeur d'un théâtre...

Désintoxication brutale

En 2009, on apprend que durant son séjour à Sainte-Lucie, dans les Grenadines, elle a travaillé à un nouvel album avec Salaam Remi qui devrait sortir en 2010. Darcus Beese, co-président de Island Records, annonce avoir entendu *"deux titres absolument fantastiques"*. Questionnée à ce sujet, Amy Winehouse confirme : *"Ce disque ressemblera de toute évidence à 'Back To Black', beaucoup de morceaux pour juke-box..."* Ce dont on pourra juger bientôt, vu que l'album était à un stade *"très avancé"*, selon un communiqué officiel de son label. Amy Winehouse confie également au Daily Telegraph son intention d'enregistrer un disque de jazz : *"Pour cela, j'aimerais bien apprendre à jouer de la guitare ou de la trompette. Je pratique quelques instruments en amateur, mais il n'y en a aucun que je maîtrise réellement. Or le fait de bien jouer d'un instrument fait de vous un meilleur chanteur : plus on joue et mieux on chante, et plus on chante et mieux on joue."* Quelque part son destin était scellé. Et cela, dès 2008, lorsque sa statue de cire fut dévoilée au musée Madame Tussaud de Londres et qu'une autre œuvre signée Marco Perego et intitulée "The Only Good Rock Star Is A Dead Rock Star" fut présentée dans la Half Gallery de New York : Amy Winehouse y était dépeinte flottant dans une piscine de sang avec une pomme à ses côtés, front troué d'une balle, parodiant l'assassinat *involontaire* de Joan Wollmer par son mari William Burroughs.

Son destin était scellé

Le 25 mai dernier, Amy Winehouse, souffrant de terribles hallucinations et d'insomnies, entrait à la Priory Clinic pour une semaine. A en croire l'élégie funèbre prononcée par son père, elle était allée, vendredi 20 juillet, soit la veille de son décès, faire une visite de routine chez son médecin. Elle avait également déjeuné avec sa mère et passé du temps avec son nouveau petit ami, le réalisateur Reg Traviss, avec qui elle avait évoqué leur mariage imminent. Puis elle était rentrée chez elle et avait joué de la batterie jusqu'à l'aube. Son garde du corps l'aurait trouvée endormie à 8 heures, mais lors d'une seconde visite dans sa chambre l'après-midi, aurait remarqué qu'elle ne respirait plus. A 15 h 54, deux ambulances se rendaient au domicile de la chanteuse à Camden et constataient sa mort, confirmée peu après par la police. Des tests toxicologiques étaient conduits dès le lundi suivant, sans effet ; la théorie prévalant jusqu'à nouvelle information, étant que son organisme n'avait pas supporté le choc d'une désintoxication brutale, entreprise trois semaines plus tôt. Après le service funéraire, conduit par le rabbin Frank Hellner en présence de sa famille et de ses amis, le corps de la chanteuse a été incinéré au crématorium de Golders Green. ★

QUE RESTERA-T-IL D'AMY WINEHOUSE ?

Si les nécrologies se gargarisent de sa vie de *diva déglinguée*, les esthètes retiendront de la Londonienne son second album, "Back To Black", sans doute le seul chef-d'œuvre soul des années 00.

PAR NICOLAS UNGEMUTH

"You're wondering now what to do, now you know this is the end." **Amy Jade Winehouse adorait cette belle et triste chanson des Specials. Personne, désormais, ne se demandera pourquoi... Amy Winehouse, aujourd'hui, est un malentendu. Icône trash, *bad girl number one*. La reine du caniveau. C'était pourtant autre chose, et tout le monde ne semble pas s'en rendre compte. Un ami anglais, fanatique de musique noire, du blues originel au R&B actuel, postait récemment sur Facebook : *"Je n'ai pas d'estime particulière pour Amy Winehouse : pour moi, c'est la bonne chanteuse d'un unique album, comme il y en a tant d'autres dans l'histoire de la musique noire..."* Erreur grossière : Amy Winehouse, contrairement à *"tant d'autres"*, a composé, à une exception près, la totalité de son chef-d'œuvre, "Back To Black". Des songwriters, dans la catégorie chanteuse de soul, on les compte sur les doigts d'une main. Ça, c'est la première différence, elle est de taille. Que cette fille, après un premier album assez quelconque, ait pu, si jeune, écrire des chansons de ce calibre, c'est un miracle comme on en voit peu.**

Grande sobriété

La deuxième différence, c'est le contexte. Les autres chanteuses de soul ne se posaient pas de question : elles chantaient la soul parce que celle-ci était à la mode. A l'époque de "Back To Black", ce n'est pas le cas. Et en un disque, Winehouse a humilié toutes les putains du R&B gluant qu'on nous imposait depuis tant d'années. En leur montrant durement que leur musique de merde n'avait rien à voir avec l'esprit originel d'un genre dont elles faisaient semblant de se réclamer. Aux Etats-Unis, Prince et les gonzes du Wu-Tang sont tombés à genoux lorsqu'ils ont entendu cet album incroyable. On se demande ce que Beyoncé et compagnie ont bien pu y comprendre. Et tout d'un coup, la soul vintage est devenue le truc du moment : Adele, Duffy, Rumer, VV Brown, en France, l'autre abruti de Ben l'Oncle Soul (grand prix dans la catégorie nom de scène stupide, mieux encore que Grand Corps Malade), tous s'y sont mis. Personne n'y est arrivé sérieusement. Pourquoi ? D'abord parce que ces gens ne savent pas composer, ensuite parce que, à supposer qu'ils en aient, tous sont incapables d'insuffler de *l'émotion* dans leurs petits disques. Amy Winehouse en avait, à revendre, mais la distillait avec une très grande sobriété. Entre elle et Rihanna, c'est la même différence qu'entre Billie Holiday et Sarah Vaughan. Aucune acrobatie, nulle dégoulinade. Amy avait le vrai truc.

La troisième et ultime différence est également d'ordre esthétique : la Winehouse avait bon goût. Citant pêle-mêle Thelonious Monk, le trop méconnu Tony Bennett, Clifford Brown, les "5" Royales, Sam Cooke, les Crystals et les Shangri-Las dont elle adorait naturellement le penchant pour les hymnes mélodramatiques, et dont elle vénérait en particulier le fabuleux "I Can Never Go Home Anymore". Ça change un peu d'Aretha Franklin.

Elle était des nôtres

L'écoute première de "Back To Black" quelques mois avant sa sortie avait laissé pantois : en 2006, une jeune Londonienne s'emparait de la soul New Orleans à la Allen Toussaint ("Rehab") mais pouvait également s'inspirer des girl groups ("Back To Black"), de Motown et de Hi Records pour les morceaux les plus *modernes*. On l'avait vue, impériale, s'emparer de "I've Heard It Through The Grapevine" en compagnie d'un Paul Weller dans ses petits souliers, manifestement très impressionné. Ces références chic et tellement inédites par les temps qui couraient, c'était trop ! Et voici que par-dessus le marché, la diva juive déclarait en plus adorer le ska et le rock steady. Une vraie mod...

C'est fini

Même physiquement, c'était autre chose. Loin des canons gros culs, autobronzant et joaillerie clinquante du banc de morues du R&B. Avec ses ballerines, son Fred Perry et sa choucroute, elle était l'une des nôtres.

Un article dans Rock&Folk en 2007, au moment où elle commençait à dévier, c'est-à-dire à passer aux drogues dures, montrait une légère inquiétude concernant l'avenir. Mais à ce moment-là, personne n'aurait pu prédire une telle déchéance. Les vidéos de son concert à Belgrade sont terribles, répugnantes. On la voit passer en deux secondes du rire aux larmes, se couvrant les yeux de ses mains, se rendant brièvement compte de l'ampleur de son naufrage. On imagine la honte immense, la détresse absolue, avant que son cerveau, sous l'emprise de tant de choses, ne lui fasse oublier où elle se trouve, comme ce qu'elle est en train de faire : se ridiculiser.

Ça ne pouvait pas durer éternellement, et d'ailleurs, c'est fini. Tout le monde y va du *"club des 27"*, de sa tragédie de *"pauvre petite fille riche"*, de ses *"démons"*, de son amitié avec le guignol Doherty, etc. Toutes choses sans grande importance... Ce qui reste, c'est l'un des plus grands albums soul de tous les temps. Ce n'est pas rien. ★

"Il faut cesser de mourir"

LE CLUB DES 27

Les médias l'ont répété ad nauseam : Amy Winehouse a obtenu sa carte de membre au fameux Club des 27. Au-delà des poncifs et des idioties, notre philosophe résident a cherché à comprendre.

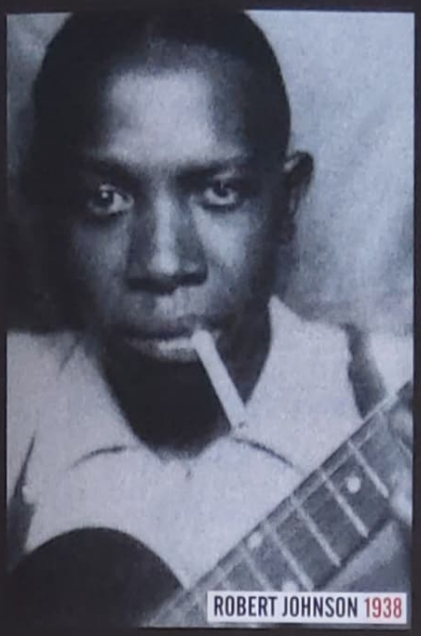
PAR PACOME THIELLEMENT

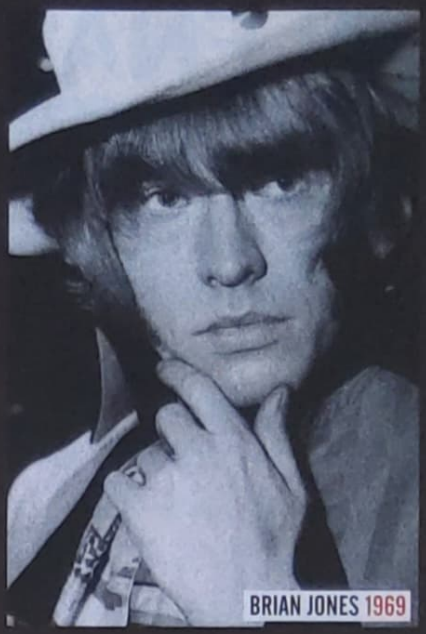
Certes, cette vie est un gâchis. Mourir jeune est toujours lamentable, pour quelqu'un qui aurait pu produire une œuvre, et pas seulement bouffer de l'alcool, des drogues et de l'amour triste à vomir. Mais passée l'indignation (ce *"péché pire que le mensonge"* comme l'appelait Raymond Abellio) revient dans cette histoire la façon dont le nombre règle la vie. C'est ce nombre dans lequel nous évoluons et qui nous signale que notre vie ne nous appartient pas. Malgré la force qui transparaissait dans sa voix de noire vieille et grosse, la blanchâtre et chétive Amy Winehouse n'était pas maîtresse de grand-chose, et certainement pas de sa vie. Tout le monde l'a dit et pourtant : il y aurait encore à développer sur ce fameux *Club des 27* composé presque exclusivement de *faux durs*, et de corps traversés par une puissance esthétique, si étrange quant à leur physique ou à leur fragile psychisme, qu'elle apparaissait comme étrangère et totalement impossible à maîtriser, digne de tous les sacrifices et capable de tous les excès : Robert Johnson, Brian Jones, Alan Wilson, Jimi Hendrix, Janis Joplin, Jim Morrison, Peter Ham de Badfinger (suicidé après avoir laissé comme lettre d'adieu : *"On ne m'autorisera plus à aimer et croire n'importe qui : ça vaudra mieux."*), Kurt Cobain évidemment, mais aussi Masaccio (le peintre de "Adam Et Eve Chassés De L'Eden"), Jules Laforgue (le poète ironique et lunaire des "Complaintes"), Jean-Michel Basquiat et maintenant la pauvre Amy Winehouse qui, malgré deux albums particulièrement beaux, a *encore moins pris le temps de produire une œuvre* que tous les autres, mais qui apparaît d'autant plus comme une sorte de martyre, avec son pâle visage ovale, sa moue maussade et son interminable choucroute brune, comme une deuxième tête par-dessus sa tête, assez grande pour qu'elle puisse y planquer une demi-douzaine de bouteilles de vodka. ***Mais si ce monde est mauvais, est-il légitime de se laisser tuer par lui ?***

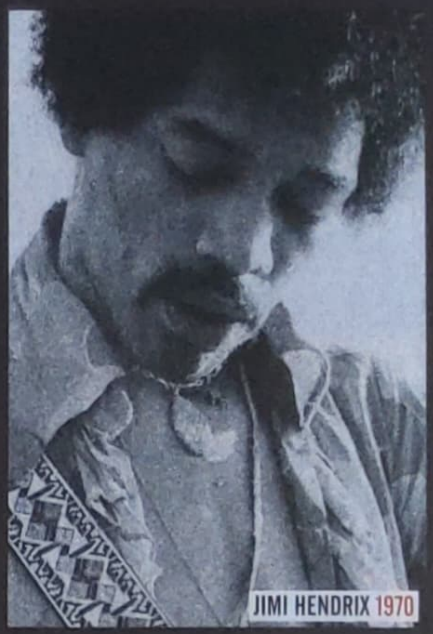
Le problème de ces artistes bousillés n'est pas d'avoir eu 27 ans. Leur problème, c'est de ne pas en avoir eu 28. Les passages de vies se faisant à chaque septénaire, c'est à partir des indices 7, 14, 21, 28 et 35 que nous pouvons évaluer la façon dont le monde nous a marqué — comme on marque une bête au fer rouge. 7 ans, c'est l'âge de raison : *Ne pleure pas, écoute tes parents, tu n'es plus un bébé.* 14 ans, c'est l'adolescence : *Tu n'es plus un enfant, mange tes asperges et arrête de faire ta mauvaise tête.* 21 ans, c'est l'ancienne majorité : *Tu n'es plus un adolescent, tu vas donc te préoccuper de choses sérieuses comme par exemple élire la prochaine crapule qui officiera comme chef.* 28 ans, c'est la confirmation de l'adulte : *Désormais arrête d'agir avec inconséquence, paye tes impôts, reproduis-toi et fonde une famille, tu te saouleras la gueule le week-end.* Ensuite, c'est 35 ans, le *"milieu du chemin de notre vie"* chez Dante : l'âge où il traverse Enfer, Purgatoire et Paradis, l'âge où on *construit son œuvre* chez les artistes.

Ne pas avoir 28 ans, c'est rester éternellement la comète du poème de Hölderlin : c'est avoir *"la rapidité des oiseaux"*, *"fleurir en feu"* et *"être en pureté comme des enfants"* ; mais c'est aussi éviter le moment où, ayant vraiment bavé de toute la salade dégoûtante des civilisés, il ne nous est donné d'autre choix que de nous radicaliser ou de nous prostituer. Avant 28 ans, on peut être un poète, un visionnaire, *ça reste acceptable* ; c'est après 28 ans que l'on peut vérifier le sérieux des refus initiaux et le poids de notre grâce face à la pesanteur de la société. Les crapules le comprennent, mais à l'envers, quand ils disent que *"ne pas être de gauche à 20 ans, c'est n'avoir pas de cœur, et ne pas être de droite à 40, c'est n'avoir pas de cerveau"*. C'est le contraire qui est vrai : ne pas retourner sa veste est un art et rester honnête dans un monde qui ne nous aime que *vendu* ou *mort* demande la rigueur d'un samouraï ! Après 28 ans, c'est une autre affaire que de cracher dans la soupe quand celle-ci pue le foutre mêlé au sang... Mais c'est là que ça devient intéressant. C'est ça que, désormais, nous devons avoir la force de vivre.

Il faut cesser de mourir avant d'avoir 28 ans, parce qu'il faut cesser de se laisser tuer par un monde qui se nourrit goulûment de notre propension au martyre. Il faut cesser de mourir d'avoir trop bouffé d'alcool, de drogues et d'amour triste, parce qu'il faut cesser de donner raison aux crapules contre nous, et commencer enfin à les vaincre avec leurs propres armes : impitoyable lucidité, discipline de fer, sens pratique et magie noire. Comme dans la blague de Groucho Marx, il faut d'autant plus refuser d'appartenir à ce Club qu'il nous accepterait pour membre. Le monde adore les artistes extrêmes lorsqu'ils se tuent prématurément et qu'on peut les transformer en icônes et en produits culturels. Mais nous qui détestons ce monde, nous refusons encore aux honnêtes personnes qui y apparaissent de s'y laisser mourir. Et nous déclarons officiellement le Club des 27 fermé : *parce que la Mort ne nous mérite pas.* ★

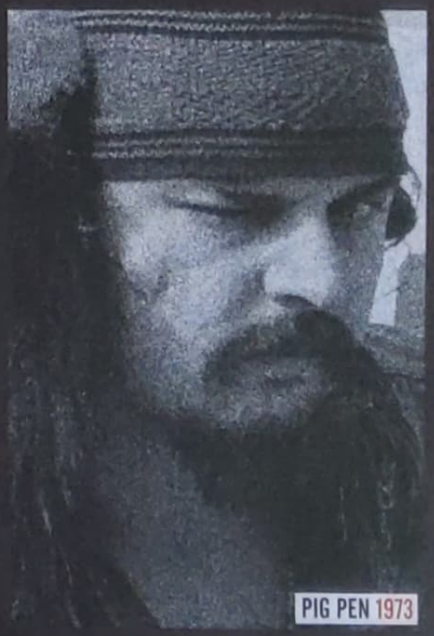

ROBERT JOHNSON 1938

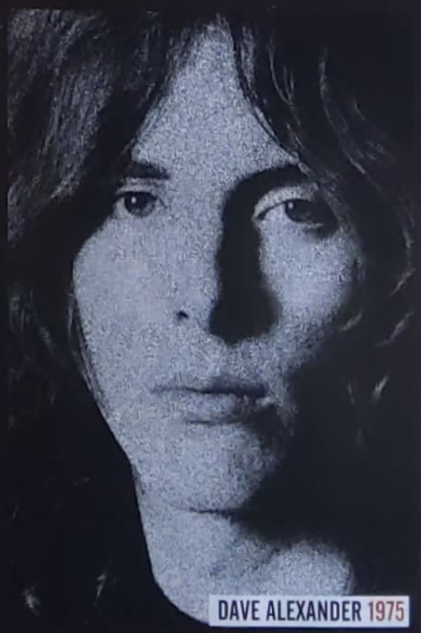

BRIAN JONES 1969


JIMI HENDRIX 1970

JANIS JOPLIN 1970

JIM MORRISON 1971


PIG PEN 1973


DAVE ALEXANDER 1975

KURT COBAIN 1994

AMY WINEHOUSE 2011

SÉLECTION FNAC

Plus de 500 albums, en CD et vinyls, et plus de 50 films mythiques.

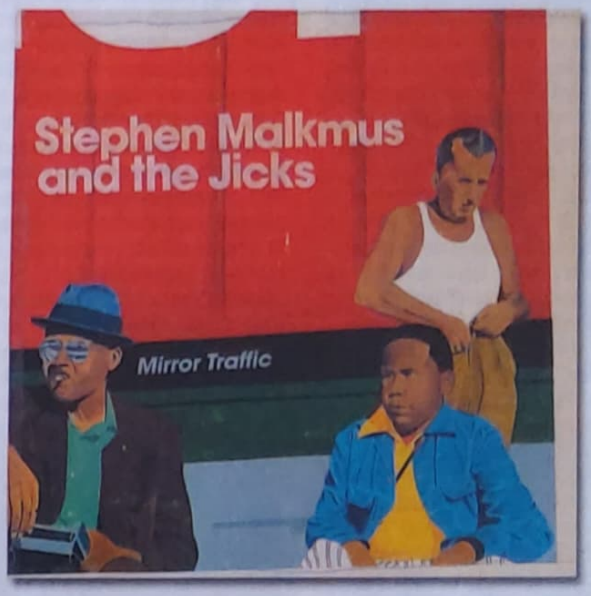
Dans ses clubs, ses caves, sur ses boulevards, New-York a créé et recréé les bandes-son de révolutions musicales. La ville a également prêté ses rues, ses gratte-ciel et ses taxis jaunes à tant de décors de films mythiques. Il était grand temps de célébrer la Grosse Pomme et son effervescence créative !

↘ Du 03 au 30 septembre en magasin et sur **fnac.com**

WE LOVE NEW YORK

ROCK & FOLK

Ce Malkmus nous passionne



Stephen Malkmus And The Jicks

"Mirror Traffic"

DOMINO/ PIAS

Cela se passe pendant la tournée de reformation des Américains de Pavement en 2010. Devant un large public brassant nostalgiques trentenaires des années post-grunge et nouvelle génération habillée à la mode débraillée, chemise à carreaux et jean qui fait pitié, la statue du commandeur du rock branleur des années 90 défouraille ses tubes "Gold Soundz", "Cut Your Hair", "Texas Never Whispers", "Shady Lane"...
Sur scène, le groupe est concentré, serre les dents parfois, s'autorise de rares moments de relâchement. Interdit de jouer en dilettante. Car au milieu, il y a une grande bringue au visage anguleux qui ne perd rien de ce qui se passe. Non, décidément, cet homme n'est pas exactement la coolitude incarnée. Son chant heurté sort de sa gorge avec une précision de métronome. Son jeu de guitare n'a rien à envier à celui des grands de la six-cordes. C'est un Tom Verlaine (Television) sans le dandysme, un Lou Reed planqué derrière une bonhommie en T-shirt délavé, un Julian Casablancas ironique. Dans tous les cas, voilà un immense singer songwriter. Très loin, en tout cas, de l'image de fumiste en chef d'une bande de slackers avachis. Mélodiste précis, expérimentateur, génie résigné à avoir toujours soit un coup d'avance soit deux de retard sur la musique qu'il joue. Ce Malkmus nous passionne. Mais il ne lui manquait donc qu'un grand album sans Pavement que la critique et le public examinent à la hausse enfin les possibilités infinies de cet architecte pop. Aujourd'hui, le garçon a 45 ans et toujours cette allure de post-ado. Sans trop forcer, il incarne le portrait de Dorian Gray d'une génération indie ayant grandi avec le manifeste de Pavement au bord des lèvres : *"We are underused"*, littéralement *"Nous sommes sous-employés"*. Et malgré ça, Malkmus continue de chérir sa position d'outsider rock. Cette pop est une île. Elle marche de traviole comme chez les excentriques du Royaume-Uni, Edwyn Collins, Ray Davies. Pas pour rien que le faisan Damon Albarn s'est tellement servi chez Pavement quand il a été question de donner de la crédibilité à la britpop de Blur. Malgré ça, Malkmus continue de faire comme si de rien n'était. "Mirror Traffic", son quatrième disque avec The Jicks et produit par Beck, autre échappé des années 90, sonne comme l'opus majeur du natif de Santa Monica. Il y a tout Malkmus ici. De la candeur, des paysages d'une Amérique préservée, des morceaux qui dérapent, s'arrêtent net, puis reprennent sur un autre tempo. Quand la voix monte dans les aigus, la gorge se serre. Tantôt, l'ex-Pavement renouvelle la pop et lui redonne une naïveté au premier degré ("Brain Gallop", "Stick Figures In Love"), tantôt il investit la country-rock et lui appose un sourire mélancolique et des larmes de joie ("Long Hard Rock"). Cela sans jamais oublier ces phrases sans queue ni tête : *"The distortion is way too clear..."* Sur "Mirror Traffic", c'est que le corps court perpétuellement après le cerveau et c'est souvent splendide. Derrière Malkmus le faux indolent, il y a un moraliste de la pop constamment réinventée.

✪✪✪✪

JEAN-VIC CHAPUS

PISTE AUX ETOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Red Hot Chili Peppers

"I'm With You"

WEA

Avec le départ de John Frusciante, les fans pouvaient craindre le pire pour le groupe. Ils peuvent se rassurer, les Californiens sont toujours là et presque toujours aussi prévisibles. Ils n'ont pas entamé de révolution dans leur son, même si le nouveau guitariste, Josh Klinghoffer, apporte une fraîcheur qui faisait défaut sur les derniers disques. Josh a collaboré à de nombreuses reprises aux albums solo de Frusciante, et a un son assez proche de celui de son prédécesseur. La guitare n'est jamais chargée en distorsion et reste plutôt sobre, avec quelques curiosités comme une guitare slide à la Harrison sur un rythme post-punk ("The Adventures Of Rain Dance Maggie"). On sent un nouveau souffle dans le groupe

sur certains titres comme "Annie Wants A Baby" dont la six-cordes et le mixage sont remarquables. On redécouvre les qualités légendaires de cette section rythmique sur "Goodbye Hooray" et "Ethiopia", où Flea et Chad jouent avec une maestria digne de la grande époque. Le groupe met un orteil dans des territoires moins connus avec des trompettes mariachi (le très fun "Did I Let You Know") ou des percussions caraïbes ("Dance, Dance, Dance" à la Talking Heads). Malheureusement, le quatuor n'ose pas pousser ses délires à fond et reste toujours un peu trop accessible et poli. Si "Factory Of Faith" surprend par ses harmonies étranges, "Happiness Loves Company" est le type de ballade dont le répertoire du groupe est déjà plein à craquer. "Even You Brutus ?" a un titre génial mais la chanson, malheureusement, l'est moins. On ne trouve plus de mélodie assez forte pour rivaliser avec les classiques du groupe, grâce auxquels il reste une machine à remplir les stades. ✪✪✪

BRIAG MARUANI

Cerebral Ballzy

"Cerebral Ballzy"

COOKING VINYL

Pourquoi écouter un disque punk de Brooklyn en 2011 ? Pour avoir des infos sur ce qui se passe ces jours-ci dans la caboche des ados ricains, cette blague ! Cerebral Ballzy : pochette étonnante, bricolo, nom à coucher sous un pont et 12 chansons cosignées par le groupe en 19 minutes. "On The Run" ouvre le tir, fort, efficace. Nos héros se sentent bridés par cette *fucking* société. Ils choisissent la fuite en avant. Refrain : "*Attrape-moi si tu peux !*" Un gang à suivre. Le groupe est d'ailleurs un genre de rêve éveillé avec un Black nommé Melvin Honoré à la basse, deux répliques Strokes (Jason et Mason) aux guitares, un mec tout chelou nommé Crazy Abe à la batterie et, pour chanteur, le grand Honor Titus. Plusieurs détails remarquables : Honor Titus porte un T- shirt des Dead Boys (*no shit !*). Son empreinte vocale rappelle totalement Stiv Bators ("You're Idle", 1:40). Le groupe mouline un punk sauvage avec des accélérations démentes ("Insufficient Fare", 1:54, ou comment survivre à New York sans titre de transport). La chanson "Junkie For Her" (1:59) emporte l'adhésion. C'est du brutal, efficace, tranché à la serpe. Là-dessus les gars vont s'anesthésier ("Drug Myself Dumb", 1:19) puis obligatoirement parquer le tigre ("Puke Song", 1:35) avant de livrer

leur vision du bonheur ("Sk8 All Day", 1:34), ce qu'ils font au détriment de l'école qui poursuit de sa légitime fureur ces fugueurs ("Cutting Class", 2:39). Alors ? Fils à papa (ils remercient tous leurs parents sur la pochette) ? Petits frères inespérés des Dead Boys ("Don't Look My Way", 1:51) ? Vrais agitateurs qui n'en resteront pas là ? On aimerait en savoir plus car, cet été, Cerebral Ballzy est le combo punk qu'on a envie de suivre...

✪✪✪ 1/2

PHILIPPE MANŒUVRE

Lenny Kravitz

"Black And White America"

WEA

Depuis une dizaine d'années, le New-Yorkais ne sait plus vraiment écrire de hits comme il savait si bien le faire. Parti dans un trip catho un peu mystique, il ne jure que par l'amour universel dans ses paroles et ses interviews. C'est à toute l'histoire de la musique black américaine qu'il semble ici vouloir rendre hommage. Comme pour célébrer l'investiture d'Obama, il s'emploie à un véritable exercice de style, calquant les artistes noirs majeurs, pour refaire une bande-son de la lutte pour les droits civiques. Si le propos déborde souvent de bons sentiments qui frôlent la niaiserie ("The Faith Of A Child"), musicalement certains titres sont de véritables réussites. "Life Ain't Ever Been Better Than It Is Now", sorte

de jam à l'image du Godfather, est sans doute le titre de Kravitz qui groove le plus à ce jour. Basse et batterie claquent méchamment et font tenir le morceau. La chanson éponyme a un beau son assez organique. Les cuivres, omniprésents, apportent une touche d'authenticité à des compositions souvent trop propres. La guitare n'explose jamais car le grain n'est jamais vraiment là, excepté sur quelques beaux solos (l'ultra Funkadelic "Superlove", "Everything"). Sa voix se fait parfois méconnaissable quand il chante à mi-chemin entre James Brown et Sly Stone sur "Come On Get It". Lorsque Jay-Z déboule façon *rub-a-dub style* sur "Boungie Drop", la rythmique prend enfin sens. "Liquid Jesus" sonne comme une maquette de Marvin Gaye époque "Midnight Love", avec sa boîte à rythmes minimaliste et la voix aiguë pleine de reverb de Kravitz. Rien ici n'est fait pour révolutionner la musique mais on est toujours surpris par cette capacité de l'artiste à réussir un pastiche parfait avec sincérité. ✪✪✪

BRIAG MARUANI

Baxter Dury

"Happy Soup"

REGALI/EMI

Planté dans ses bottes et l'héritage culturel un brin foutraque légué par son géniteur, Baxter Dury est devenu singer-songwriter parce qu'il ne pouvait en être autrement. Biberonné au rock, élevé au milieu d'une bande de musiciens aussi doux que dingues, Baxter a fait des siennes dès 2001, "Oh! Sweet Nuthin' ", son premier EP, s'étant retrouvé Disque de la Semaine dans le NME... Le feu à ses poudres, il a enchaîné illico, publiant sur Rough Trade deux albums (en 2002 et 2005) taillés dans le même patchwork. Puis Dury a pris le temps de réfléchir à ses origines et sa destinée, aidé dans sa méditation par le regain d'activité du groupe de son père (qui a donc décidé de continuer d'exister sans lui) et le succès du biopic, avec Andy Serkis, dont il a récemment fait l'objet. Sans les renier, il a finalement décidé de rompre avec des origines (il est le petit garçon sur la pochette de "New Boots And Panties !!") qui commençaient à lui tirer un peu trop les fils... Comme l'indique "Happy Soup", formidable collection de chansons remâchées et inclassables, c'est en devenant véritablement lui-même que Baxter se retrouve aujourd'hui grand artiste. Un peu Air par-ci (la chanson-titre), un peu Gorillaz par-là ("Isabel"), un peu revenu de tout sauf de la new wave ("Trellic" fait XTC,

ou Indochine, à mort), il fait grouiller des ambiances qui reposent en grande partie sur son phrasé et son timbre (oui, ils rappellent l'autre), et les touches vocales de l'invitée Madelaine Hart. Les textes râpent un peu la langue et l'instrumentation semble avoir été chinée à Notting Hill, mais "Happy Soup" tire son épingle d'une concurrence trop propre sur elle et l'enfonce là où c'est autrement plus cool. ✪✪✪

JEROME SOLIGNY

The Rapture

"In The Grace Of Your Love"

DFA/ COOP

Retour en grâce ? The Rapture n'avait rien livré depuis 2006, laissant craindre la panne d'inspiration menaçant celui qui se retrouve à un moment ou un autre en position de faiseur de météo. Il n'en est rien. Quittant l'univers major pour revenir dans le giron DFA (au moment où le label fête ses dix ans), la formation new-yorkaise a simplement pris son temps pour sculpter onze chansons plus live qu'électronique, enregistrées entre Brooklyn et Paris. Moitié du duo french touch Cassius, Philippe Zdar produit le disque, lui conférant une rafraîchissante luminosité. Le bassiste est parti, laissant le groupe dance-punk en trio, resserré autour de Luke Jenner dont la voix de tête est habilement mise en avant. Avec une jolie perspective où les

guitares jouent un rôle fondamental, "In The Grace Of Your Love" propose un décollage d'entrée en empruntant une voie plus mélodique que son prédécesseur. Sous l'égide de l'amour et avec sentiment soul, The Rapture fait vigoureusement descendre la pression. Une vague mélancolique envahit la piste lorsque la boucle d'accordéon de "Come Back To Me" retentit. Jamais agressives, les paroles simples et poétiques questionnent doucement l'auditeur. Obsédant tous ceux qui aiment danser, les quelques notes de piano et le saxophone final de "How Deep Is Your Love ?" évoquent plus les matins du Paradise Garage pour Larry Levan que la chanson des Bee Gees. The Rapture se joue de tous les clichés dancefloor et ne tombe jamais dans les travers des Stereo MCs, préférant lentement clôturer avec le philosophe "It Takes Time To Be A Man". Ça valait le coup d'attendre. ✪✪✪

VINCENT HANON

Ty Segall

"Goodbye Bread"

DRAG CITY/ MODULE

Il semblerait que la riposte gronde en Californie. Face à la fameuse crise du disque, quelle stratégie adopter ? Là-bas, des musiciens s'organisent (Matthew Melton, Tim Cohen, Mike Cronin) et, fabuleusement prolifiques, livrent leur interprétation des évangiles selon saint Jay Reatard : hyperactivité discographique, giclées de fuzz, pop tortueuse ou délires lysergiques... Ainsi, le plus beau fleuron de San Francisco est peut-être Ty Segall, jeune surdoué de vingt-trois ans, multi-instrumentiste et déjà auteur, en groupe puis en solo, d'une petite dizaine d'albums. Les dernières prouesses du jovial blondinet, "Melted" ainsi que le malicieux EP "Ty Rex" (composé, donc, de chansons de T Rex, et épuisé dès sa sortie pour le Record Store Day), montraient clairement un adoucissement du propos, qui louchait autrefois vers le garage-punk le plus radical. L'écho s'évapore, le tempo ralentit, les mélodies s'éclaircissent... Ainsi, dès l'introductive chanson-titre, la révélation est instinctive. On est frappé par la classe gracile de ce gamin : voix entre Lennon et Barrett, jeu de guitare sidérant de pertinence, rythmique bringuebalante (assurée par Segall lui-même). Les compositions s'ébrouent gaiement, lumineuses pépites estivales : la versatilité grunge de "My Head

Explodes", les œillades glam de "Fine", l'euphorie sixties de "Confortable Home"... Parfois une ombre menace ("The Floor") mais l'on décèle toujours quelque illuminant éclat : une bribe mélodique, un solo rétamant, un refrain vicieusement planqué... Carte postale ensoleillée et totalement *cool*, "Goodbye Bread" conquiert et réjouit les sens. L'über-songwriter de la côte Ouest possède, à n'en pas douter, un avenir radieux. ✪✪✪✪

JONATHAN WITT

Las Kellies

"Kellies"

FIRE/ DIFFER-ANT

Ces trois jeunes femmes viennent de Buenos Aires (Argentine) et cela a sans doute son importance. Si l'on veut faire dans l'argument rapide, possible qu'on les vende, sur le marché rock occidental, comme les nouvelles CSS, voire comme la réponse sud-américaine à tout un tas de *girl bands* tendus et urbains comme les Slits ou ESG. Au vrai, l'album de Las Kellies (déjà leur troisième) emporte l'adhésion tant leur art punk mâtiné de vapeurs dub et de rythmes *cumbia* se joue sans fioritures. Aucune crainte quand il s'agit de répéter la vieille formule déclinée à la fin des années 70 par Gang Of Four ou Devo. Pour l'invention d'un nouveau rock, on repassera. En revanche, pour ce qui est de tout miser sur une fougue garage punk au premier degré,

Las Kellies enfoncent la concurrence actuelle. Leurs 14 chansons n'ont retenu du rock que la tension, le minimalisme, l'anarchie et les chevauchées à toute blinde. Parce qu'il vient d'Amérique du Sud, territoire encore assez vierge, possible que ce disque se moque de savoir si une implosion de rage vaut ou non sa couverture du NME, son live en avant-programme d'un défilé de mode. A l'arrivée, il ne reste que la beauté du geste sur "Keep The Horse" ou "Perro Rompebolas" et, tout d'un coup, Buenos Aires se met à ressembler au New York no wave. Le rock selon Las Kellies sonne aussi mal élevé qu'un western spaghetti laissé entre les mains d'un Quentin Tarantino. Dans les meilleurs moments de ce disque gratté à même l'os, le trio laisse passer un flash de légèreté plutôt rare. Peut-être est-ce puéril au possible, mais la vraie question est : depuis quand notre post-punk n'avait pas sonné aussi frais ? ✪✪✪

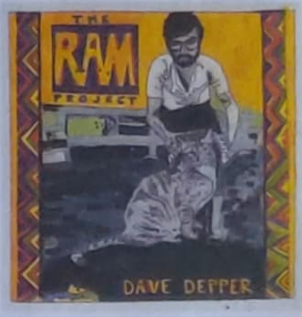
JEAN-VIC CHAPUS

Dave Depper

"The Ram Project"

CITY SLANG/ PIAS

Inutile d'aller chercher midi à quatorze heures, c'est à un défi que Dave Depper s'est lancé à lui-même qu'on doit l'existence de ce drôle de disque. En effet, le musicien américain, réputé, dans un cercle relativement fermé, pour ses collaborations avec Jolie Holland, Mirah ou The Decemberists, n'a certainement pas fait exprès de publier sa propre version de "Ram", l'année où Hear Music/ Universal va le rééditer en grande pompe. D'ailleurs, à l'origine, cette réplique à l'identique du *meilleur* album solo de Paul McCartney, publié en 1971, ne devait pas être commercialisée, Dave Depper se contentant d'en diffuser les chansons, au fur et à mesure qu'il les enregistrait, via internet. Mais voilà, ce faussaire, qui a rebricolé "Ram" chez lui, en un mois et avec un matériel de fortune, a du génie. Si ses relectures de la rockeuse "Too Many People", de la perle méconnue et digne des Beatles "Dear Boy", de la folky "Heart Of The Country" et de la superbe "Uncle Albert/ Admiral Halsey" (un des sommets de la carrière de Macca) ne surpassent jamais les originales, force est de constater qu'elles s'en rapprochent redoutablement. Certes, on peut douter de l'intérêt d'une telle entreprise et ne pas comprendre qu'un *indie popper* de Portland ait choisi de



recréer, avec quelques complices (Johan Hiller dans le rôle de Linda, Beau Raymond, acolyte de Devandra Banhart, au mixage...) et en guise de premier album solo, un disque mythique. Pourtant, "The Ram Project", incontestable curiosité, entre hommage et exercice de style, mérite amplement qu'on y accorde une oreille attentive, voire deux. Ce que sir Paul *himself* n'a pas manqué de faire. ✪✪✪

JEROME SOLIGNY

GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS PRÉSENTE
ALICE COOPER
8 NOVEMBRE : PARIS / ZÉNITH
3 NOVEMBRE : LILLE / ZÉNITH 5 NOVEMBRE : TOULOUSE / ZÉNITH
6 NOVEMBRE : LYON / HALLE TONY GARNIER 9 NOVEMBRE : ROUEN / ZÉNITH
10 NOVEMBRE : RENNES / LIBERTÉ
www.alicecooper.com
RADIO METAL
LOCATIONS : GDPFR - 0 892 392 192 (0,34€/MIN) - FNAC - FNAC.COM & POINTS DE VENTE HABITUELS

Disques classic rock

Roger Glover

"If Life Was Easy"

EAR MUSIC/ WAGRAM

Il est probable que l'on retiendra davantage Roger Glover pour ses lignes de basse saturées au sein de la seconde formation de Deep Purple, celle qui donna naissance, on le sait, aux fondamentaux "Deep Purple In Rock" et "Machine Head". L'homme a également connu une autre carrière, de premier ordre, produisant notamment Elf, les Ecossais de Nazareth ("Razamanaz") ou Rory Gallagher ("Calling Card"), et publiant sous son propre nom "The Butterfly Ball..." (avec la fameuse "Love Is All", chantée par Ronnie James Dio). Quatre décennies plus tard, ce sont des évènements contrastés (divorce, décès parental, naissances) qui semblent avoir nourri ce nouveau témoignage, le premier depuis 2002.

Et, suprême ironie, celui-ci semble finalement manquer de l'apport d'un vrai producteur qui sélectionne et affine. Car si plusieurs compositions sont bien dispensables ("Box Of Tricks", "Feel Like A King" et ses applaudissements enregistrés), beaucoup de choses sont assez remarquables, particulièrement lorsque Roger empoigne sa guitare sèche et s'épanche, country-folk poisseux et tendu ("If Life Was Easy", "When Life Get To The Bone"). Excellente surprise, quelques vieux potes sont également de la partie : ainsi Dan McCafferty (Nazareth) affûte son timbre râpeux sur le Diddley beat de "The Dream I Had", Mickey Lee Soule (Elf) livre un parfait pastiche de Dylan sur "The Ghost Of Your Smile". Glover a enfin la triste idée de convoquer sa fille Gillian, tirant certains titres vers une forme de variété à voix plutôt désagréable ("Moonlight", "Get Away"). Honnête, souvent touchant ("Starring Into Space") mais longuet et doté d'une écriture trop inégale, "If Life Was Easy" ne convainc finalement que par intermittence. ✪✪ 1/2

JONATHAN WITT

Mike Garson

"The Bowie Variations"

REFERENCE RECORDINGS

A l'heure où, après celle concernant les ennuis de santé qu'il n'a pas, une autre rumeur enfle à propos d'un éventuel come-back de David Bowie sur scène en 2012 (démentie par BowieNet, celle-là), un de ses musiciens sort de la retraite imposée. Bien sûr, Earl Slick, Gail Ann Dorsey, Gerry Leonard et les autres continuent de mener carrière, mais discrètement, en attendant un hypothétique appel. Philosophe, le pianiste Mike Garson, plus ancien partenaire de la star recluse — leur collaboration remonte à 1972 — n'est pas du genre à tirer des plans sur la comète et, après trois albums intimistes et personnels publiés au cours de la première décennie des années 2000, il a décidé de frapper plus fort avec ce "Bowie Variations" que ses proches l'ont convaincu d'enregistrer. A travers une dizaine de reprises de chansons plus ou moins célèbres de l'Anglais, l'Américain, réputé pour sa timidité qui contraste avec l'exubérance de son jeu — le solo avant-garde de la chanson "Aladdin Sane", balancé sur le clavier en fin de séance après avoir écumé tous les styles, est resté dans les annales — livre sa *"propre version"* de David Bowie. Qu'elles soient délicates et mystérieuses ("Space Oddity", "Life On Mars ?", "Ashes To Ashes"), vives aux accents jazzy ("John I'm Only

Dancing", "Ashes To Ashes") ou masquées pour mieux faire mouche ("Changes", "Let's Dance"), ces relectures au piano seul reflètent autant la luxuriance du répertoire de Bowie que la dévotion et la compétence de ses partenaires. "Tribute To David", unique morceau original du disque, gracieux comme le pianiste et le maître *bacallisé*, confirme l'hommage en enchevêtrant l'ivoire, l'ébène et des souvenirs atrophiés par une histoire de cœur. ✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Norbert Krief

"NoNo"

XIII BIS

A travers les hymnes de Trust, Norbert Krief fait certainement partie des dix guitaristes qui ont marqué le rock français. Jusqu'à présent, il n'avait pas manifesté de velléité solo, préférant œuvrer aux côtés de chanteurs comme Johnny Hallyday et participer à l'enregistrement d'une centaine de disques. Son premier album sous son nom a donc de quoi susciter la surprise et une inquiétude légitime : ne va-t-il pas sacrifier à une vague rétro, recycler de vieilles ficelles hardos et sombrer dans la démonstration ? Le résultat déjoue ces pronostics. Malgré des pointes heavy ou blues-rock, on est bien loin de Trust et de Hallyday, dans un univers qui brasse les influences les plus diverses et joue l'ouverture : charges stoniennes pleines de peps

("Do It Right", "She's Burning Up My Bed"), ballades pop à l'anglaise ("Here And Now"), groove obsédant ("Blink Of An Eye"), reprises inspirées ("On The Road Again" très roots) ou plus anecdotiques ("Back To Rock & Roll") et innovations en liberté, telle cette confrontation inattendue de la fièvre du bayou et de l'option techno-dance en une réussite lancinante et hypnotique ("Borderline"). Le second couteau toujours dans l'ombre d'un chanteur assume plutôt bien son nouveau statut vocal : il opte pour un chant sans esbroufe ni excès, privilégiant la retenue et la douceur harmonique et réussissant ses deux tentatives francophones. Il parvient ainsi à être en osmose avec un jeu de guitare bluffant : car cet orfèvre en la matière place son instrument au cœur de son projet et se livre à un véritable festival de guitare en explorant des pistes variées, éclectiques et toujours résolument rock. ✪✪✪

H.M.

C Bailey & H Burns

"Stranger"

VICIOUS CIRCLE

Il y un peu plus de quarante ans, Jimbo disait que les gens sont étranges quand on est étranger. Aujourd'hui, Chris Bailey n'a toujours pas besoin de prompteur pour raconter "Stranger", thème qui questionne plus que jamais nos certitudes. D'errances en fulgurances, de New Rose en partages scéniques avec Mick Et Tout Seul, les liens qui unissent la France à saint Bailey ne datent pas d'hier. Même s'il n'a rien enregistré depuis 2006 et "Imperious Delirium" (avec son "Je Fuckin T'Aime"), le cofondateur du légendaire groupe punk continue de n'en faire qu'à sa tête. Guère étonnant de l'entendre s'acoquiner avec H Burns qui se chauffe du même bois, comme rappelait ce compositeur grenoblois il y a deux ans dans "We Go Way Back", beau disque imprégné de culture folk et d'americana. Qu'à cela ne tienne, Renaud Brustlein *alias* H Burns replace une version allongée et aérienne de "So Long Dying Cities" sur cette collection de titres doux-amers, où les deux lurons se partagent micro et chansons mélodiques. Fruit d'une association sous appellation incontrôlée General Dog, l'aventure a vite pris une tournure plus électrique avec l'arrivée de Peter Wilkinson, batteur des Saints depuis une dizaine d'années

et d'Antoine Pinet, guitariste d'H-Burns. D'une voix juste et limpide, le chanteur international du désordre rappelle dès "Visions Of Madonna" qu'il reste l'un des meilleurs en liberté, ou évoque dans "In The Bush" ses relations tumultueuses avec le guitariste original des Saints Ed Kuepper. Soit l'antipode de "Stranger", véritable enchantement pour les oreilles, l'âme, et accessoirement le gosier. ✪✪✪

VINCENT HANON

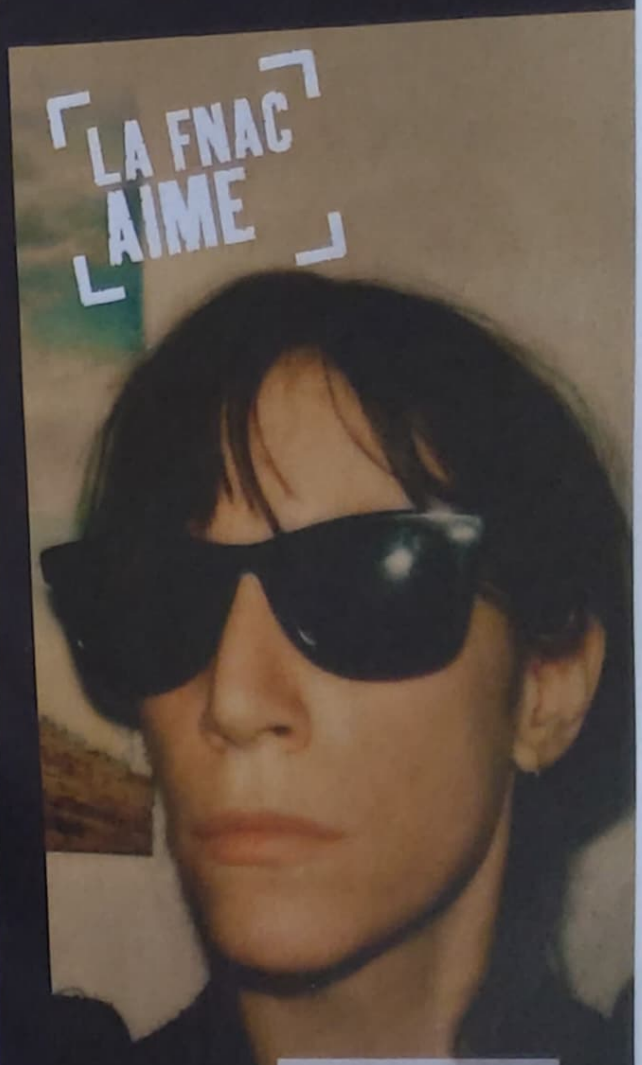
PATTI SMITH
OUTSIDE SOCIETY

fnac.com

SORTIE LE 5 SEPTEMBRE 2011

La rétrospective de ses 18 meilleurs titres remasterisés !!
Inclus "Because The Night", "Gloria", "Frederick", "Smells Like Teen Spirit"...
Livret écrit et commenté par Patti Smith

Également à télécharger sur fnac.com



EN TOURNÉE

Tournée Française en novembre.

Infos tournée et réservations : magasins Fnac, mobile et fnac.com

LEGACY SONY MUSIC

Fargo Social Club
présente
LA FLÈCHE D'OR

SAMEDI 17 SEPTEMBRE
SARAH LEE GUTHRIE & JOHNNY IRION
+
NEAL CASAL
+
DANNY & THE CHAMPS
PRIX : 12€

MARDI 4 OCTOBRE
ALEJANDRO ESCOVEDO
+
DAN BAIRD & HOMEMADE SIN
(EX-GEORGIA SATELLITES) PRIX : 15€

SAMEDI 22 OCTOBRE
STEVE EARLE & THE DUKES
(& THE DUCHESSES)
FEATURING ALLISON MOORER PRIX : 18€

à la FLÈCHE D'OR
102 BIS RUE DE BAGNOLET 75020 PARIS
Locations : Fnac - Carrefour - Géant - Magasins U
0 892 68 36 22 (0,34€/min) - www.fnac.com.
billetterie collector couleur disponible à la boutique Fargo et sur www.fargostore.com
Fargo ROCK-FOLK fnac flp

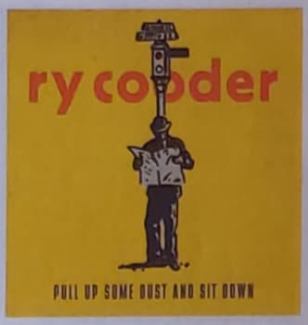
Disques world

Ry Cooder

"Pull Up Some Dust And Sit Down"

NONESUCH/ WARNER

Ry Cooder grimace devant les pages saumon du Financial Times. Un gang de vieux yuppies est en train de chiquer la planète. Dire que son pays faisait, jadis, rêver toutes les nations du monde. Epaulé par une escouade de charmeurs de crotales, des qui pincent des gaffophones mariachi, des qui embouchent des schmilblicks à tubulures, sixte-basse, sousaphone, saxhorn et marimba, Ry invoque Jesse James et Emiliano Zapata. Conjunto, boléro, sérénade tex-mex, la fleur est certes un peu tropicale, mais elle s'enracine résolument de l'autre côté de la frontière, dans le country-folk américain, bottleneck, mandoline et banjo. Ce double visa fait naître une série de lubies rigolotes, chili old-time, country-musette, valse-fanfare et,



tiens ? un reggae. Le générique est hollywoodien, avec des Chicanos à vent, à cordes, à soufflet, à archet, à percussion, à touches, et le fils Cooder roulant sa grande classe sur les peaux (sauf un titre qu'il cède à son maître, Jim Keltner). Pas du tout grisé par un tel déploiement d'artillerie, Ry sert les chansons avec une discipline altière, évitant naturalisme et parodie malgré cette voix de cow-boy désenchanté, qui se déchaîne contre Wall Street, Goldman Sachs, les lois sur l'immigration, et propose le ticket John Lee Hooker/ Jimmy Reed pour la Maison Blanche ! Ry se complaît surtout dans les ballades et, si majestueuses soient-elles, on n'est jamais à l'abri d'un coup de pompe, d'autant que l'une d'elles, "Dirty Chateau", est vraiment pénible quand on n'entrave pas l'anglais. On peut toutefois les savourer à petites gorgées, c'est le credo même de cet album : *Sit down !*

✪✪✪

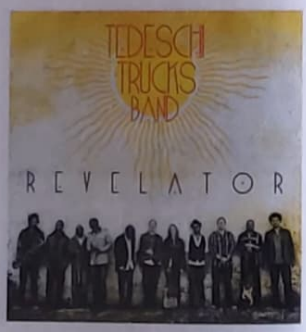
CHRISTIAN CASONI

Tedeschi Trucks Band

"Revelator"

SONY MUSIC

Mari et femme à la ville, le guitariste Derek Trucks et la chanteuse Susan Tedeschi ont décidé d'explorer les voies de l'union musicale. Alléchant, d'autant que le couple a impliqué dans l'affaire quelques amis plutôt compétents, comme le bassiste Oteil Burbridge, comparse de Trucks au sein des Allman Brothers, son prodigieux claviériste et flûtiste de frère Kofi, deux batteurs, une section de cuivres, des choristes... Les grands moyens donc, au service d'un projet puisant son inspiration chez les icônes soul et rock de la fin des années 60, comme l'illustrèrent les reprises du groupe lors de sa venue parisienne, début juillet : Delaney & Bonnie ("Comin' Home"), Sly & The Family Stone ("Sing A Simple Song"), Stevie Wonder ("Uptight"), Derek And The Dominos ("Anyday"). Bref, pas des manchots quand il s'agit d'écrire une bonne chanson et c'est là que le bât blesse un peu ici : comme le laissait prévoir le dernier opus du Derek Trucks Band, le blond guitariste n'est pas un compositeur assez émancipé de ses idoles, à l'image du riff de "Bound For Glory", tout droit sorti d'un plan des Staple Singers. Malgré une instrumentation luxuriante, les morceaux manquent ici d'un zeste de spontanéité et sont en outre mal



équilibrés, puisque les ballades abondent là où on espérait des grooves décoiffants, qui ne surviennent qu'en bout d'album avec "Learn How To Love" et "Love Has Something Else To Say". Trop peu mélodique, le jeu de Trucks trouve également ses limites, visant toujours au paroxysme là où il devrait conter des histoires. L'impression d'une œuvre assez convenue domine, qui prouve que faire des albums *à la manière de* n'est jamais vecteur d'étincelle créative. ✪✪

BERTRAND BOUARD

Tinariwen

"Tassili"

V2/ COOPERATIVE MUSIC

Il y a quelques années, il s'agissait d'une curiosité. La tendance touareg dans le binaire était même à prendre avec précaution : ne serait-ce pas la dernière mode bourgeoise bohème au même titre que les voyages au Mali de Damon Albarn ou les sonorités africaines des disques de Vampire Weekend ? Sauf que voilà, désormais le blues joué par des instrumentistes touaregs drapés dans leurs costumes traditionnels se transforme en scène cohérente. Des groupes impressionnants sortent de partout. Ils se nomment Tamikrest, Terakaft. Ils nous ont inoculé avec une sensualité dingue ce shoot de pure adrénaline électrique. Résultat : le folklore s'efface, le blues touareg est en passe de devenir une des seules sources de renouvellement des

musiques binaires. En toute logique, les Tinariwen (*Tous Les Déserts* en langue tamasheq) devraient, le mieux, bénéficier de la vivacité de cette scène nomade qui prend place dans les déserts du Mali et d'Algérie. Parce qu'ils étaient là, dès le début, pour passer le message de rébellion de leur peuple à travers ces flashs de blues-rock joué au bord de la transe. Mais aussi parce que ce quatrième Tinariwen s'ouvre au monde sans jamais brader ses racines. De tous les continents que le groupe a visité, il ne reste que ce sentiment d'urgence. A preuve sa collaboration avec les New-Yorkais de TV On The Radio en plein désert de Tessalit. Dans les nouveaux morceaux signés Tinariwen, on sent que tous les soulèvements convergent : blues originel, le rap primitif des Last Poets et, même, les récents printemps de Tunisie et d'Egypte. Cet album à vif met en musique l'indignation qui envahit les peuples du monde. Mieux, il la plonge dans le réalisme de l'époque. La révolution sera mondialisée. ✪✪✪

JEAN-VIC CHAPUS

Vieux Farka Touré

"The Secret"

SIX DEGREES

Vieux Farka Touré n'a pas choisi la facilité. Opter pour la guitare alors que votre paternel en fut l'un des praticiens les plus révérés demande une certaine dose de panache. D'autant qu'Ali Farka Touré fit tout pour éloigner son rejeton de la musique, ne concédant que sur le tard à lui transmettre les secrets de cette guitare du nord Mali si singulière, proche parfois de celle du Mississippi mais surtout équidistante du sable du désert et de la poussière des étoiles. Deux albums studio puis un live bouillant indiquaient déjà que Vieux ne se contentait de faire vivoter l'héritage. Produit par le guitariste Eric Krasno et enregistré à Brooklyn, "The Secret" le voit franchir un décisif palier, comme l'atteste le calibre des invités : Vieux Farka Touré converse avec la guitare cubiste de John Scofield sur la caravane jazzy de "Gido", tend vers l'Inde en compagnie de Derek Trucks sur "Aigna", réussit une incursion pop pas putassière avec le parfois encombrant Dave Matthews ("All The Same")... Fondées sur d'envoûtantes torsades de guitare, ses compositions épousent les boucles du Niger et se bombent de légers monticules de funk, de rock et de blues. Vocalement, Vieux s'en tire très honnêtement, mais là n'est pas l'essentiel : dotée d'un son saturé

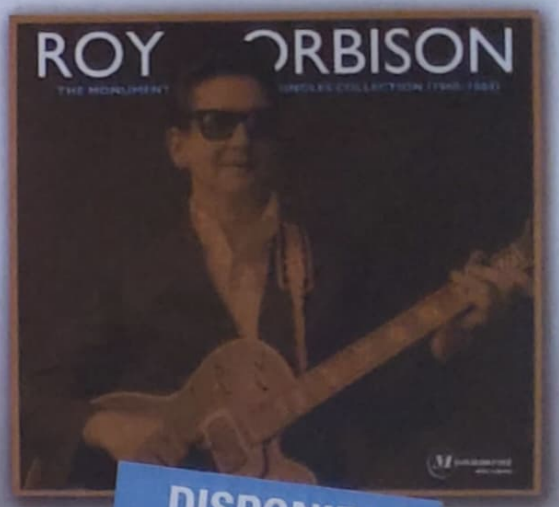
crémeux, sa guitare gicle en fusées aveuglantes ou trace des cercles de feu. Placé au centre de l'album, un morceau possède une résonance particulière : "The Secret", dernier titre enregistré par Ali et Vieux avant la mort du maître, conversation hypnotique de près de sept minutes, passage de témoin et établissement sous nos oreilles ébahies d'une authentique lignée de *guitar heroes* africains. ✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD

ROY ORBISON

THE MONUMENT SINGLES COLLECTION 1960/1964

COFFRET LEGACY 2CD + 1DVD



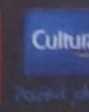
DISPONIBLE

40 TITRES DONT 3 INÉDITS SPÉCIALEMENT REMASTÉRISÉS EN MONO.

LES TUBES SONT BIEN ÉVIDEMMENT LÀ PUISQU'ON Y RETROUVE *"RUNNING SCARED"*, *"CRYING"*, *"IN DREAMS"*, *"CANDY MAN"*, *"MEAN WOMAN BLUES"* ET LE TUBE PLANÉTAIRE *"OH, PRETTY WOMAN"*.

LE DVD QUANT À LUI EST UN CONCERT TOTALEMENT INÉDIT FILMÉ EN HOLLANDE EN 1965.

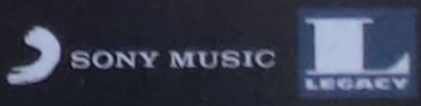
À DÉCOUVRIR CHEZ LES DISQUAIRES



Retrouvez toute la liste des disquaires

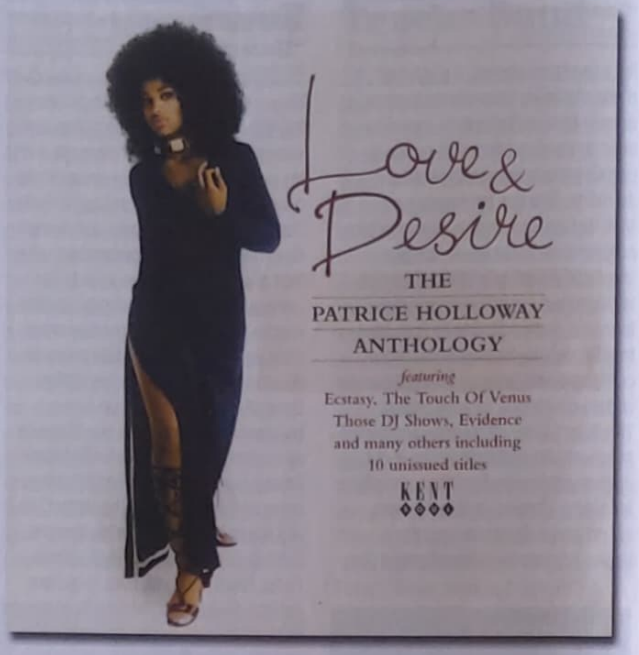
LA CULTURE EN RÉSEAU

sur www.startermusic.fr



www.legacyrecordings.fr

Jitterbug



"Let's Have A Party"

"GIRLS GONE ROCKIN' VOL 2"
Fantastic Voyage/ Socadisc

On a raté le premier volume de cette série et, de toute évidence, c'est dommage. On voit le truc : trois CD pour 75 titres de rock and roll (et un peu de R&B) au féminin, le tout parfaitement remasterisé. C'est puissant. D'autant que le casting aligne, aux côtés des stars (Wanda Jackson, Janis Martin, Brenda Lee, Jackie Shannon chez les Blanches, Eartha Kitt, Ruth Brown, Etta James chez les Noires) un aréopage de gonzesses moins connues souvent grandioses : Jean Chapel, Helene Dixon, Fluffy Hunter, Mamie Bradley, Georgia Gibbs, etc. Du R&B au pur rockabilly en passant par le western swing ou la pop (immortel "Love Is Strange" de Mickey & Sylvia), le panorama fifties féminin est totalement balayé et on en ressort bien secoué. Magnifique.

"Jumping The Shuffle Blues"

"JAMAICAN SOUND SYSTEM CLASSICS 1946-1960"
Fantastic Voyage/ Socadisc

Le titre est assez trompeur : il ne s'agit pas ici de musique jamaïcaine avant l'invention du ska, mais du répertoire américain régulièrement joué dans les sound systems primitifs. Il s'agit donc de ce qui a initialement influencé le ska et le rocksteady à venir.
En trois CD, on retrouve ici la crème du R&B américain, de Larry Williams à Amos Milburn en passant par Lowell Fulson, Rosco Gordon, Fats Domino, BB King, Champion Jack Dupree,

Johnny Ace (grand !), etc. Les amateurs de reggae peuvent repasser, mais ceux qui désirent, à moindre coût, s'offrir un panorama de la musique noire yankee des années 40 et 50 en auront plus que pour leurs frais.

Patrice Holloway

"LOVE & DESIRE – THE PATRICE HOLLOWAY ANTHOLOGY"
Kent/ Socadisc

Une merveille : les enregistrements Capitol et Motown de la petite sœur de Brenda Holloway, idolâtrée à juste titre par les amateurs de northern soul... Patrice avait une voix qui n'avait pas grand-chose à envier à Brenda, et ses stompers motowniens comptent parmi ce qu'on a fait de mieux à l'époque. Les productions sont invariablement grandioses et les compositions souvent parfaites. La jeune femme n'a pourtant jamais connu de tube et a passé sa vie dans l'ombre (très large) de sa sœur aînée. Dans son incapacité à rencontrer le succès, Patrice s'est même retrouvée choriste d'Aretha Franklin, avant de disparaître dans les poubelles de l'histoire. Ce qui ne l'a pas empêchée d'enregistrer des merveilles de soul façon nordique (voir les classiques NS que sont "Stolen Hour" ou le mirifique "Ecstasy") qu'on peut s'envoyer à répétition, jusqu'à l'orgasme.
C'est dit.

Mel & Tim

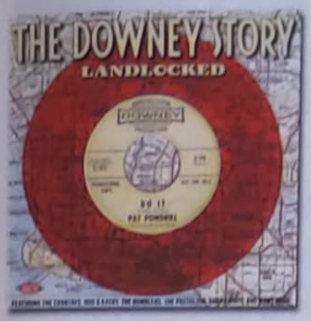
"MEL & TIM"
BGP/ Ace/ Socadisc

Nom de Dieu, cette tuerie !
Le deuxième album, méga-rare, de Mel Hardin et Tim McPherson, signé chez Stax et enregistré à Muscle Shoals. C'est une cathédrale de soul sudiste ultra cool, pleine de violons, de trémolo et de guitare sitar (spécialité Muscle Shoals). Avec, en ouverture, un "Keep The Faith" sublime écrit par Mark James, l'homme de "Suspicious Minds". Tout le reste de ce très grand disque baigne dans cette même soul gospel tout en ballades lascives décontractées, un délice moite. Et puis, ces cousins signent au passage un truc au titre imparable : "Making Love Is My Thing". Qui dit mieux ?

Sixteen Horsepower

"YOURS, TRULY"
Glitterhouse/ Differ-Ant

Sixteen Horsepower était un groupe franco-américain initialement basé à Denver qui avait eu son quart d'heure de gloire dans les années 90. Ces gens avaient plutôt bon goût et leurs références sautaient aux yeux : au programme, Gun Club, Violent Femmes, et donc, logiquement, folk, country et blues déstructurés. Cette compilation sert assez bien leur art fébrile, lyrique, écorché. La comparaison avec Noir Désir, avec qui Sixteen Horsepower partageait plusieurs obsessions, était inévitable, même si les Américains se montraient moins brutaux — ils n'auraient jamais pu faire un truc comme "Tostaki" — et s'affiche, sur le CD de raretés de cette double anthologie, via une jolie reprise du classique de Jeffrey Lee Pierce, "Fire Spirit", chipée au premier et fondamental album du Gun Club. Le reste est intéressant, même si la voix un peu trop torturée de David Eugene Edwards peut se montrer fatigante, assez rapidement.



"The Downey Story"

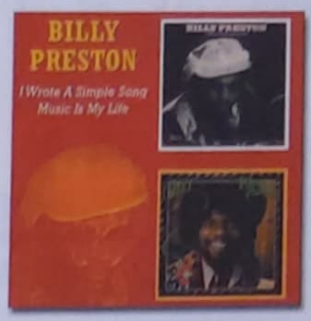
"LANDLOCKED"
Ace/ Socadisc

Ici, vingt-quatre titres du label californien Downey. Une avalanche de morceaux surf, frat rock, rockab, pop, doo wop, captés entre 1959 et 1966. Un délice de rock and roll où sont couchés Chantays, Rumblers, Nylons, Revels, Riviaires, Slipped Discs, Invictas, Debonnaires (!) et autres. Jovial, parfois brutal, l'héritage Downey est à redécouvrir d'urgence par tous les amateurs de curiosités à tendance fifties.

Peter & Gordon

"LADY GODIVA/ KNIGHT IN RUSTY ARMOUR/ IN LONDON FOR TEA"
BGO/ Socadisc

C'était vers le milieu des sixties : pendant quelques mois, les duos masculins étaient la dernière hype. Entre Twice As Much, Chad & Jeremy, Paul & Barry Ryan, Peter & Gordon avaient connu leur moment de gloire, adoubés par Paul McCartney, qui sortait alors avec la sœur de Peter Asher, le Peter du groupe. Le duo avait brièvement cartonné aux Etats-Unis où, de manière incompréhensible, on avait sorti près de cinq albums inédits en Angleterre. Ce double CD en aligne trois. Sans être au niveau de Twice As Much (production Oldham oblige), Peter & Gordon maniaient assez bien une pop à tendance folk joliment orchestrée (cuivres colorés, cordes vibrantes), très mélodique, sur laquelle leurs harmonies faisaient de petits miracles. Délicat, un peu niais, mais très rafraîchissant.



Billy Preston

"I WROTE A SIMPLE SONG/ MUSIC IS MY LIFE"
BGO/ Socadisc

Billy Preston avait débuté au début des sixties avec des albums super hot dans lesquels son Hammond virevoltant faisait le délice des mods anglais (tous, grandioses, sont disponibles sur le label Vampisoul). Un peu plus tard, lorsque les délicatesses insurpassables de Nicky Hopkins furent jugées obsolètes par les musiciens du moment, Preston allait devenir le session man au clavier par excellence, d'abord recruté par les Beatles ("Let It Be") puis par les Stones, qu'il accompagnait sur scène dans les seventies, agitant comme un maniaque son énorme afro. Parallèlement à son job de mercenaire de luxe, Preston poursuivait sa carrière solo, enregistrant régulièrement des albums de soul vaguement rock. Sans jamais parvenir à briller — les compositions sont assez faibles — Preston s'en sort avec les honneurs, sa voix en faisant un soulman tout à fait correct. Il nous a quittés en 2006.

Garland Jeffreys

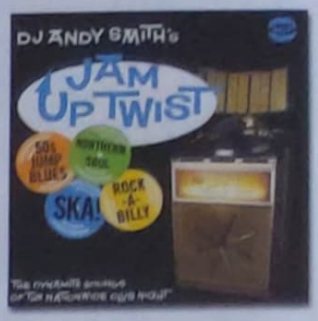
"GHOST WRITER/ ONE-EYED JACK-AMERICAN BOY & GIRL"
Raven (import Virgin Megastore)

Il semble qu'aujourd'hui, tout le monde ait oublié Garland Jeffreys, en son temps vénéré par ses amis Lou Reed et Bruce Springsteen. Un peu comme un Warren Zevon dont la peau serait noire, Jeffreys, bon songwriter, était un peu trop éclectique pour sortir du lot. Son rock and roll se mariait parfois au reggae, à la soul, au funk, voire à la country. Ces trois albums sortis entre 1977 et 1979 s'inscrivent dans une tradition typiquement new-yorkaise — comme son pote Lou, Garland adorait le doo wop fifties — de l'époque mais, malgré une belle voix à la clarté impeccable, rien de grandiose ne sort de cette trentaine de morceaux.

Lesley Gore

"MAGIC COLORS – THE LOST ALBUM"
Ace/ Socadisc

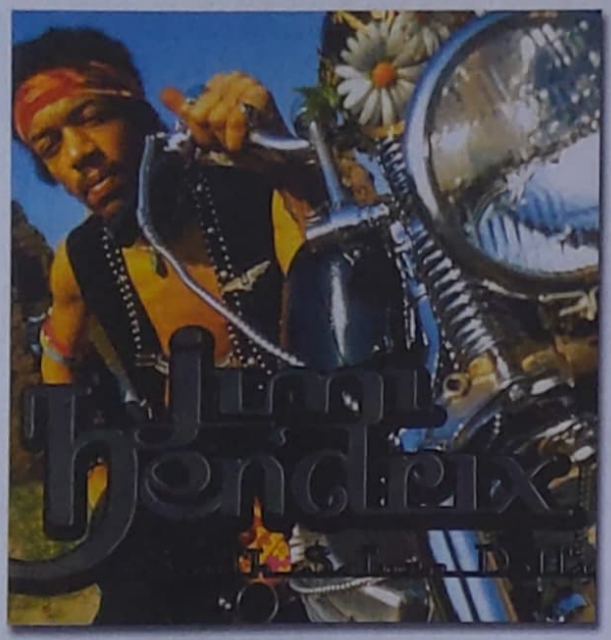
Les admirateurs esthètes de cette légende du son girl group ont de quoi baver : ici, album inédit de 1967, faramineux, grandiose. Il faut dire que le concept a de quoi rendre fou : le son girl group se frotte aux arrangements néo baroques alors en vogue. Loin de transformer la chanteuse en hippie psyché, les concepteurs de l'album ont décidé d'en conserver toute la classe initiale, et d'y adjoindre chœurs, cordes, flûtes, hautbois, etc. semblant directement sortis d'un album de The Left Banke voire de The Millenium. Lumineux, riche en arrangements somptueux, cet album inédit aux compositions ambitieuses ne cesse de faire des miracles.



"DJ Andy Smith's Jam Up Twist"

BGP/ Socadisc

Le légendaire DJ mod Andy Smith a contribué à révolutionner les soirées modernistes londoniennes : décidant qu'après tout, les premiers mods avaient pointé leur nez à la fin des années 50, il a commencé à organiser des soirées où il mélangeait bravement classiques mod soul, ska et trucs fifties. Les puristes ont râlé : mods et rockers, ces vieux ennemis, se mettaient à frayer durant quelques heures. Smith est courageux, mais surtout, sans œillères : son set mélange donc Wynonie Harris et Skatalites, Tony & The Showmen et Alton Ellis. Le rockabilly et le jump se frottent à la northern soul le temps d'un tracklisting déconcertant mais qui fonctionne très bien. Mod ? Rocker ? Non. *Mocker*, comme disait Ringo.



Jimi Hendrix

"SOUTH SATURN DELTA"
Sony

C'était dans les années 90 : les héritiers de Hendrix avaient enfin acquis les droits de son catalogue et avaient rapidement inondé le marché de compilations dont le but était de présenter — enfin — les raretés et inédits du maître dans des versions décentes, ce qui n'avait pas été le cas auparavant, et était régulièrement dispersé sur des compilations posthumes faisant hurler les fans ("War Heroes", "Rainbow Bridge"). "South Saturn Delta", visant le marché américain, se proposait d'aligner quinze titres très rares, pour la plupart inédits sur le territoire américain. La compilation est donc constituée de prises alternatives, etc, qui, c'était une première, n'avaient pas été tripatouillées post mortem. Tout n'est pas essentiel, loin s'en faut, mais les admirateurs du gaucher ont largement de quoi s'y rassasier. Le tout enregistré en 1962 et 1963 pourrait idéalement constituer la bande-son d'un film de Scorsese. Mignon.

The Dovells

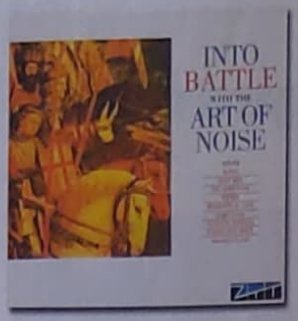
"FOR YOUR HULLY GULLY PARTY/ YOU CAN'T SIT DOWN"
ABKCO/ Socadisc

Dans la lignée de Frankie Lymon & The Teenagers, les Dovells de Philadelphie enflammaient les teenagers avec leur gentil rock and roll promouvant les dernières danses à la mode : ici le hully gully, le madison et même le jitterbug.

Marv Johnson

"I'LL PICK A ROSE FOR MY ROSE"
Ace/ Socadisc

La gâterie Motown de l'été : l'album "I'll Pick A Rose For My Rose", introuvable depuis sa sortie sur Tamla Motown en 1969, et une poignée de titres enregistrés entre 1964 et 1971. Marv Johnson avait une belle voix et son album montre à quel point il était traditionaliste : sa soul, en décalage complet avec ce qui se pratiquait chez Berry Gordy à l'époque (Temptations psyché), aurait pu être gravée quatre ans plus tôt. Du coup, ce grand chanteur est rapidement passé à la trappe. Grave erreur, tant son style, très chic, s'inscrit dans ce que Motown a produit de plus pur. Les fous de northern soul seront comblés.



The Art Of Noise

"INTO BATTLE WITH THE ART OF NOISE"
ZTT/ Salvo

Sorti en 1983, le premier album d'Art Of Noise avait fait couler beaucoup d'encre : ce manifeste technologique orchestré par Trevor Horn, Anne Dudley et Paul Morley fracassait influences industrielles, hip hop et new wave. Le résultat était épuisant, parfois quasi inaudible, parfois, au contraire, quasi lounge (l'instrumental "Moment In Love" qui fit un carton à sa sortie). Escroquerie ou coup de génie ? Les rock-critics s'étripaient. Le débat est aujourd'hui assez vain : c'est simplement très ennuyeux.

REM

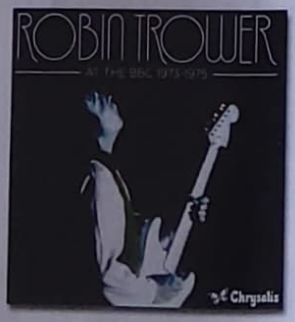
"LIFES RICH PAGEANT"
Capitol/ EMI

La postérité réserve de ces surprises : aujourd'hui, c'est à peu près comme si REM n'avait jamais existé. Les plus vieux auront du mal à se l'expliquer tant le groupe d'Athens, dans les années 80 puis 90, était vénéré par les journalistes et musiciens du monde entier. Quelqu'un aujourd'hui écoute-t-il encore les disques de ce groupe ? Existe-t-il des musiciens qui s'en réclament ? On peine à le croire. "Life's Rich Pageant", sorti en 1986, qui ressort ces jours-ci en version luxueuse (version coffret avec un CD de démos, des cartes postales, etc) pour cause de 25e anniversaire, était considéré par les fans comme l'un des meilleurs albums de la première période du groupe. Il faut dire que ses prédécesseurs étaient souvent entachés par une production boueuse, sans la moindre dynamique. Défaut réparé sur ce disque qui propulse le groupe au sommet du rock indé américain des années 80, avant d'être définitivement canonisé via les albums suivants, "Document" et "Green". On y trouve déjà la marque de fabrique du groupe : les arpèges de Peter Buck, la voix plaintive de Michael Stipe, le tout sonnant comme une version post-punk des Byrds. De toute évidence, REM s'était trouvé son identité dans la scène rock de l'époque. Plus délicat que les Replacements ou Hüsker Dü, sans être ouvertement commercial, plus mystérieux aussi. Le groupe devait donc récolter des fans fidèles et obsessifs, à la manière de ceux des Smiths en Angleterre. L'originalité est indéniable. Pour autant, vingt-cinq ans plus tard, du côté des compositions, on préférera nettement celles de Paul Westerberg ou de Bob Mould. Ce Michael Stipe, quel geignard, tout de même...

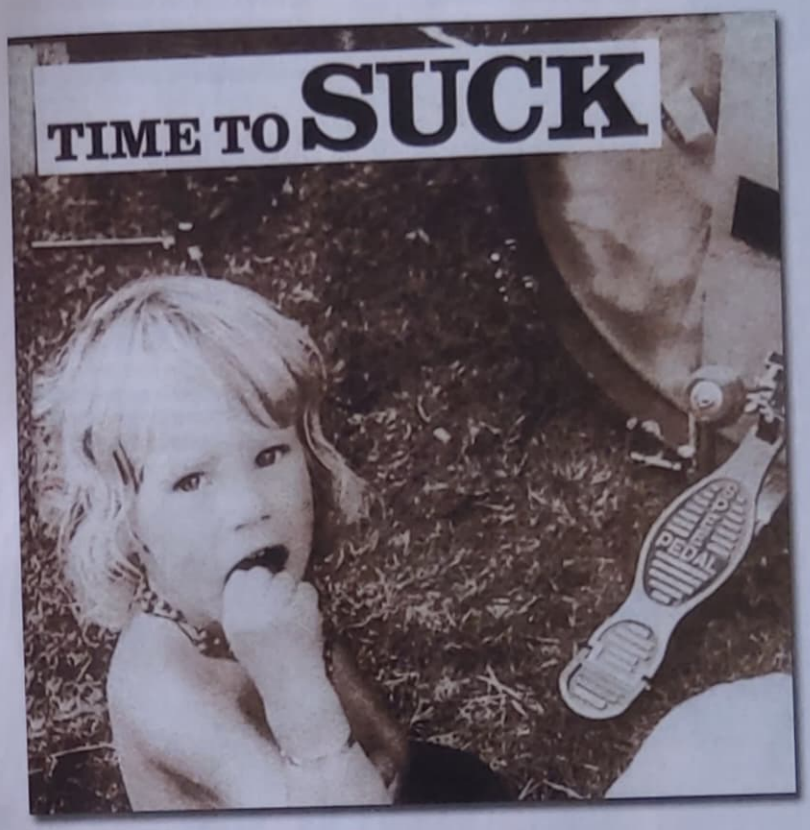
Robin Trower

"AT THE BBC 1973-1975"
Chrysalis/ EMI

Le problème des novateurs est bien connu : sans le vouloir, ils engendrent des hordes d'imitateurs laborieux. Ainsi de Robin Trower, sympathique guitariste de Procol Harum qui, en solo, n'a cessé de s'obstiner à marcher dans les pas de Jimi Hendrix. Les dingues de guitare seventies old school peuvent s'amuser le temps de ces deux CD réunissant des enregistrements très bruts pour la BBC, les autres, probablement, préféreront réécouter "Electric Ladyland". Ce n'est certes pas très gentil, mais c'est la vérité. ❑



PAR JONATHAN WITT



Groupes hard rock, groupes cultes

SUCK

La déflagration initiée par les pionniers du hard rock fut, on le sait, immense. Partout dans le monde, de téméraires adolescents empoignent leurs guitares, composent des hymnes speedés, emplis de cris stridents et soli turgescents. Rapidement le mouvement s'étend, traçant les contours d'une passionnante carte du monde : Flied Egg au Japon, Human Instinct en Nouvelle-Zélande, Pax au Pérou, Test en Pologne... Et l'Afrique alors ? Certaines places fortes existent. La Zambie oscille entre garage-rock (WITCH) et musique traditionnelle zébrée de fuzz (Amanaz). Le Nigéria se fait l'hôte de groupes à l'approche résolument funky (BLO, Ofege), traversés d'éclairs hendrixiens, wah-wah chaloupée et orgue syncopé. C'est cependant en Afrique du Sud, endroit plutôt propice aux tendances progressives (Freedom's Children), que s'assemble l'unique combo de heavy rock certifié à ce jour identifié sur le continent en cette glorieuse époque. Avec ce nom qui claque, évident, Suck.

L'aventure se noue, comme souvent, dans un pub. Ici le bien nommé The Underground à Johannesburg, début 1970. Louis *Moose* Forer et Steve Gilroy y descendent bière sur bière, sympathisent. Les deux hommes sont des musiciens expérimentés : le premier, bassiste, est un Sud-Africain qui a joué avec les Californiens psyché du Peanut Butter Conspiracy ; le second, hirsute sosie de Charles Manson, débarque tout juste de Londres où il a bourlingué avec Mick Abrahams de Jethro Tull. A ce duo s'ajoute donc, aux fûts, l'Italien Saverio *Savvy* Grande, coupe afro et barbiche noire. Enfin le chanteur Andrew Ionnides, d'origine chypriote, complète la formation de sa voix blanche. Les quatre forçats sont bien décidés à créer la sensation. Pour le délicat dilemme du patronyme, ils hésitent entre Fuck ou The Saints : ce sera Suck, tout aussi subversif. Dès leur premier concert dans la capitale sud-africaine, l'émeute gronde. Un style ultra heavy, des musiciens qui se scarifient, détruisent leur matériel... La performance fait grand bruit dans un pays très conservateur, marqué par l'Apartheid. Elle leur attire également de nombreuses inimitiés. Lors de prestations souvent explosives, le quatuor débarque armé, n'hésitant pas à brandir flingues ou haches en cas de pépin entre deux accords dissonants. Le phénomène finit par attirer l'attention d'un gars influent nommé Clive Calder, manager pour EMI. Trois semaines seulement après la formation du groupe, les quatre gredins entrent en studio. Six heures suffisent, sous la houlette de Julian Laxton (guitariste des Freedom's Children), pour coucher un effort sans concessions, brut et sans artifice. N'ayant pas eu le temps de composer suffisamment, le groupe, malin, choisit l'option reprises. Avec un goût remarquable, considérant que la plupart des titres est très récente : Grand Funk, Free ou Deep Purple... Publié sous une pochette un rien scabreuse, ce "Time To Suck" démarre ainsi sur un tonitruant "Aimless Lady", parfaite introduction à la sourde agressivité du quatuor. Suit ensuite le fameux "21th Century Schizoid Man" de King Crimson, où les musiciens ont l'opportunité de briller : un jeu de basse très lourd mène le jeu, *Savvy* tempête façon Mitch Mitchell ou Keith Moon, Gilroy égrène riffs et soli avec un son sale, nerveux, définitivement *underground*... Puis Andrew Ionnides se fait le point focal des dix minutes de "Season Of The Witch", étrange épopée zeppelinienne longnant vers le prog, flûte, solo de batterie et rugueux aigus. La face B renferme l'unique composition du groupe, la versatile "The Whip", sorte de croisement instable entre Love et Blue Cheer. Ensuite, si "Into The Fire" crépite d'électricité triomphante, plus surprenante est la présence de la conclusive "Elegy", capsule jazzy de Colosseum, évidemment pervertie aux fulminants larsens et aux rodomontades de cymbales cogneuses. Suck enregistrera une ultime pépite pour une compilation de groupes locaux : une version démentoïde — la meilleure jamais gravée ? — de "War Pigs", fracassée, enragée, fébrile... Suite à cela, les choses deviennent vraiment chaotiques : rideaux carbonisés, yaourt répandu et piano démoli, au point que la plupart des concerts sont annulés, flics aux trousses. Le quatuor tente de ruser, change de nom — pour Jacob Et Les Voleurs de Bagnoles (!) — mais rien n'y fait : des barrages sont même installés à l'entrée des villes pour éviter le passage du gang... Difficile de poursuivre dans ces conditions. Après huit mois d'existence, sans argent, tricard, pourchassé par les autorités, le quatuor achève sa tumultueuse course. Par la suite, Stephen Gilroy se refera une santé dans le prometteur et essentiel marché de la photo érotique avant de fonder une brasserie à succès, très appréciée dans l'hémisphère sud : les bières Gilroy. *Savvy* Grande et Louis Forer poursuivront dans la musique au sein de divers petits combos, le premier donnant des cours de batterie pour ses vieux jours. Enfin, Ionnides oscillera entre rock, gospel et divers commerces plus ou moins florissants : magasin de cassettes vidéo, lavage à sec et bistrot. Uniques en leur genre, ces sortes de Stooges sud-africains auront laissé une marque indélébile dans la musique de leur pays, comète fulgurante et sulfureuse, sauvagement rock and roll. ❑

Vinyles

PAR ERIC DELSART

Plaisir coupable

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

THE ONLY ONES

"The Only Ones"
"Even Serpents Shine"
Music On Vinyl

Le faramineux travail de réédition de classiques des années 70 de Music On Vinyl continue ce mois-ci avec la publication des deux premiers albums des fabuleux Only Ones sur vinyle. L'occasion rêvée de se replonger dans l'univers power pop du groupe londonien mené par Peter Perrett et de se rendre compte à quel point ces mecs étaient au-dessus de la mêlée. Quand leurs contemporains braillaient l'anarchie et la révolution et misaient tout sur l'énergie, les Only Ones proposaient une musique subtile, délicate ("Breaking Down"), peuplée de tubes power pop immédiats ("Another Girl, Another Planet", "City Of Fun") et d'étrangetés new wave ("Creature Of Doom"). Une question se pose néanmoins : comment un album débutant avec un solo de saxophone jazzy ("Whole Of The Law") a-t-il pu être étiqueté punk à sa sortie ?

THE LEFT BANKE

"Walk Away Renee/ Pretty Ballerina", "Too"
Sundazed

Nicolas Ungemuth a déjà expliqué le mois dernier à quel point les albums de Left Banke étaient indispensables. Pour quiconque s'intéressant de près au support vinyle, le fait que ces disques soient enfin de nouveau disponibles en 33 tours est une bénédiction, surtout quand on connaît le soin méticuleux apporté par Sundazed pour proposer une expérience optimale à l'auditeur (remasterisation à partir des sources analogiques d'origine, gravure sur disque de 180 grammes). Ces deux albums — très prisés des collectionneurs qui s'échangent les originaux de 1967-1968 pour des sommes indécentes — vont enfin se retrouver à portée de toutes les bourses. Bonne nouvelle.

JULY

"July"
Guerssen

Label espagnol spécialisé dans la réédition d'obscurités sixties, Guerssen vient de publier un des vrais chefs-d'œuvre méconnus du rock psychédélique anglais, l'unique album de July paru en 1968. A l'instar de Left Banke, ce disque d'une rareté désespérante retrouve enfin l'exposition qu'il mérite. On retrouve les morceaux les plus connus du groupe ("Dandelion Seeds", "My Clown", classiques des compilations de morceaux psyché sixties) dans leur contexte d'origine, parmi d'autres pépites telles que ce "To Be Free" digne des Pretty Things. Le vinyle lui-même est superbe : pochette à l'ancienne avec rabats et carton épais, livret avec notes explicatives, reproduction d'un poster d'époque.

ATOMIC ROOSTER

"Atomic Rooster"
Sireena

Un disque de rock progressif sorti au début des années 80 ? Une grosse tête de coq sur la couverture ? La pochette de cet album d'Atomic Rooster a de quoi faire fuir. Pourtant, dès que le saphir se pose sur le sillon, c'est un groupe de hard rock teigneux qu'on entend. "They Took Control Of You", "Do You Know Who's Looking for You ?", "I Can't

Stand It" : après cinq années de hiatus, bousculé par l'émergence de la *new wave of british heavy metal*, Atomic Rooster s'était réinventé en groupe hard rock théâtral, mené en cela par le clavier virevoltant de Vincent Crane et la morgue de John Du Cann, chanteur dans la veine d'Alice Cooper. Un album surprenant, emballant, digne de sa pochette à vrai dire, et réédité par Sireena avec un joli livret. Un vrai plaisir coupable.

Nouveautés

HUMAN EYE
"They Came From The Sky"
Sacred Bones

Le troisième album de Human Eye, groupe emblématique de la scène rock'n'roll de Detroit, n'est pas un album qu'on qualifierait de *facile*. Mené par la figure locale Timmy Lampinen (ex-Clone Defects), le quatuor développe sur huit morceaux une musique déviante que certains ont surnommée *alien punk*. La tête dans les étoiles, Lampinen narre des aventures d'invasions extraterrestres ("Impregnate The Martian Queen Pt 2", "We Are The Peopleoids") sur une musique au croisement de Hawkwind et Roky Erickson. Un voyage stellaire fascinant, aussi barré que génial. Une édition limitée propose une pochette soyeuse close d'un sceau au logo du label Sacred Bones.

"GROUP FLEX"
Castle Face

Attention les yeux, cet album est l'objet vinylique non identifié le plus dingue qu'il nous ait été donné de tenir entre nos mains. "Group Flex" n'est pas un disque, c'est un livre. Troué en son centre, il a la particularité d'alterner pages cartonnées et pages plastiques colorées qui sont au nombre de cinq et possèdent des pistes microsillon gravées sur chaque face : ce ne sont ni plus ni moins des disques souples (ou *flexidiscs*). Si l'idée de jouer un livre sur sa platine paraît extravagante, la musique qui sort des enceintes rend l'objet immédiatement indispensable : Ty Segall (reprenant "Suffragette City"), The Fresh & Onlys, Bare Wires et Thee Oh Sees proposant tous deux inédits, c'est la crème de la scène garage de San Francisco qui est mise à contribution sur cette compilation. L'objet est de toute beauté et la musique à la hauteur de cette innovation artistique. Les fétichistes refusant d'abîmer cette œuvre d'art pourront même se consoler avec la version mp3 offerte en page de garde.

EP et 45 tours

PONY TAYLOR
"Ponycolor Box"
Cosmic Groove

En préambule à la sortie de son deuxième album, le groupe avignonnais Pony Taylor publie un EP quatre-titres d'excellente facture. On retrouve avec plaisir sa pop colorée d'inspiration byrdsienne ("Pretty Song From Psych Out"), assez voisine de ce que propose aujourd'hui un groupe comme Hushpuppies ("Birds Of Prey"). Comme à son habitude, le label Cosmic Groove a soigné le conditionnement (insert cartonné avec les paroles, vinyle blanc et autocollant).

THE SOUNDTRACK OF OUR LIVES
"The Point Of No Return"
Longfellow Deeds

Dans la foulée de son double best of vinyle, le groupe suédois publie un 45 tours sur le label français Longfellow Deeds. Comme toujours avec ce label (dont la spécialité est d'avoir recours à des auteurs de bande dessinée pour illustrer ses disques), la pochette dessinée par Charles Berbérian est superbe. Le morceau-titre vaut également le détour.

SHARON TANDY
"From Mexico With Love"
Acid Jazz

Le label anglais Acid Jazz poursuit sa campagne d'exhumation de raretés sixties intitulée *Rare Mods*. Après The Fleur De Lys, The Clique ou encore Steve Marriott, c'est cette fois-ci la diva soul sud-africaine Sharon Tandy qui voit quelques morceaux perdus refaire surface. Enregistré à l'origine pour l'Eurovision mais jamais publié, "From Here To Mexico" est le cinquième opus de cette série et dévoile Tandy dans un univers latino, loin des déflagrations de fuzz de "Hold On", mais toujours aussi fascinante ("Daughter Of The Sun"). La pochette reproduit les EP des années 60 avec brio. ❑

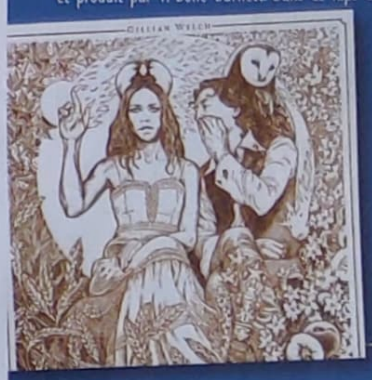
Photo Bruno Berbessou

LES IMPORTS du mois

GIBERT JOSEPH & L'UNIVERS DU LIVRE

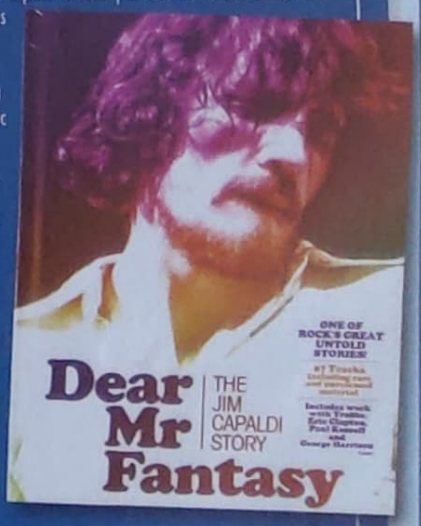
Gillian Welch
"The Harrow and the Harvest" Acony Records

Le seul défaut des disques de Gillian Welch est la fréquence de leur commercialisation: huit ans déjà depuis "Soul Journey", si l'on fait exception de sa collaboration au superbe album de David Rawlings "A Friend of a Friend" en 2009 et quelques autres contributions remarquées, comme sur le dernier album des Decemberists "The King is Dead" l'année dernière. 2011 marque également le quinzième anniversaire du premier album, "Revival", originellement sorti sur ALMO label créé par les fondateurs de A&M et produit par T. Bone Burnett. Dans ce laps de temps, le son a évolué mais reste ancré dans un moule roots: tout en revendiquant toujours une filiation avec les Stanley Brothers, "The Harrow and the Harvest" propose des ambiances à la Neil Young, Townes Van Zandt ou bien encore Richard et Linda Thompson.
La meilleure sortie folk/americana depuis la réédition du coffret Mickey Newbury "An American Trilogy".



Jim Capaldi
"Dear Mr Fantasy : The Jim Capaldi Story" Universal

Dans ce coffret rétrospective de 4 disques présenté comme un livre, nous trouvons la substantifique moelle de Jim Capaldi et bien plus encore. 40 ans de carrière 1964 - 2004 pendant lesquelles le talent de Capaldi en tant qu'artiste solo ou membre de Traffic brillera dans l'ombre du grand public. Il a tout fait avec brio, du rock, de la pop, du psychédélique, des ballades ou encore du funk.
"Dear Mr Fantasy" a le projet et le mérite de remettre les pendules à l'heure, d'être exhaustif dans sa sélection, le quatrième cd étant essentiellement composé de titres inédits et rares.
En 2007, Steve Winwood, Pete Townshend, Paul Weller et de nombreuses autres figures de la musique ont donné un concert hommage à Jim Capaldi, décédé en janvier 2005. "Un véritable héros oublié" déclara Paul Weller à cette occasion.



en vente dans les magasins
GIBERT JOSEPH & L'UNIVERS DU LIVRE
Paris • Versailles • Toulouse • Dijon • Lyon • Clermond-ferrand
Beauvais • Chalon sur Sâone • Macon • St Germain en Laye • Orgeval
LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

De gauche à droite : Chrissie Hynde, James Honeyman-Scott (guitare) Pete Farndon (basse) et Martin Chambers (batterie)

La grande blanche

PRETENDERS

"Pretenders" *REAL*

Première parution janvier 1980

"Serions-nous ensemble si nous n'avions aucun succès ? Je ne crois pas, non…" Ancienne rock-critic, Chrissie Hynde avait le sens de la formule qui fait mouche et donna quelques interviews d'anthologie tout au long de la carrière des Pretenders. Chrissie Hynde est importante et doit absolument figurer dans ce petit panthéon du rock'n'roll car elle a littéralement sous nos yeux inventé un nouveau personnage de rockeuse jamais rencontré dans l'histoire du rock. Car il y eut des filles dans le rock, depuis le début. Il y eut des rockeuses terribles, de vraies hurleuses torchères (Wanda Jackson, surnommée la *Fujiyama Mama* à cause de son chant *lave en fusion*...).
Puis il y eut les reines des glaces. Les intouchables divinités du froid : Nico ou Debbie Harry. Rien à voir non plus avec la *motorcycle mama* (Janis Joplin), gros seins et blues rugi/hurlé. Ne confondons surtout pas avec les farouches artistes (Patti Smith et Yoko Ono). Oublier tout cela. Chrissie Hynde invente son personnage de guerrière rock, une gonzesse couillue, la chanteuse mec.
Il fallait cela, car le rock'n'roll grouillait de petits coqs de combat, tous hyper sexués. Chrissie est une rockeuse, elle va se permettre tout ce que feraient Phil Lynott, Jimmy Page, Sid Vicious. Et comme, pour survivre, elle a sans doute été réduite à des extrémités étranges, elle en a long à raconter sur ses contemporains. C'est nouveau et ça va donner plein de suiveuses, Courtney Love en tête.
Sauf que ça commence là. En plein punk. Chrissie est une Américaine décomplexée, venue de l'Ohio, née à Akron (Devo, Pere Ubu). Elle est rock-critic un an au NME. Protégée de Nick Kent, elle écrit de longs papiers sur Eno, Tim Buckley, Mose Allison, mais le journalisme n'est pas son truc et elle vient s'installer à Paris. Là elle est recrutée par le groupe glam/ hard rock The Frenchies. Elle fait l'Olympia en première partie des Flamin' Groovies puis file à Londres où le punk démarre. The Frenchies ne s'en relèvera pas. Durant toute la vague punk, Chrissie est employée chez Sex, boutique de Malcolm McLaren et Vivienne Westwood. L'échoppe de King's Road est le QG des Pistols et le lieu de passage obligatoire des mutants planétaires. N'abandonnant pas son idée quasi obsessionnelle de chanter dans un groupe, Chrissie essaye en vain de devenir chanteuse des Clash, Damned. Un soir Lemmy de Motörhead lui présente un batteur qui va amener ses potes rockers, un trio gallois de Heresford. Les Pretenders naissent de cette rencontre. Martin Chambers est le batteur locomotive à rouflaquettes. James Honeyman-Scott le guitariste ô si anglais, descendant de Jeff Beck et Mick Ronson. Pete Farndon est le sympathisant du punk, le bassiste qui aime Motörhead, Johnny Thunders et boire un coup. Chrissie tombe aussitôt amoureuse de lui. Une démo attire l'attention de Dave Hill, du nouveau label Real Records. Il décide de donner sa chance au groupe qui bénéficie sur ce disque mythique de la science sonique de Chris Thomas, producteur des Sex Pistols. Et Thomas va aller plus loin que le fameux mur de son punk 1977. Avec les deux premiers Pretenders, il va réellement forger le son rock le plus pur, le plus hard des années 80. Et en prime, ce son crunchy passe à la radio ! Chrissie a ça en poche : la capacité d'écrire de superbes ballades ("Kid", "Private Life" que reprendra Grace Jones). Pretenders devient très vite un groupe populaire, à égalité avec The Police.
Sur ce premier album, Chrissie Hynde est l'écrivain de tous les titres hormis la reprise "Stop Your Sobbing", belle signature de Ray Davies (qu'elle épousera par la suite). Son écriture est élastique, électrique, chewing-gum et gonflée. Un truc unique. C'est une nouvelle femme qui prend le rock en bouche. Sur "Precious" elle se raconte dans un personnage de fille contemporaine renversante, méchante, sexuée (*"do it allnite !"*) marmonnant un *"fuck off"* d'anthologie. Puis elle raconte ses *"love boys tatoués"* et la brutalité sexuelle qui a présidé à ses premières expériences est restituée, jusqu'à un solo orgasmique de première bourre. Et là, la fille se révèle. Désormais, c'est elle qui tient les rênes et va vivre à sa guise une sexualité qu'elle raconte en des termes qu'on croyait réservés à Mick Jagger ou Iggy Pop (*"et venez pas m'en chier des briques"*).
Les Pretenders rockent comme des goujats. Ils ont l'énergie du punk et la lourdeur des grands groupes hard. Ils ont redonné toute son agilité à l'affaire. Façon Lou Reed, Chrissie raconte ses plans culs téléphone, sa joie de repartir de chez un gogo avec le carbure en poche ("Brass In Pocket") et elle incarne la fille vénale la plus fascinante de ces années-là.
James Honeyman-Scott : *"Quand tu es gamin, tu vois 'A Hard Day's Night' des Beatles à la télé et tu te dis :* 'Ouais, c'est ça la vie ! Ce doit être fabuleux.' *Puis un jour, tu es numéro un et tu te dis :* 'Il se passe quoi ensuite ?'…"
Les Pretenders allaient le découvrir à la kamikaze. En deux albums superbes, tout semblait parti pour que le groupe devienne le plus populaire de tous les temps et Chrissie Hynde l'ultime rockeuse du vingtième siècle, quand la grande blanche en décide autrement. Oui, on peut mourir d'un abus de cocaïne. Les joyeux compères James Honeyman-Scott (1982) et Pete Farndon (1983) en feraient la mortelle expérience et Chrissie survivrait pour raconter l'affaire ("Learning To Crawl"). C'est cela l'histoire des Pretenders (un mystérieux accomplissement). ❑

Festival imprévisible & inattendu
Rochefort en accords
Des Demoiselles à Captain Beefheart
25 au 27 août 2011
7e édition
Benoit Moerlen • Bertrand Belin • Bruno Bertrand • Charly Doll • Declan de Barra • Emmanuelle Parrenin • Eric Drew Feldman • Eric Longsworth • Essra Mohawk
Fabrice Barré • François Billard • Gary Lucas • Hélène Labarrière • Innes Sibun • Karen Mantler • Laurie Hall • Leonard Le Cloarec • Martin Stone • Moris Tepper
Napoleon Murphy Brock • Nicolas Genest • Nicolas Mingot • Roy Estrada (Orejon) • Seb Martel • Sébastien Llado • Serge Teyssot-Gay • Vic Moan
www.rochefort-en-accords.fr • Office de Tourisme Rochefort Océan 05 46 99 08 60

Qualité France

par H.M.

Titiller le malaise

La plupart des groupes autoproduits se classent en deux catégories : ceux qui sacrifient sans remords à des formules éprouvées (les plus nombreux) et ceux qui constituent des têtes chercheuses, en innovation permanente. Les deux démarches

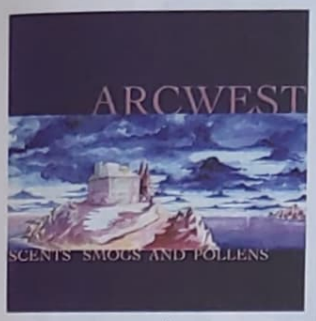
Le trio parisien **Like Horses Do** réunit depuis peu deux garçons et une fille qui viennent d'horizons musicaux différents (jazz, hip hop et soul). Leur premier EP constitue une probante démonstration de ce qu'ils qualifient de folktronika-electro-pop : mélange acoustique-synthétique et éclectisme dont les influences sont fédérées par le goût commun des atmosphères. Face à cette entreprise de charme (qui parfois peut évoquer Portishead), on se laisse happer par les mélodies attrayantes, les voix attachantes, les ballades en état d'apesanteur ou les accélérations chevauchant des beats et des riffs accrocheurs *(Like Horses Do ✆ 06.15.26.87.03).*

Trois des quatre musiciens des **Nashville Cats** (de Montpellier) ont fait leurs premières armes dans le milieu country-bluegrass et c'est leur succès dans les festivals avec un titre des Stray Cats qui leur a donné l'idée d'un nouveau groupe. Exclusivement acoustiques et en ajoutant un banjo à la formule traditionnelle basse-guitare-batterie, ils se focalisent sur des morceaux des Stray Cats, à l'image de leur premier album. Le parti pris roots et le swing dévastateur soulignent l'efficacité et la grâce d'un répertoire qui, nourri à l'époque de souvenirs rockabilly, est prétexte à son tour à la nostalgie *("From Long Island To Nashville Cats", ✆ 06.61.97.62.55).*

Depuis trois ans, les **Finkielkrauts** bricolent du côté de Tours un rock fortement influencé par l'agit-prop bruitiste de leurs débuts. Après un premier EP en collaboration avec Rubin Steiner, les cinq agitateurs présentent leur nouvel essai six-titres. Refusant l'académisme et le conformisme qui gangrènent la plupart de leurs collègues, ils frappent dans le mille avec leurs grands écarts entre longues mélopées neurasthéniques et flambées hypnotiques. Et ils surprennent par leur manière de s'éloigner drastiquement des sentiers battus et de revendiquer leur cohérence sonique *("Smog", Another Record ✆ 06.73.49.83.13).*

Le quintette bordelais **The Strasheep Groovers** s'est formé il y a deux ans et déroule sur son premier EP cinq-titres un funk-rock pétillant. Le pari groovy est réussi grâce à un chanteur black à la voix assurée (surtout lorsqu'il chante en anglais) et à une formation plutôt rock qui sait nuancer son propos, jouer en retenue ou balancer la sauce. Le seul essai francophone sombre dans la mièvrerie mais les ruades anglophones musclées et déjantées constituent une réussite revigorante, à l'instar des deux derniers morceaux particulièrement toniques *("The Landing Is Impending", Hesat Recordings ✆ 06.85.09.08.93).*

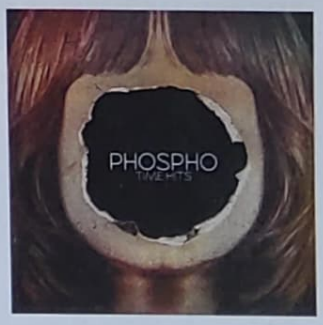
sont honorables mais la sélection du mois (parmi les cinquante-six arrivages à la rédaction) a tendance à avantager les novateurs : pour se faire remarquer, il faut faire entendre sa différence et c'est encore plus vrai dans le circuit indé.



Arcwest (de Clermont Ferrand) peaufine depuis 2008 un folk-rock raffiné qui n'a que peu d'équivalents en nos contrées. Le second album de ce quatuor anglophone est une délectable réussite. Les huit morceaux sont essentiellement des ballades, portées par des voix insinuantes, des mélodies prégnantes, des orchestrations épurées, le charme d'une formation qui intègre un violoncelle et ne s'interdit pas de recourir à un trompettiste. Et la rare tentative au rythme plus rapide ("The Mountain Hare") dégage la même impression de délicatesse offensive. L'état de grâce *("Scents Smogs And Pollens", i Records ✆ 06.78.42.08.89) ?*

En adoptant comme pseudo **Myra Lee** (nom du deuxième album de Cat Power), la Parisienne Maud Nadal (ex-chanteuse des Choice Dainties) étale au grand jour l'une de ses sources d'inspiration marquantes (avec PJ Harvey). Son premier essai cinq-titres se montre à la hauteur de ces illustres références même s'il reste sous influence prononcée : son folk-rock anglophone privilégie les ballades atmosphériques et dégage un charme insinuant et vénéneux à l'instar de sa voix au fort pouvoir évocateur *("The Flame In The Eye", Helice ✆ 06.22.04.12.63).*

Trois ans d'existence et déjà un second album au titre impossible pour **Arafat**, un groupe (parisien) de metal extrême. L'ouverture plombée et vociférante attaque à l'estomac, dans une ambiance un peu expérimentale. Le deuxième morceau accélère le tempo et le pilonnage offensif qui en résulte correspond mieux à la tonalité générale de l'ensemble. Mais la spécificité du trio réside dans sa capacité à évoluer en eaux troubles, à titiller le malaise, flirter avec l'expérimental et attirer les amateurs de sensations fortes *("Basedontrueunexpla!nedevents", Arafat ✆ 06.62.08.24.06).*



Trois ans après son premier album, **Phospho** récidive en modifiant quelque peu sa trajectoire : délaissant les rythmes dance, le quintette niortais prend un virage pop et assume expressément son option new wave anglophone : chant ténébreux, parfois emphatique, rythmes sautillants et claviers en sus des guitares, ambiances martiales et hypnotiques ("The Bus Crashing"). Mais pour ne pas s'enfermer dans une chapelle, le quatuor se permet un intermède apaisé au piano et une incartade enjouée *("Time Hits", Crème Brulée ✆ 06.06.17.57.35.25, distribution La Baleine).* ❑

PAR CHRISTIAN CASONI

OTIS RUSH

Otis Rush
1934 (Mississippi)

Le son était infect, même pas digne d'un test-pressing. Les instruments luttaient pour se faire entendre et s'entre-déchiquetaient. La guitare lâchait des chapelets de crottes de souris. Un overdub particulièrement maladroit sur-acidifiait la chanson. La voix d'Otis, elle, religieuse, se pâmait dans cette cacophonie comme du miel en fusion. "I Can't Quit You Baby", 1956. Otis réalisa sa première séance au Kimball Hall, à l'angle de Wabash et Jackson, Chicago centre. Le gros Dixon avait rencardé l'harmoniciste Shakey Horton, le pianiste Lafayette Leake, le batteur Bill Stepney, Dixon lui-même s'occupant de la basse. Personne ne se vanterait plus tard d'y avoir participé. Et pourtant...
Menteur, escroc, pitoyable comme un personnage de Jim Thompson, Eli Toscano venait de fonder Cobra Records, le label du West Side. Sous cet en-tête prédateur, un immense foutage de gueule.
Toscano n'avait qu'un gonze dans son portefeuille, Arbee Stidham, bluesman des années 40 complètement rincé.
De son côté, Willie Dixon ne parvenait plus à imposer ses protégés chez Chess. Le boss ne voulait rien savoir de cette jeunesse qui se prenait pour BB King, affligeait son blues d'accords mineurs, jouait la guitare trop en avant, bramait ses peines de cœur avec une sentimentalité ridicule. Dixon essayait de caser l'un de ces jeunes chanteurs, un gars qui avait le coffre d'un violoncelle. Toscano rencontra Dixon et lui fit une avance grotesque de trente dollars. Tous deux se rendirent ensuite au 708 Club pour entendre Otis.
Toscano ne fut pas convaincu, mais Dixon avait largement fait ses preuves chez Chess, on pouvait lui faire confiance. Le jour du Kimball Hall, Toscano n'avait pas un cent à mettre dans le matos. Dixon dut raquer les 75 dollars que coûtait l'ampli... et qui ne lui furent jamais remboursés.
Otis maintenant. Il était malade de cette fille qui s'était tirée à Saint Louis. Dixon lui avait écrit "I Can't Quit You Baby" en souvenir de cette nana. Avant que les bandes ne commencent à tourner, il lui avait longuement causé d'elle, histoire de le mettre en condition, puis il l'avait laissé mijoter dans son jus en tamisant les lumières du studio. Dans la cabine, Toscano chialait comme un veau. Le fameux DJ Big Bill Hill lança le titre. N'ayant pas le premier dollar pour lui graisser la patte, Toscano dut l'intéresser à l'affaire. Le son était infect, même pas digne d'un test, mais "I Can't Quit You Baby" se maintint six semaines d'affilée dans les charts R&B du Billboard.
Otis ne connaîtrait jamais plus un succès pareil. Cobra non plus.
Dixon ne savait à quelle sauce accommoder ce bluesman gaucher, ses accords mineurs, ses orages gospel. Il tâtonnait, lui faisait enregistrer un rhythm'n'blues bizarroïde, du music-hall ("Violent Love"), des bluettes outrageusement mélo ("My Love Will Never Die"), des replis frileux sur Muddy Waters ("If You Were Mine"), du rock'n'roll ("Jump Sister Bessie"), cette rumba-soul fendue d'un pont de guitare saisissant, qui se décomposait en résonances spatiales ("All Your Love"). Otis lui-même se demandait où il allait, ses solos tapaient un peu au hasard. Pourtant, à mesure que son jeu se disciplinait, ce grand débraillé musical et technique devenait une sorte de style.
Otis l'élevait peu à peu vers des sommets d'excitation dionysiaque quand Cobra, discrédité par la gestion calamiteuse de Toscano, n'était plus à même de vendre un haricot sec. Tout était toujours *too much* chez Cobra, la masse gravitationnelle de ces blues expressionnistes, la tragédie suffocante des interprétations, ces guitares démesurément émotives, mais aussi l'envers hideux de la tapisserie, la nullité du patron, et ces bluesmen complexés qui, aujourd'hui encore, semblent ne s'être jamais consolés du malaise initial, ni Buddy Guy, ni Jimmy Dawkins, ni Otis Rush.
Tous ces paroxysmes se concentraient dans les derniers chefs-d'œuvre qu'Otis enregistra pour Cobra ("Double Trouble"). Ses gimmicks acquéraient la force d'un manifeste, ils laissaient la trace d'une jeunesse qu'on appellerait le West Side, autant de jalons pour un futur proche, des fleurs de soul et les enluminures électriques de la page anglaise. Un chant magnifique à la BB King, une rigueur monacale à la Muddy Waters, des variétés de saison, il ne fallait peut-être pas chercher plus loin la composition chimique de ce blues.
En 1959, Toscano se noya et Cobra coula derrière. Dixon rempila chez Chess avec Otis dans son mouchoir. Ce fut le début d'un interminable crash phonographique au ralenti, ricochets mous d'un label à l'autre, enregistrements à l'élastique de plus en plus rares, sorties fracassantes laissées au secret dans le mouroir des petits macarons, albums rachetés qui ressortaient bien des années plus tard en versions trafiquées, come-back à reculons, honneurs sans lendemain qui se nécrosaient aussitôt décernés. Malgré l'estime indéfectible de la critique, Otis attendait toujours l'express de minuit. Il avait aujourd'hui 77 ans.

Cher Erudit...

Cher Erudit, je suis un grand admirateur de DEEP PURPLE que j'ai vu récemment sur scène, un des meilleurs groupes de hard rock, mais j'ai appris qu'il n'avait pas commencé par ce style de rock. J'aimerais donc en savoir plus sur les débuts de Deep Purple et de ses membres.

■ JEAN-PAUL, Paris (75015)

En effet, **Deep Purple** est vraiment considéré comme un des groupes fondateurs du hard rock à partir de l'album "In Rock" (Harvest UK 70) qui sort en juin 1970 avec des morceaux comme "Speed King", "Living Wreck" et surtout "Child In Time". C'est le quatrième album d'une formation qui a déjà connu des changements de personnel et de style importants depuis ses débuts en mars 1968. Fin 1967, c'est à l'initiative de l'ex-batteur des Searchers et chanteur Chris Curtis, qu'est mise sur pied une première mouture sous le nom de Roundabout avec l'organiste Jon Lord et le guitariste Ritchie Blackmore. Lord avait fait ses armes dans deux combos ayant connu une certaine renommée, les Artwoods et les Flower Pot Men, alors que Blackmore, en dehors de rémunératrices séances de studio, avait fait partie des Outlaws de Screaming Lord Sutch. A leur côté, le bassiste Nick Simper, un ancien Pirates de John Kidd, avait croisé le chemin de Lord dans les Flower Pot Men. Le batteur Bobby Woodman complète cet ensemble avant de céder sa place, en mars 1968, à Ian Paice alors que Curtis laisse la sienne à Rod Evans, deux anciens de Maze. Roundabout devient alors Deep Purple et enregistre son premier single en juin 1968, "Hush", gros et inattendu succès aux USA et au Canada. On retrouve ce hit sur l'album "Shades Of Deep Purple" (Parlophone UK 68) avec des versions psychédéliques de "Help !" des Beatles et de "Hey Joe", sans oublier les indispensables chemises à jabot. "The Book Of Taliesyn" (Harvest UK 69) avec une très longue adaptation de "River Deep, Mountain High" et une suite mélangeant Beethoven et les Beatles. "Deep Purple" (Harvest UK 69) dont la pochette est une reproduction d'une peinture de Jérôme Bosch, mais en noir et blanc suite à une erreur d'impression, et à l'intérieur de laquelle a été incorporée une photo du groupe. En raison de divergences musicales quant au futur du groupe, en juillet 1969, Rod Evans et Nick Simper quittent leurs camarades, respectivement pour former Captain Beyond et Warhorse. Ils sont remplacés par le chanteur Ian Gillan et le bassiste Roger Glover, tous deux en provenance d'Episode Six. C'est ce quintette comprenant Jon Lord, Ritchie Blackmore, Ian Gillan, Roger Glover et Ian Paice qui enregistre ce fameux "Deep Purple In Rock".

Cher Erudit, j'aimerais avoir des renseignements sur le groupe brésilien de psyché-pop OS MUTANTES, ainsi que sa discographie.

■ GILLES *(courriel)*

Depuis quelques années, on redécouvre les groupes psychédéliques sud-américains. Les Brésiliens d'**Os Mutantes** sont historiquement un des plus importants. Leur pop psychédélique apporta un souffle nouveau à la musique brésilienne en général et contribua à l'émergence du mouvement *tropicalisme* auquel appartinrent Caetano Veloso, Gal Costa, Tom Zé et le futur ministre de la Culture Gilberto Gil. A Sao Paulo, les deux frères Baptista, Arnaldo Diaz (né le 6 juillet 1948, piano, chant et basse) et Sergio Diaz (né le 1er décembre 1951, guitare et chant) fondent d'abord The Wooden Faces sous l'influence de la pop anglaise avant de créer

De gauche à droite : Ron Evans, Jon Lord, Ritchie Blackmore, Nick Simper et Ian Paice

Os Mutantes, en 1966, avec la chanteuse Rita Lee Jones Carvalho (née le 31 décembre 1947). L'année suivante, le trio accompagne Gilberto Gil et mixe ses influences anglo-saxonnes avec différentes formes de la musique brésilienne. Les cheveux longs des frères Baptista ne tardent pas à choquer dans un pays gouverné par une féroce dictature militaire. Le *tropicalisme* naît, d'ailleurs, en partie par opposition à ce régime répressif et ultra conservateur. Après Gil, Lee et les Baptista s'associent à Caetano Veloso. On retrouve tout ce monde sur l'album collectif Tropicália, "Ou Panis Et Circensis" (Philips Brésil 68). Toujours en 1968, sort le premier album d'Os Mutantes, "Os Mutantes" (Polydor Brésil 68), mélange assez hétéroclite de morceaux pop, de rythmes latins, de parodies et de psychédélisme à grands renforts d'effets sonores. "Mutantes" (Polydor Brésil 69) ; "A Divina Comédia Ou Ando Meio Desligado" (Polydor Brésil 70).
En 1970, le groupe enregistre un nouvel album à Paris avec, notamment, des versions en anglais de titres de ses trois premières productions, mais le projet reste inachevé, en tout cas enterré jusqu'à ce que les bandes soient récupérées pour une sortie en 2000, avec une pochette signée Sean Lennon : "Tecnicolor" (Universal US 2000). Comme pour de nombreuses formations à l'époque, la musique prend un tour plus progressif avec le bassiste Liminha et le batteur Dinho Leme : "Jardim Eléctrico" (Polydor Brésil 71) ; "Mutantes E Seus Cometas No País Do Baurets" (Polydor Brésil 72).

A la fin de 1972, Rita Lee part pour une carrière en solo. Auparavant deux albums étaient sortis sous son nom mais, en réalité, ils étaient interprétés avec la complicité des frères Baptista : "Build Up" (Polydor Brésil 70) et "Hoje E O Primeiro Dia Do Resto Da Sua Vida" (Polydor Brésil 72). De même que "Tecnicolor", "O A E O Z" enregistré en 1973 croupit dans les tiroirs de la maison de disques avant de voir le jour en 1992 : "O A E O Z" (Polydor Brésil 92). En 1974, dernier membre fondateur encore présent, Sergio Diaz (Baptista) est entouré du bassiste Antonio Pedro, du batteur Rui Motta et du claviériste et chanteur Tulio Mourao : "Tudo Foi Feito Pelo Sol" (Som Live Brésil 74). Paulo de Castro à la place d'Antonio Pedro et Luciano Alves à celle de Tulio Mourao : "Mutantes Ao Vivo", un enregistrement en public (Som Live Brésil 76). Ce sera le dernier disque d'Os Mutantes, qui se sépare en 1978, avant la reformation de 2006, avec Zelia Duncan en remplacement de Rita Lee, qui poursuit son parcours solo, lors d'un concert au Barbican de Londres : "Mutantes Ao Vivo-Barbican Theatre, Londres 2006" (Sony BMG Brésil 2006). En 2009 sort un nouvel album studio : "Haih Or Amortecedor" (Anti Brésil 2009).
Compilations : "Everything Is Possible : The Best Of Os Mutantes", morceaux choisis par David Byrne (Luaka Bop US 99) ; "De Volta Ao Planeta Dos Mutantes" double CD (Universal Brésil 2006).❑

106 db PRESENTE
ROCK·FOLK
DR FEELGOOD + BIJOU SVP
17/09 : FESTIVAL SERPAIZE EN ROCK - SERPAIZE (38)
DR FEELGOOD + CLASSIC & TROUBLES
16/09 : CLAMECY (58) – Salle Polyvalente
05/10 : BERGERAC (24) - Le Rocksane
06/10 : ROCHEFORT (17) – La Poudrière
07/10 : LIMOGES – La Fourmi
08/10 : VITRY-LE-FRANCOIS (51) - L'Orange Bleue
Taste + SRV TRIO
17/09 FESTIVAL DES GROSSES GUITARES VAUGNERAY (69)
PUB ROCK LEGENDS
DR FEELGOOD + NINE BELOW ZERO
EDDIE & THE HOT RODS + CLASSIC & TROUBLES
11/10 : LILLE - LE SPLENDID
12/10 : CLEON - LA TRAVERSE
13/10 : LE MANS - L'OASIS
14/10 : SAINT-MALO - L'OMNIBUS
15/10 : BEAUVAIS - L'OUVRE-BOÎTE
16/10 : MONT-DE-MARSAN - LE THÉÂTRE
18/10 : LYON - LE TRANSBORDEUR
19/10 : LE CREUSOT – L'ALTO
20/10 : SAINT-ETIENNE - LE FIL
21/10 : BESANCON - LA RODIA
22/10 : PAGNEY DERRIERE BARINE (54) CHEZ PAULETTE
23/10 : PARIS - NEW MORNING
GRÂCE À ROCK·FOLK GAGNEZ VOS PLACES SUR WWW.ROCKNFOLK.COM
wishbone ash 05/10 : PARIS NEW MORNING
NINE BELOW ZERO
17/11 : LE THOR (84) - LE SONOGRAPH
18/11 : BLOIS (41) – LA GRANGE
19/11 : CHADRAC (43) - MAISON POUR TOUS
20/11 : SAINT-JEAN-DE-VEDAS (34) - SECRET PLACE
WILKO JOHNSON
28/10 : DUNKERQUE - LES 4 ECLUSES
02/12 : BOURGOIN JALLIEU (38) - LES ABATTOIRS
03/12 : BLOIS - MAISON BEGON
04/12 : CALLAC (22) - LE BACARDI
16/12 : POLIGNY (39) - MOULIN DE BRAINANS
17/12 : ST JEAN DE VEDAS (34) - SECRET PLACE
John Coghlan's Quo
20/10 : LE HAVRE - MAGIC MIRROR
21/10 : VAUREAL (95) - LE FORUM
22/10 : COMPIEGNE – LE ZIQUODROME
PAVLOV'S DOG
06/11 : PARIS NEW MORNING

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

True Legend de Yuen Woo-Ping

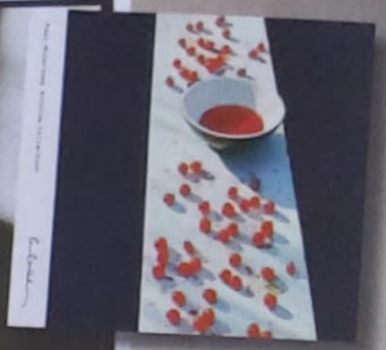
Si on dit *film de kung-fu*, trois noms viennent tout de suite à l'esprit du spectateur lambda : Bruce Lee, Jackie Chan et Jet Li. Pourtant il existe une quantité phénoménale — voire industrielle — de grandes stars du genre, adulées en Asie mais ignorées en France auprès du grand public, que ce soit celles d'hier (David Chiang, Lo Lieh, Wang Yu...) ou d'aujourd'hui (Donnie Yen, Anthony Wong, Tony Leung...). Quant aux réalisateurs, leurs noms ne disent quasiment rien à 77 % des cinéphiles branchés de la rive gauche qui ne jurent que par John Cassavetes et Woody Allen et n'ont jamais entendu parler de Chang Che (pourtant un mythe) ou de Liu Chia-Lang. Et encore moins du génial Yuen Woo-Ping, vétéran de la baston hargneuse qui a débuté sa carrière comme acteur/ cascadeur dans des pelloches plus ou moins cultes auprès des amateurs du genre. Comme "Un Seul Bras Les Tua Tous", "Au Karaté T'As Qu'A Réattaquer", "Les 13 Fils Du Dragon D'Or" ou "L'Emmerdeur Chinois" qui faisaient naguère les beaux soirs des vieux cinémas rococo du nord de la Capitale. Vers la fin des années 70, désormais rodé aux coups de savate bien placés, Yuen Woo-Ping devient cinéaste et fait partie de ceux qui starifient Jackie Chan en le dirigeant dans ses premiers kung-fu fous en vedette (genre "Le Chinois Se Déchaîne" ou "Le Maître Chinois"). L'acteur y développe d'ailleurs quelques fameuses techniques de combat comme *la danse du serpent* et *la danse de l'homme saoul* que Stallone et Schwarzenegger, à cause de leurs muscles envahissants, n'ont jamais été capables d'accomplir. Dans les années 80-90, Yuen Woo-Ping réalise d'autres films d'action destroy dont il chorégraphie les bagarres kamikazes et les gunfights sauvages comme la série des trois "Tiger Cage" ou encore le soufflant et virevoltant "Tai Chi Master" où Jet Li se laisse aller à des acrobaties hallucinantes, élégant mélange de bastons folles et de cascades dingos. Quelque chose entre Tex Avery, Buster Keaton, Bruce Lee et Gene Kelly, mais en version teigneuse et plus animale. Pas étonnant alors que Hollywood la Belle sonne le clairon pour rallier Yuen Woo-Ping à ses blockbusters. Mister Ping se retrouve à apprendre à Uma Thurman à manier le sabre et ses jeux de jambe sur les deux "Kill Bill" et à expliquer à Keanu Reeves comment se plier sur le côté pour éviter des balles au ralenti sur une poignée de "Matrix". Même Luc Besson, l'homme qui ne sait rien faire correctement, a au moins eu la bonne idée d'appeler le maître pour orchestrer quelques rares chouettes séquences d'action sur le pourtant effroyable "Danny The Dog" interprétée en apnée par un Jet Li largué. Maître Yuen Woo-Ping, qui n'avait plus réalisé de films depuis une quinzaine d'années, revient donc derrière la caméra pour l'impressionnant "True Legend". Sur un scénario basique ayant déjà fait l'objet de 10 000 films de kung-fu où l'on trouve pêle-mêle de la rivalité filiale, de l'entraînement à la dure et de la vengeance revancharde, Yuen Woo-Ping s'éclate une fois de plus en alignant des séquences de combat à n'en plus pouvoir. Ou plutôt *à en pouvoir* puisqu'on ne s'en lasse jamais ! Même si les protagonistes passent leur temps à voler dans tous les sens au moindre coup de pied ou au plus petit coup de poing, les effets numériques, a priori limités, n'entachent pas le côté old school de l'entreprise. Comme si "True Legend" voulait se donner un arrière-goût cool de *Wu Xia Pian*, ces magnifiques films d'aventures en costumes produits en grande partie par la célèbre firme Shaw Brothers dans les années 60-70. Yuen Woo-Ping s'offre également des invités de luxe avec les (courtes) présences charismatiques de la jolie Michelle Yeoh, star du cinéma d'action made in Hong Kong récupérée par l'Occident (elle a tourné dans un James Bond et sera l'héroïne du prochain Luc Besson) ainsi que le regretté David Carradine, star du feuilleton culte "Kung Fu" qui décédera dans des circonstances barrées (par auto-strangulation !) quelques mois après la fin de ce tournage épique *(en salles le 7 septembre)*. ❑

ROCK&FOLK ABONNEZ-VOUS

LA VIE EN ROCK

Comme vous l'entendez !

Photo : D



En 1970 et 1980 Macca fait son homme orchestre

1 AN soit 12 numéros ..... ~~66,40 €*~~

Pour vous 53€ seulement

1 AN soit 12 numéros ..... 66,40 €*
1 CD ALBUM de Paul McCartney ..... 16,15 €*
~~82,55€~~

Pour vous 62€ seulement

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : ROCK & FOLK - Service Abonnements
6 rue Olof Palme - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00 (numéro non surtaxé)

Abonnez-vous aussi sur : www.rocknfolk.fr

❒ Je m'abonne à Rock&Folk pour 1 an/12 numéros pour 53€ au lieu de 66,40 € soit 20% de réduction

❒ Je préfère profiter de l'offre spéciale : 1 an/12 numéros + 1 CD Album de Paul McCartney pour 62 € au lieu de 82,55€ soit 24% de réduction

Je choisis le CD : ❒ McCartney ❒ McCartney II

Règlement à l'ordre des **Editions Larivière** : ❒ **Chèque bancaire**

❒ **CCP** Paris 115 915 A 020 — N'oubliez pas d'inscrire le nom de la revue et votre téléphone sur votre formulaire.

❒ **CB** : N°

expirant le 20

Pour plus de sécurité, notez les 3 derniers chiffres du N° inscrit au dos de votre carte, sous la bande magnétique :

Signature et date (obligatoires) :

222P119B

Courriel : ..... @ .....

Nom :

Prénom :

Adresse :

CP :

Ville :

Téléphone :

❒ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. Tarif France 2011. Offre valable jusqu'au 30/009/2011 dans la limite des stocks disponibles. International et envoi par avion, nous consulter au +33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines à compter de la date de validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 5,20€, les numéros spéciaux pour 6,10 € et chacun des CD pour 16,15 € frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❒

La Piel Que Habito

Rien à faire de sa carrière d'acteur

La Piel Que Habito

Dans la fin des années 70/ début 80, Pedro Amoldovar était un cinéaste underground dont les courts et longs métrages s'adressaient à une grosse poignée de fans bien répartis dans le monde entier. Trente ans plus tard, le cinéaste madrilène est devenu l'un des principaux abonnés des plus grands festivals internationaux dont celui de Cannes, littéralement sa seconde maison. Mais sa notoriété grandissante n'a pas, contrairement à d'autres metteurs en scène réputés (le pauvre Abel Ferrara par exemple), entaché sa créativité et son envie de faire du *vrai cinéma*. Voir "La Piel Que Habito" ou le Pedro insuffle une fois de plus son univers *barzingue* à une trame mélodramatique assez classique (un homme organise une terrible vengeance contre celui qui a violé sa fille). Avec plus d'ironie que dans ses précédents films, Amoldovar balance à nouveau les ingrédients dont il a le secret. A savoir du mélo post-Douglas Sirk, de l'hommage révérencieux (principalement "Yeux Sans Visage" de Georges Franju, classique du cinéma fantastique français), un sous-texte gay amusé, du sexe décomplexé, des excès de lyrisme et un coup de théâtre final culotté que l'on peut prendre au premier comme au millième degré. Sans valoir certains de ses chefs-d'œuvre (comme "Attache-Moi !" ou "En Chair Et En Os") — faute à quelques apartés humoristiques un peu trop décalés par rapport à son sujet — Almodovar réussit encore à étonner son monde *(actuellement en salles)*.

Un Tigre Parmi Les Singes

Comptable dans une prison de Naples, un quinquagénaire emprunte de l'argent dans la caisse de son lieu de travail pour aider une jeune Chinoise paumée dont il est tombé sous le charme... Une intrigue qui semble être un prétexte pour le réalisateur Stefano Incerti de filmer l'immense Toni Servillo (découvert par le public français il y a deux ans et demi dans le magnifique "Il Divo" de Paolo Sorrentino) sous toutes les coutures. Comme Scorsese l'avait fait, mais avec plus d'emphase, avec De Niro dans "Taxi Driver". Parabole sur la solitude urbaine et une certaine forme de rédemption, "Un Tigre Parmi Les Singes" est donc un véritable festival Toni Servillo qui, dès qu'il entre dans le champ caméra, fascine continuellement. Avec cette même aura que possède, par exemple, James Gandolfini dans "Les Soprano". Déambulant dans les rues de Naples, s'adonnant à des jeux de hasard qui le mènent à sa perte, s'improvisant père protecteur auprès de son aimée, donnant une image de lui totalement nihiliste (comme si le futur n'existait plus), Toni Servillo habite littéralement ce film dédié

Un Tigre Parmi Les Singes

à sa démarche de loup, à son regard désincarné, à ses sentiments enfouis et à son mince espoir d'être un jour un homme bien. Touchant, hypnotique et prenant (*en salles le 31 août*).

Neds

Avec son visage buriné taillé à la serpe, Peter Mullan a fait sensation dans quelques films comme "Harry Potter" ou "Trainspotting". Mais lui, à la limite, n'a rien à faire de sa carrière d'acteur. Ce qui l'intéresse, c'est réaliser des films. Et des bons. Voir le traumatisant et provocateur "The Magdalena Sisters", considéré par les cathos intégristes comme étant un sombre brulot anticlérical. Avec "Neds", Mullan continue son exploration des laissés-pour-compte. En l'occurrence ici un ado du Glasgow des années 70 qui, bien que bon élève, est amené à devenir frondeur et violent à cause d'un père alcoolo et d'un frangin voyou. Avec une fine dextérité psychologique, Mullan s'attaque au système éducatif, que ce soit du côté de l'école ou des parents. Pour lui, on ne devient délinquant que si on a été mal élevé. Ce qui arrive au jeune (anti) héros du film, transformé en rebut de la société alors qu'il a les capacités mentales pour réussir dans la vie. Mais loin de faire une thèse à la Ken Loach, Mullan slalome habilement entre le drame social et le *voyou's movie* (tendance James Dean), histoire que son "Neds" soit aussi didactique que distractif *(en salles le 31 août)*.

Le Monde De Barney

Il y a quelque chose des romans de John Irving dans cette tranche de vie (sur une période de trente ans) de Barney Panofsky, producteur de télé canadien au charisme d'un coussin mort et qui mène une vie intime plus ou moins chaotique à travers ses trois mariages. Dans la première partie du film, on se pose une sacrée question : quel est donc l'intérêt de nous raconter un biopic mené par un antihéros presque transparent, sans glamour ni trauma enfantin particulier ? Et puis, mine de rien, petit à petit, sans qu'on y prenne garde, l'émotion arrive. Notamment à travers les rapports entre Barney et son vieux père queutard (excellent Dustin Hoffman). Ou lorsque Barney tente de récupérer l'amour de sa vie (sa troisième femme) après un écart sexuel absurde. Ou encore quand il se rend compte qu'il est atteint de la maladie d'Alzheimer. Commençant comme une comédie de mœurs anodine, "Le Monde De Barney" vire avec délicatesse vers le mélodrame mélancolique sur fond de grosse crise d'existentialisme. Et si l'émotion fonctionne à fond, c'est grâce à un acteur formidable, Paul Giamatti, plutôt habitué aux seconds rôles ("La Planète Des Singes", "Il Faut Sauver Le Soldat Ryan", "La Jeune Fille De L'Eau") qui semble ici être tout prédisposé pour obtenir un jour — peut-être avec ce film ? — un Oscar *(en salles le 7 septembre)*. ❑

Le Monde De Barney

Neds

L'Etrange Festival

Une moyenne de dix films par jour ! **Pour sa 17e édition, l'Etrange Festival parisien met les bouchées quadruples avec une programmation totalement hallucinante digne d'un 13e travail d'Hercule. Au hasard de la programmation, on pourra découvrir "The Woman" de Lucky McKee et sa femme des bois cannibale/ sexy/ dégénérée, "Stake Land" de Jim Mickle et ses chasseurs de vampire au look rock, "Tucker & Dale vs Evil" de Eli Craig, comédie gore forestière à l'esprit Benny Hill, "Hobo With A Shot Gun" de Jason Eisener et son clochard justicier adepte de l'ultra-violence, ou encore le très attendu "The Theatre Of Bizarre", film d'horreur à sketches franco-américano-canadien réalisé par la crème des réalisateurs les plus barges de la planète. Avec en prime une nuit *Grindhouse*, des courts métrages en pagaille, une soirée *Etrange Musique* (où Marc Caro jouera lui-même devant les images du cultissime court métrage des eighties, "Le Bunker De La Dernière Rafale" qu'il co-réalisa avec Jean-Pierre Jeunet), des rétrospectives de films décalés et une carte blanche offerte à deux réalisateurs cultes. A savoir notre cher anarchisto-provo Jean-Pierre Mocky et — *guest of the guests* — Julian Temple, metteur en scène de la mythique "Grande Escroquerie Du Rock'n'Roll" qui viendra présenter quelques-uns de ses films fétiches. Alors ceux qui ne sont pas au Forum des Images entre le 2 et le 11 septembre, c'est qu'ils n'ont vraiment pas l'esprit rock *(www.etrangefestival.com)*.**

GERARD DROUOT PRODUCTIONS PRÉSENTE
incubus
If Not Now, When? World Tour
CONCERT UNIQUE EN FRANCE
17 NOVEMBRE
ZÉNITH - PARIS
www.incubushq.com
www.enjoyincubus.com
If Not Now, When? NOUVEL ALBUM DISPONIBLE
ROCK·FOLK
ROCK ONE
LOCATIONS: GDPFR, 0 892 392 192
FNAC.COM & POINTS DE VENTE HABITUELS

GERARD DROUOT PRODUCTIONS PRÉSENTE
BRIT FLOYD
THE PINK FLOYD TRIBUTE SHOW
WORLD TOUR 2011
PINK FLOYD GREATEST HITS
LE PLUS FIDÈLE HOMMAGE JAMAIS RENDU AUX FLOYD !
2H DE LIVE EXCEPTIONNEL
15 NOVEMBRE
A L'OLYMPIA
BRUNO COQUATRIX
NOSTALGIE
OLYMPIAHALL.COM · OLYMPIA · 0 892 68 33 68 · FNAC.COM & POINTS DE VENTE HABITUELS

DVD cinéma

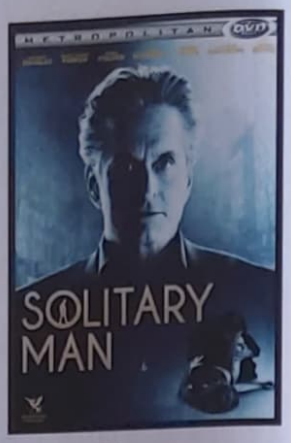
PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Trekkie dégénéré

Coffret "Femmes En Cage"

Bach Films

Il y a deux façons de comprendre le terme *WIP* en langage cinématographique : la première est la contraction de *Work In Progress* qui veut dire qu'un film n'est pas encore terminé. La seconde signifie *Women In Prison*, sous-genre prisé du cinéma d'exploitation dont l'âge d'or remonte aux années 70. Plus particulièrement avec une série de trois films engendrés par Roger Corman, pape de la série B aux Etats-Unis, et tournés aux Philippines pour quatre sesterces, trois pesos, deux yens et un dollar cinquante. Réunis dans un coffret *Femmes en Cage*, "Women In Cages", "Big Doll House" et "The Big Bird Cage" (ces deux derniers signés de Jack Hill, autre vétéran du cinéma d'exploitation), alignent sans aucun complexe toutes les images d'Epinal du *WIP*. A savoir des taulardes en cavale, des gardiens sadiques, des coups de fouet ravageurs, des viols à l'arrache, des gunfights bordéliques et des excès de revanche. Moitié machiste (quand les filles se font molester), moitié féministe (quand les filles se vengent), cette trilogie pleine de sueur salace, de jungle verdâtre, de soleil tapant, de cuisses galbées et de seins non siliconés est interprétée par l'hyper-canon Pam Grier. Une icône absolue du cinéma de genre d'antan qui deviendra la reine de la Blaxploitation ("Coffy, La Panthère Noire De Harlem", "Sheba Baby", "Friday Foster"...) avant d'être déterrée de l'ombre plus d'une vingtaine d'années plus tard par un de ses fans les plus fidèles, Quentin Tarantino, pour son magnifique (et meilleur film) "Jackie Brown".



Solitary Man

Metropolitan

Fils du grand Kirk Douglas, dernier survivant de l'âge d'or de Hollywood (94 ans, le gars !), Michael Douglas a eu lui-même son heure de gloire. Révélé dans les seventies avec la série culte "Les Rues De San Francisco", Douglas junior a brillamment passé le cap cinéma en alignant des cartons au box-office mondial dans les années 80-90 ("Basic Instinct", "A la Poursuite Du Diamant Vert", "Liaison Fatale", "Wall Street", "Chute Libre"...). Et ce jusqu'au début du millénaire où il a fini par devenir vaguement has-been. C'est d'autant plus dommage que nonobstant la qualité de ses films, Michael Douglas est toujours resté un putain de bon comédien. Voir ce récent "Solitary Man" de Brian Koppelman et David Levian, un Direct to DVD où il joue un vendeur de voitures hors pair dont la vie part en vrille. A savoir qu'il est entièrement guidé — tout comme DSK — par son haut tempérament sexuel (Michael Douglas lui-même se fit soigner pour ça), perpétuellement inquiété par d'éventuels problèmes de santé liés à sa vieillesse naissante (Michael Douglas faillit mourir d'un cancer de la gorge en automne dernier) et qu'il tente désespérément de redevenir un as de sa profession (Michael Douglas a tourné l'an dernier une suite atrophiée de "Wall Street" en rêvant de se refaire une santé au box-office). Les nombreuses similarités entre la vie privée de l'acteur et le personnage qu'il interprète donnent ainsi à "Solitary Man" une étrange sous-couche de lecture qui séduira surtout les fans de l'acteur.

Fanboys

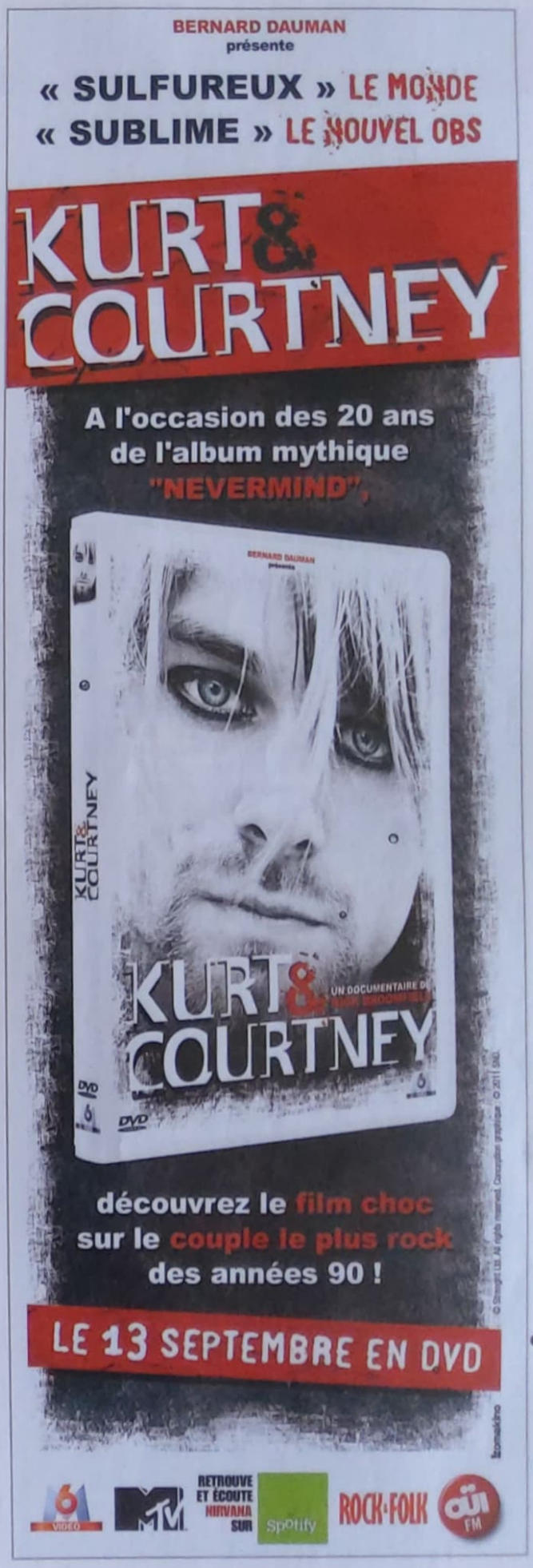
Wild Side

Il existe des fans de tout en ce bas monde. Même de George Lucas ! Voir Joe Nussbaum qui, il y a douze ans, signait "George Lucas In Love", court métrage culte de huit minutes détaillant de façon fictionnelle comment l'esprit rêveur du papa de Han Solo et de Chewbacca a été amené à concevoir la saga "Star Wars" alors qu'il était encore étudiant en cinéma. On retrouve un peu de cet esprit geek admiratif et moqueur dans le désopilant "Fanboys" de Kyle Newman, comédie déjantée sur quatre fans de "La Guerre Des Etoiles" qui décident de traverser les Etats-Unis pour se rendre au Skywalker Ranch (la maison de production de George Lucas) afin d'y voler la copie "La Guerre Des Etoiles – La Menace Fantôme" avant même sa sortie en salles ! Road-movie truffé de gags régressifs et de dialogues référentiels à l'univers "Star Wars" (mais aussi à "Star Trek" avec l'apparition hilarante de Seth Rogen en Trekkie dégénéré), "Fanboys" s'offre également le luxe de quelques invités de marque (l'ex-Princesse Leia Carrie Fisher, l'ex-Capitaine Kirk William Shatner), histoire d'appuyer encore plus sur l'hommage ambiant. Mais après une heure et demie de sa potacherie assumée, "Fanboys" se clôt sur une séquence magnifique qui en dit long sur l'univers geek : lorsque les protagonistes se posent soudainement une question cruciale : *"Mais au fait... est-ce que c'est bien ?"* Peu importe, puisqu'ils auront simplement découvert la vie en faisant tout pour essayer de voir ce film qui, on le sait aujourd'hui, est peut-être l'un des pires de la saga.

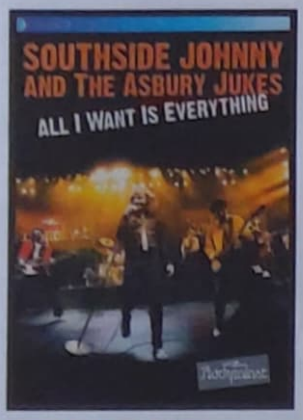
The Killing Kind

Artus Films

A peine cité dans un dictionnaire du cinéma sur cinq, Curtis Harrington (1926-2007) avait été repéré par Bertrand Tavernier qui, dans ses "Cinquante Ans De Cinéma Américain", précise qu'il fut le premier en date des *réalisateurs américains cinéphiles.* Bien avant Scorsese et Tarantino donc. Après avoir signé quelques articles dans différentes revues consacrées au septième art et avoir tourné à l'âge de 14 ans sa propre version de "La Chute De La Maison Usher" en Super 8, Harrington se lance dans une carrière de réalisateur ultra chaotique. Avec une vingtaine de films et de téléfilms imparfaits mais étranges qui sont presque tous restés confidentiels ou difficiles à voir — ils passent rarement sur le câble, sont peu distribués en DVD et n'existent quasiment plus en copies 16 ou 35 mm). Pour les fans de Harrington (à peu près 18 dans le monde !), la sortie de "The Killing Kind "est donc un véritable événement. Tourné en 1973, ce psychodrame mâtiné de thriller détaille les rapports ambigus d'une mère castratrice et de son fiston de vingt ans sortant de quelques années de taule pour viol. Le film, angoissé et étouffant dans son atmosphère, est centré sur la confrontation putride de ses deux bons acteurs : Ann Sothern, ex-starlette du Hollywood des années 40-50 dont Harrington était fan, et le tout jeunot John Savage qui allait exploser cinq ans plus tard dans le "Voyage Au Bout De L'Enfer" de Michael Cimino. Et pour beaucoup de *harringtonophiles* (au moins 13 sur les 18 !), "The Killing Kind" serait son meilleur film. ❑



Généreux performer

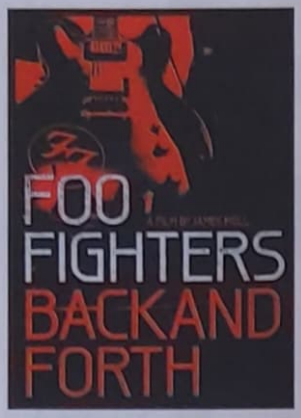


Southside Johnny And The Asbury Jukes

"All I Want Is Everything"

Eagle/ Naïve

Comme la plupart des rockers dont la carrière a été un combat de presque chaque instant, John *Southside Johnny* Lyon, avec ou sans ses Asbury Jukes, n'a pas toujours été facile à suivre. En France, ceux qui se targuent de posséder tous ses albums se comptent sur les doigts de la main d'un ouvrier sidérurgiste. Tout avait pourtant commencé de façon évidente pour ces musiciens originaires du New Jersey, passionnés de soul (les artistes du label Stax en tête), apparus dans le sillage de Bruce Springsteen et son E Street Band, et dont, comme par hasard, les premiers albums doivent énormément au Boss et son acolyte, le guitariste-songwriter Steve Van Zandt. Jusqu'au quatrième, les disques de Southside Johnny And The Asbury Jukes ont été enregistrés sous la houlette de la fameuse paire, Springsteen écrivant de nombreux titres et Van Zandt en signant d'autres et produisant le tout. Pour autant, SJ & Co n'ont jamais vraiment sonné comme le E Street Band de l'époque, notamment grâce à une prédominance des cuivres dans leur son, et un côté festif, un brin foutraque, sur scène, que Springsteen n'aurait certainement pas toléré de la part de son propre orchestre. Le concert le plus court de ce DVD (qui en réunit deux) date de 1979, lorsque Southside Johnny And The Asbury Jukes se sont émancipés en publiant "The Jukes", coécrit par Lyon et le guitariste Billy Rush. Moins convaincant que ses prédécesseurs (plus léché en fait...), l'album a toutefois permis au groupe de tourner massivement en Europe et d'enflammer le public de l'émission Rockpalast de la télévision allemande. Près de la moitié des titres sont naturellement extraits de "The Jukes", mais ce sont "Talk To Me", "The Fever" et "I Don't Want To Go Home", alors en passe de devenir des classiques, qui sortent de ce lot à l'image et au son restaurés. Proposant près du double de chansons, le second concert a été filmé en 1992, tandis qu'après une période d'errance artistique marquée par la publication de disques beaucoup moins cohérents — "Trash It Up", de 1983, produit par Nile Rodgers (la même année que "Let's Dance" de Bowie) reste une curiosité — Southside Johnny And The Asbury Jukes venaient de renouer avec Springsteen et surtout Van Zandt (producteur et impliqué dans l'écriture de dix des quatorze titres), en publiant "Better Days", le bien nommé. Pourtant mieux filmé et enregistré que celui de 1979, et malgré les efforts de Lyon pour mettre l'ambiance entre les titres, ce deuxième concert manque de pêche et le répertoire commun aux deux est mieux mis en valeur sur le premier. Les amateurs de rock FM goûteront à coup sûr la version de "Walk Away Renee", à laquelle on préfère, et de loin, celle de "Hearts Of Stone", jouée en toute fin d'un rappel animé par Van Zandt en personne, histoire de clore le show de brillante manière.
Les vingt années de carrière hachurée qui ont suivi n'ont pas ajouté grand-chose à la légende de Southside Johnny qui s'est imposé comme un des performers rock les plus généreux que l'Amérique a produit. Avec ou sans ses Asbury Jukes dans lesquels ont défilé près d'une centaine de musiciens, il continue de jouer là où on veut bien de lui, notamment en France où il a enregistré un album live au Chesterfield Café de Paris à la fin des années 90. Et puis, de l'avis des fans de Tom Waits, "Grapefruit", l'album-hommage enregistré par Lyon et le tromboniste Richie Rosenberg en 2008, valait le détour. Comme quoi, quarante après des débuts tonitruants, Southside Johnny reste comme un poisson dans le bain. De jouvence.



Foo Fighters

"Back And Forth"

RCA/ Sony Music

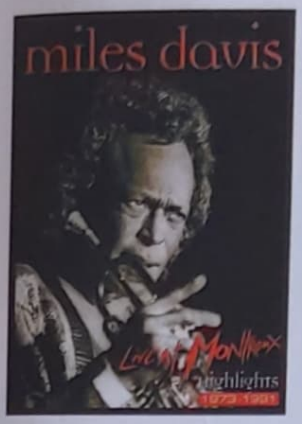
Il y a à boire mais pas de quoi s'enivrer dans ce documentaire en 5.1 et 16/9 sur les Foo Fighters, formation fondée par le batteur Dave Grohl en 1994, après qu'il s'est remis de la décapitation de Nirvana. A entendre Grohl l'évoquer dans les premières minutes de ce film réalisé par James Moll ("The Last Days") et produit par Nigel Sinclair ("No Direction Home : Bob Dylan", "The Story Of The Who"), on comprend que le musicien a bien failli ne jamais rejouer une note et sombrer corps et âme après le suicide de Kurt Cobain. Et c'est pour éviter ce piège béant qu'il a décidé d'enregistrer la poignée de chansons qu'il trimbalait dans sa tête, en passant à la guitare et au chant. La quinzaine d'années qui ont suivi et les sept albums publiés par le groupe ont prouvé que Dave Grohl avait eu bien raison : aujourd'hui, les Foo Fighters sont adulés, célébrés et régulièrement primés. Leurs disques se vendent à la pelle et eux ont survécu aux tracas classiques d'un groupe de rock, évoqués ici par les musiciens en personne (et le producteur Butch Vig). Mais voilà, le départ de certains partenaires, leur retour parfois, la perte de pied due au succès grandissant, et la mort par overdose évitée de justesse par un batteur, ne suffisent pas pour entrer, vivant, dans la légende du rock. De bonne foi d'un bout à l'autre, Grohl apparaît comme le chic type qu'il est sûrement — il a invité Krist Novoselic à bombarder quelques notes de basse fuzz sur l'album le plus récent des Foo Fighters — et on le croit sincère lorsqu'il qualifie ses musiciens de *frères*. Non, aucun grain de folie n'a jamais enrayé ce qui est devenu une belle machine et le génie est le grand absent de ces tribulations admirablement narrées par Moll, à grand renfort d'images d'archive triées sur le volet, dont seules celles avec Cobain peuvent être qualifiées de magiques.

Simply Red

"Farewell – Live In Concert At Sydney Opera House"

EMI

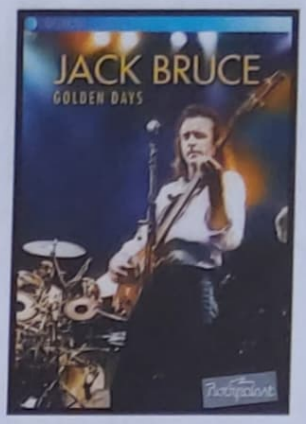
Affublé d'un patronyme qui n'est pas sans rappeler l'état chronique des finances du rock-critic ou la condition physique des hardeurs qui tiennent à conserver leur emploi, Mick Hucknall de Manchester a passé vingt-cinq années de sa vie déguisé en groupe de soul plus soupard que réellement super, bien que ce dernier s'en défende. Lui, droit dans ses mocassins, considère qu'il a enregistré de très grands disques, infesté les charts de chansons vraiment classieuses et que sa voix, jusqu'au bout, aura valu le détour. C'est d'ailleurs également l'avis des amateurs de pop cueillie au ras des pâquerettes, sur la bande FM par exemple, qui vont de stations à tubes en radios pour adultes, et s'émerveillent dès qu'une chanson d'avant pointe le bout de son refrain où qu'un chanteur à voix s'égosille. Ces gens-là pensent que si ça se vend autant, ce ne peut être que bon. Et puisqu'ils ont eux-mêmes acheté, c'est que ce doit être *très* bon. Ils ont beau être nombreux, ces amateurs à l'oreille cotonneuse sont les seuls que les adieux de Mick Hucknall (sous le nom Simply Red) en 2010 ont bouleversés. Comme sa version audio (CD), ce DVD est parfait dans le genre lisse. Pas un grain de sable ne fait crisser ce show de vingt titres (dont une petite moitié de tubes irréfutables) filmé à l'Opéra de Sydney parce que Hucknall n'aurait jamais tiré sa révérence à la salle des fêtes de Romorantin, pourtant coquette paraît-il. Pas un grumeau dans cette sauce liquide qui swingue, oui, mais sans jamais faire oublier la vacuité d'une carrière remarquable sur le plan financier (plus de cinquante millions d'albums vendus) qui ne valait pourtant pas tripette.



Miles Davis

"Live At Montreux/ Highlights 1973-1991"
Eagle/ Naïve

En attendant la parution d'une intégrale de dix DVD de ses concerts donnés à Montreux entre 1973 et 1991, que les amateurs de jazz en particulier et de bonne musique en général considèrent déjà comme un des événements de la rentrée d'automne, Eagle commercialise astucieusement ce "Highlights" plus abordable. Pendant vingt ans à partir du début des années 70, le trompettiste américain s'est régulièrement produit sur la scène du prestigieux festival suisse où il a d'ailleurs donné son dernier concert, en juillet 1991, deux mois avant de mourir. Deux titres de cette prestation avec orchestre dirigé pour l'occasion par Quincy Jones et au cours de laquelle Davis revisitait, pour la première fois depuis des lustres, son répertoire des années 40 et 50 ("The Pan Piper" et "Solea", extraits de "Sketches Of Spain") sont en fin de set ici. Le reste du DVD est de la même teneur et met une nouvelle fois en évidence la témérité musicale d'un génie qui transcendait les genres en les accommodant à sa sauce. De la fusion minimaliste de "Ife" (1973) à la funkitude synthétique de "Hannibal" (1993), en passant par le ramdam free de "Speak" couplé avec "That's What Happened" (1984), la foire aux percussions de "Heavy Metal Prelude" (1986) ou le groove mutant de "Jojo" (1989), "Highlights 1973-1991" rappelle, en son parfaitement maîtrisé et images kaléidoscopiques — Miles a beaucoup joué d'une trompette rouge, et ses tenues de scène ne passaient inaperçues qu'à Rio, en temps de carnaval — que la réputation de ce géant n'était pas surfaite. Généralement insupportable de prétention dans ce type d'exercice, Carlos Santana revient humblement sur sa rencontre avec Miles Davis dans les bonus. Une chouette cerise, sur un putain de gâteau.



Jack Bruce

"Golden Days"
Eagle/ Naïve

Quand on tête un filon, pourquoi arrêter ? Telle est bien la question que semble ne pas se poser Eagle, puisque après avoir exhumé une ribambelle de concerts donnés à Montreux par des sommités du rock, du blues et de la soul, le label s'intéresse aujourd'hui, de très près, à Rockpalast. Emission musicale phare de la chaîne allemande WDR dans les années 80 et 90, elle a vu défiler les musiciens électriques les plus éclectiques, dignes d'intérêt pour la plupart, mais parfois gonflants comme ici. Attention, personne, dans ces colonnes ne se permettra de remettre en question le talent d'instrumentiste de Jack Bruce, un des trois Cream (ce qui n'est pas rien), également musicien de studio à l'ego parfois surdimensionné — écouter ses lignes de joueur de basse *"payé à la note"* sur "Berlin", de Lou Reed, orchestré par Bob Ezrin — capable du meilleur comme de l'à peine moins bon en tant qu'accompagnateur. Là où Jack coinçait, c'est lorsqu'il lui prenait l'idée de musarder en solitaire, comme le constateront tous ceux qui tomberont sur ce DVD. Du concert de 1980, avec Billy Cobham à la batterie (pourtant pas manchot), un guitariste virtuose chiant comme la mort, et un type au synthé qui dégouline, et de cet autre, long comme un jour sans pain, donné dix ans plus tard, seul au piano et à la voix, pas facile de dire celui qui est le plus insupportable. On dénigre souvent ces décennies à cause de jeunes groupes propres sur eux qui bidouillaient des machines sur des rythmes discoïdes un peu trop rigides, mais il convient de signaler que certains vieux se permettaient des écarts bien plus répréhensibles. Ici, il suffit de subir "Sunshine Of Your Love", massacré à la tronçonneuse du mauvais goût, pour prendre la mesure d'une sacrée douleur. ❑

PAR HUGUES CORNIERE

16, 33, 45 et 78 Tours

Un des premiers modèles Oscar en finition bleu et gris, avec son célèbre logo éclairé indiquant la mise sous tension de l'ampli.
Photo H. Cornière, coll.part.

Teppaz

Chaque mois, notre spécialiste évoque l'histoire d'un appareil, vêtement, instrument ou bibelot de légende...

Une fois n'est pas coutume, revenons sur les rivages français, plus exactement entre ceux du Rhône et de la Saône, berceau de Marie Et Les Garçons, de Starshooter ou de Carte De Séjour : Lyon. C'est là qu'est apparu un des fleurons des *trente glorieuses*, ancré dans la mémoire des adolescents des années 60 : le Teppaz.

En 1931, Marcel Teppaz (1908-1964) ouvre une petite boutique de fabrication et de réparation de TSF et de matériel électrique, sur la presqu'île formée par le Rhône et la Saône, rue Jarente, dans le 2e arrondissement de Lyon. Passionné de son, celui-ci a l'idée pendant la Seconde Guerre mondiale de remplacer le mécanisme à manivelle d'un phonographe par un petit moteur électrique. Dès 1945, il commence à produire son premier électrophone portatif, le modèle 610. Ce modèle, apparu avant l'apparition du support vinyle et du microsillon, ne lit que les 78 tours mais, comme les futurs autres modèles de la marque, il comporte déjà, à l'intérieur d'une petite valise aux coins métalliques, haut-parleur, amplificateur (à lampes, bien sûr) et tourne-disques accompagné, en plus du traditionnel réglage de volume, d'un réglage de tonalité.
En 1952, après qu'Eddie Barclay, bientôt suivi par les grandes maisons de disques, a commencé à développer le marché du vinyle dans l'Hexagone, la marque lyonnaise produit ses premiers lecteurs 33-45 tours et donne un petit coup de jeune au design de ses machines : plusieurs coloris sont proposés et les formes extérieures sont plus arrondies. Le petit modèle s'appelle *Eco* : bien qu'ayant la forme d'une petite valise, il s'agit uniquement d'une platine disque que l'on doit relier à un ampli extérieur ; les modèles *Présence* et *336* étant eux équipés d'un ampli et d'un haut-parleur placé comme à l'accoutumée dans le couvercle de la mallette. Petite touche ingénieuse, le plateau est garni d'un tapis en caoutchouc dont le centre possède une nervure plus haute à la taille des trous des 45 tours : adieu les centreurs égarés !
En 1956, l'entreprise acquiert une vaste usine située plus au nord, boulevard de la Croix-Rousse, puis en 1958 une autre à une douzaine de kilomètres à l'ouest de Lyon, à Craponne. Cette même année, Marcel Teppaz crée sa propre maison de disques : mais ce label, au catalogue franchouillard et bien éloigné des musiques de la jeunesse de l'époque, disparaîtra à sa mort en 1964 sans avoir connu un réel succès.
En 1959, le plus célèbre de tous les Teppaz voit le jour : le modèle *Oscar*. Celui-ci est produit jusqu'en 1968 et, vendu à plus d'un million d'exemplaires de par le monde, c'est également le modèle le plus exporté de la firme. Disposant de 4 vitesses de rotation et d'une tête pivotante, il est capable de lire tous les disques microsillons (16, 33 et 45 tours) ainsi que les *vieux* 78 tours. Cet appareil est *le* tourne-disque des teenagers : offert pour un anniversaire, à Noël, pour un examen réussi, etc. On peut le poser n'importe où (sur un lit ou un coin de table), on le voit dans toutes les surprises-parties et il devient le symbole des années yé-yé et de l'épopée Salut Les Copains. Avec son petit ampli à lampes de 3 watts et son haut-parleur pourtant ostensiblement baptisé *Spatio-Dynamic*, on ne peut évidemment pas parler ici de haute-fidélité, mais les adolescents d'alors — tout comme ceux d'aujourd'hui se gavant de compressions mp3 ou de grésillements de portables — ont bien d'autres préoccupations que la courbe de réponse de leur tête de lecture...
Et les petits Teppaz tiennent parfaitement leur rôle : on peut sonoriser une *boum* ou une *surpat'* dans la salle à manger des parents en quelques minutes, l'essentiel étant de se déhancher un maximum au son du twist ou du rock'n'roll. Les petites mallettes lyonnaises vont connaître des tas de déclinaisons : stéréo, à piles, à transistors, avec radio incorporée, en finition tissu écossais ou pied de poule, etc. Mais à la fin des années 60, la mode des 45 tours laisse place aux albums 33 tours, à la *pop*, au rock progressif qu'on écoute en vraie stéréo sur des *chaînes hi-fi* qui commencent à arriver du Japon et dont les performances sonores sont hors de portée des petits tourne-disques français. La marque essaie bien quelques modèles au goût de l'époque, voire un peu plus haut de gamme, mais en 1978 — après un premier dépôt de bilan et la vente du site de la Croix-Rousse en 1971 — la messe est dite et la célèbre maison lyonnaise ferme définitivement ses portes. ❑

Combien ça coûtait ?
En 1964 (modèle Oscar) :
300 FF (50 euros)
SMIG mensuel brut en 1964 = 50 euros

Combien ça coûte ?
En 2011 (modèle Oscar, en parfait état) :
100-150 euros
SMIC mensuel brut en 2011 = 1 521 euros (pour 169 heures)
1 365 euros (pour 151 heures)

Pour en savoir plus : www.teppaz-passion.fr

4 SCÈNES / 60 CONCERTS

DOMAINE NATIONAL DE SAINT-CLOUD

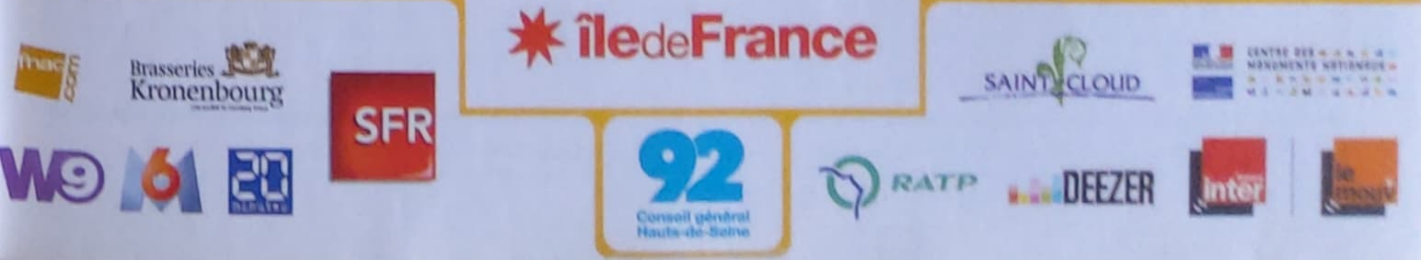
ROCK EN Seine

26 27 28 AOÛT 2011

FOO FIGHTERS ARCTIC MONKEYS
ARCHIVE THE KILLS INTERPOL DEFTONES
COCOROSIE ETIENNE DE CRÉCY KEREN ANN PAUL KALKBRENNER [LIVE]
MY CHEMICAL ROMANCE BB BRUNES DEATH IN VEGAS ANNA CALVI ...

WWW.ROCKENSEINE.COM

AUX PORTES DE PARIS, ACCÈS : MÉTRO 10 BOULOGNE PONT DE SAINT-CLOUD
LOCATION : WWW.FNAC.COM - FNAC - CÉANT - CARREFOUR - 0892 683 622 (0,34€/MIN) - CHAPITEX - WWW.DIGITICK.COM



Destructeurs de salon

On commence par un jeu à télécharger pour Mac et PC (pour la modique somme de 6,99 euros sur www.the-asskickers.com), jeu résolument méchant, honorant une certaine idée de la justice sociale, un *beat 'em all* narquois et bien old school — les graphismes raviront les adeptes d'un passé criard et aux mille couleurs — où il est question de mettre à l'amende tous les fils de, les riches arrogants, les banquiers, adhérents de partis politiques prônant le libéralisme le plus sauvage et autres méchants capitalistes cyniques et leurs serviteurs zélés. Bienvenue donc dans **"THE ASSKICKERS"** (*les botteurs de cul*, en français), chez AGO Games, petite structure indépendante hexagonale et méritante, fable moderne totalement décomplexée, défouloir jubilatoire, *obligatoire* aurait-on presque envie d'ajouter... De la 2D qui cartonne comme il faut. Planquons nos fesses, la révolution est en marche !

Côté grosses sorties aux budgets pharaoniques, l'été 2011 se vivra portes closes et fusils à pompe chargés. **"FEAR 3"**, chez Warner Bros Games, pour Xbox360, PS3 et PC, marque le retour d'une série culte. Ce FPS sanglant et horrifique raconte l'odyssée d'un héros, Pointman, barbu plutôt du genre taciturne, que son frère mort revient hanter à intervalles réguliers. Ambiance... Entre deux flash-back traumatisants et trois cauchemars bien gore, on avance dans des décors forcément sombres, on arpente des galeries commerçantes, des banlieues, des égouts, des rues abandonnées où ne règne que la mort. Et des créatures immondes, entre zombies et aliens, qu'il faudra bien sûr massacrer, encore et encore. L'histoire, de toute façon, n'a que peu d'importance, même si John Carpenter et Steve Niles ont apporté leur savoir-faire... Ici, il faut tuer, écraser, décapiter, sans relâche. La version solo est sans doute un poil trop courte et trop facile mais celle en ligne promet beaucoup. La peur porte ici bien son nom.

Chez Activision, pour tous supports, le jeu **"TRANSFORMERS 3 : LA FACE CACHEE DE LA LUNE"** accompagne bien sûr la sortie dans les salles obscures du film hollywoodien du même titre, sans Megan Fox, autant dire donc sans le moindre intérêt pour le spectateur masculin... Le jeu, lui, poursuit le travail

entamé sur les précédents volets. De l'action pure et dure, où de gentils robots, les Autobots, vont tenter de sauver l'humanité des méchants robots, les Decepticons. Basique, bourrin à souhait, le jeu ravira les destructeurs de salon. On annihile ennemis, décors et tout ce qui passe à proximité des nombreuses armes mises à disposition. Il est toujours possible de flinguer sous la forme d'un robot ou d'un véhicule grâce, entre autres, au mode *Overdrive*. Voiture, avion, tout y passe et le carnage mécanique se poursuit avec, ici et là, quelques répétitions qui ne dérangeront que les cérébraux et sceptiques professionnels... On ne sort certes pas bouleversé de cette aventure, simplement rincé, les pouces en lambeaux. Déjà pas mal, en ces temps de crise...

Enfin, et avec un peu de retard (mea culpa), la très bonne surprise guerrière de cette année avec **"SOCOM SPECIAL FORCES"**, chez Sony pour PS3. Après un titre décevant, la franchise Socom revient en force, doux euphémisme... Ici, on incarne un officier expérimenté qui dirige une petite troupe de 4 soldats, lors d'un conflit en Asie où des terroristes vraiment pas cool prennent un malin plaisir à flinguer tout ce qui incarne la justice. Pas bien ! Vendu comme un jeu d'action et de tactique, Socom est en fait un First Person Shooter de première déguisé. Certes, il faut donner des ordres à ses soldats, leur indiquer où se positionner pour contrer les attaques mais, une fois cette corvée accomplie, c'est la guerre totale, sans prise de tête ni calculs vertigineux. On se cache derrière un muret et on arrose sans compter. Les missions d'infiltration et de reconnaissance dévoilent, quant à elles, plus de difficulté. Effectivement, il ne faudra pas se faire repérer par l'ennemi et donc accepter de ramper dans les fougères un certain temps. Les moins patients pourront choisir de se poster en hauteur et tenter d'éradiquer la totalité des adversaires, mais cela reste un pari plus que risqué. Mais carrément jouissif. Le choix des armes est proprement hallucinant et il est même possible de jouer avec un fusil auquel on adapte la manette Playstation Move. Du bonheur, rien que du bonheur. ❑

IMPORTANCE : le 10 novembre prochain (et jusqu'en janvier 2012), les jeux vidéo s'exposeront au Grand Palais, dans le cadre de **GAME STORY : UNE HISTOIRE DU JEU VIDEO**. Dans la galerie sud-est, les amateurs de la chose pourront redécouvrir toute l'historique du mouvement ludique et revivre les grandes heures virtuelles en jouant aux titres cultes sur des consoles vintage. Une première *(www.rmn.fr)*.

La loi des hors-série ROCK & FOLK

LA VIE EN ROCK

I ♥ R&F

The Stooges

Ann Arbor, Michigan, fin des années 60. Le jeune James Osterberg et ses amis trompent leur ennui en montant un groupe de rock'n'roll. La suite de la saga Stooges est historique : **3 albums électriques traumatisants** et punk avant l'heure, une séparation chaotique, une carrière solo mirifique pour Iggy Pop et la reformation du gang en 2003.

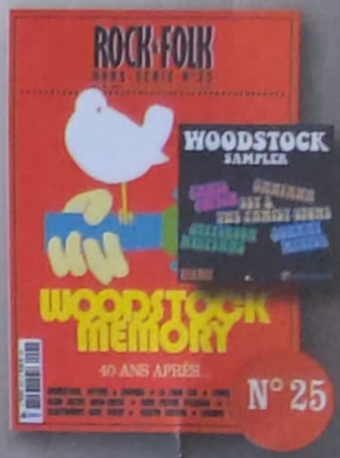
Iggy, les frères Asheton, Dave Alexander, James Willamson et tous les mauvais garçons de Detroit sont à l'honneur dans **ce hors-série définitif de 116 pages**.

Prix : 9,50€

John Lennon et les rebelles du rock
Prix : 6,50€

Visions d'Elvis
Prix : 7€

L'impossible révolution
Prix : 7€



Woodstock Memory
Avec un CD-Sampler
Prix : 9,50€

Encore plus simple, plus rapide : www.rocknfolk.fr

BON DE COMMANDE

à compléter et à retourner avec votre règlement aux :
Editions Larivière - VPC - 6, rue Olof Palme - 92587 Clichy cedex

Courriel : .....@.....
Nom/Prénom
Adresse
CP Ville

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020
❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

N°	Prix	Total
	*Frais de port	
	TOTAL	

V222H11

*Frais de port et d'emballage :
1 à 2 revues : 2,60 €
+ 1,00 € par revue supplémentaire

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere a moin adresse courriel. Pour nous contacter : 01 47 56 54 00 (numéro non surtaxé) ou : abo@editions-lariviere.fr - Offre valable 1 mois.
Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-contre ❑

Bande dessinée

PAR GEANT VERT

Pense-bête

Le mois d'août est le passage obligé pour une rentrée sociale réussie après une année de labeur où rien n'a fonctionné pour la plupart des lecteurs. Afin de s'éviter de nouvelles et cruelles désillusions, le lecteur malin va profiter du farniente pour muscler son art de la discussion en politique mondiale, sa virtuosité guitaristique, quelques banalités sur la cuisine ainsi que moult connaissances livresques sans jamais mettre les pieds dans une bibliothèque.

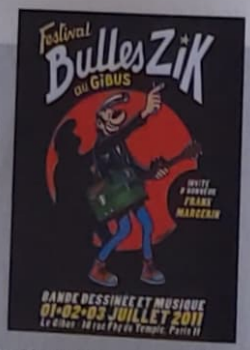
Alors que des générations entières se sont ruinées en cours de musique pour devenir les nouveaux *guitar heroes* du rock'n'roll, une nouvelle mode est apparue dans les années 80 qui consiste à faire semblant de jouer de la guitare en s'agitant dans tous les sens sur fond de play-back à fond la caisse : la Air Guitare est née. D'abord objet du mépris le plus total de la part des puristes, ce passe-temps de chambre d'ado va rapidement se populariser sur toute la planète avant de se terminer en championnat du monde dès 1996. Afin de rendre hommage à ce dérivatif désormais aussi honorable que le visionnage du porno mensuel de Canal+, le duo Yann Le Quellec (air scénario) et Romain Ronzeau (air dessin) ont concocté **"Love Is In The Air Guitare"** (Delcourt), vibrant hommage à l'acte gestuel sous la forme d'une histoire adolescente très bien ficelée et pas gonflante à lire.

Les Twin Towers se sont effondrées il y a dix ans. Pendant tout ce temps, que s'est-il passé ? Afin de rafraîchir la mémoire de tous, un collectif de journalistes et dessinateurs se sont associés pour élaborer un superbe bouquin alliant émotion et réflexions post-apocalypse. L'engin s'intitule **"12 Septembre – L'Amérique D'Après"** (Gallimard) et propose un éventail de textes, dessins de presse et BD sur un des plus grands traumatismes infligés au monde depuis les bombardements nucléaires sur le Japon supposés apporter un certain équilibre au monde après la Guerre mondiale. On voit le résultat. Loin d'être un chœur de pleureuses professionnelles et de bon ton, ce collectif de dix-neuf personnes s'est bien penché sur la gravité du sujet avant de coucher le fruit de ses réflexions sur le papier. Dès la première BD, "Rendez-Vous", l'auteur Miles Hyman plonge le lecteur dans une Amérique paranoïaque et incapable de faire la différence entre une personne normale et un terroriste du 11 Septembre. Comme l'ensemble des intervenants, Miles Hyman a choisi son camp : celui de la liberté mais pas à n'importe quel prix. Pour le reste, en plus d'une superbe couverture d'Enki Bilal, ce ne sont que deux cents pages indispensables à utiliser comme pense-bête pour éviter de faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas qu'ils nous fassent.

Les éditions Même Pas Mal viennent de Marseille et sont issues de l'imagination fertile d'un trio de jeunes rockers en fin de droits. A l'origine, le projet est un fanzine qui ne verra jamais le jour car ses géniteurs ont décidé de voir beaucoup plus grand. A force de tourner dans les concerts, les compères connaissent tout un tas de dessinateurs aussi talentueux devant la planche à dessiner que dans les pogos les plus vigoureux. En peu de temps, Pixel Vengeur (Dingo Jack), Cha (Oh ! Merde !), Goupil Acnéique et Abraham Kadabra (Paf & Enkule) ainsi que les frères Guedin (Luv Story) rejoignent l'écurie la plus déjantée du petit monde tranquille de la BD. Le contenu des albums n'est pas forcément à mettre entre toutes les mains mais est en parfaite conformité avec la ligne ultra rock'n'roll du parti (d'en rire). Avec l'arrivée d'Olivier Besseron dans la fine équipe, le lecteur avide de ces étranges personnages sans regard va se précipiter sur **"Snack – Avec Surgelés De Qualité"** et sa succession d'histoires courtes aussi absurdes que vitriolées au dernier degré. L'univers de Besseron peut éventuellement faire peur aux adeptes du politiquement correct mais sa vision du monde est certainement plus saine que celle des dessinateurs de petits Mickey normalisés. Dans une île déserte sans concession, le lecteur sait maintenant quelle BD emporter avec lui au moment du naufrage.

"90 Autres Livres Cultes A L'Usage Des Personnes Pressées" (Editions Çà & Là) de Henrik Lange est en passe de devenir le principal sujet de conversation de tous les cafés littéraires de France et de Navarre. Surfant sur le succès des deux précédentes BD consacrées aux livres et au cinéma, Henrik Lange sort la table de deux et multiplie d'autant les connaissances littéraires de toutes les personnes ne mettant jamais les pieds dans une bibliothèque. Savoir si ses livres sont efficaces, ça, personne n'en doute, mais, il est tout de même nécessaire de posséder un minimum de connaissance pour apprécier toutes les subtilités condensées en quatre cases par page sur des sujets tels que "En Attendant Godot" ou "Guerre Et Paix". Dans le cas de ce dernier, il serait peut-être intéressant de faire tourner les tables afin de connaître l'avis de Tolstoï quant au traitement réservé à sa fresque de quelque mille six cents pages. D'un autre côté, le résumé de Lange est aussi remarquable que son bouquin léger face à l'original. ❑

Le gros plan du Géant



En quelques années, le festival **Bulles Zik 2011** a parcouru pas mal de chemins : d'abord en migrant de la banlieue jusqu'au cœur du Paris underground, ensuite en continuant de s'ouvrir de plus en plus au rock. Cette année, les nostalgiques indécrottables de l'épopée Métal Hurlant ont pu commémorer l'ancien temps pendant trois jours sous la verrière (parfois très chaude) du Gibus où s'entassaient à longueur d'étals les vétérans Margerin, Denis Sire, JC Denis, Berberian, Ben Radis, P'tit Luc et Shelton, tous vaillamment épaulés par la nouvelle vague des Jack Raynal, Thierry Guitard, Besseron, Cha et Claire Bouilhac entre autres auteurs à peine quadragénaires. Avec un Gibus Club dévolu à une expo de la fanzinothèque de Poitiers, aux stands alternatifs et aux concerts de rock brillamment joués à fond les bananes par Lord Fester, Stymates, The Bishops, Beef Paradise et Margerin à la palette graphique, les spectateurs s'en seront pris pleins les yeux et les oreilles pendant trois journées pied au plancher. Comme toutes les initiatives sponsorisées principalement avec l'argent des organisateurs, Bulles Zik mérite d'être soutenu par le petit monde du rock de la manière la plus efficace possible.

BEATLES PARADE

PROPOSÉ PAR JAMPUR FRAIZE

RÉBUS

Découvre tes chansons préférées des Beatles dans ces 2

1 (niveau pas trop difficile)

2 (niveau assez nul)

Solution des rébus : 1 : Ob-La-Di Ob-La-Da (Aube - Lady - Aube - Lada)/2 : Lady Madonna (Lait - Dix Madonna)

PAR AGNES LEGLISE

Le cul des lectrices

Rock'n Philo

Francis Métivier
Editions Bréal

Ne pas croire qu'on balance un tel aveu sans le rouge au front et sans la pleine conscience de la déception que cet *outing* va provoquer chez certains fins lettrés de lecteurs mais, disons-le tout net, la philosophie n'est pas trop notre mug de thé, et rares sont les grands penseurs dont nous avons réussi à lire les enseignements sans dépérir d'ennui et sombrer dans une stupeur accablée, rapport à la grave allergie aux trucs sérieux dont nous souffrons depuis longtemps déjà. Mais hein, cons peut-être mais conscients de nos tares, ce n'est pas sans un éréthisme certain que nous avons tout de même entamé l'*instructionneuse* lecture de ce "Rock'n Philo", œuvre d'un prof de philo amateur de rock et annoncé comme un ouvrage *"sexy et érudit"* par Google, c'est dire, ouvrage qui allait, espérions-nous, nous réconcilier avec l'amour de la sagesse et des subtils concepts et nous permettre d'enfin appréhender la réalité avec du matos intellectuel de qualité. Autant le dire tout de suite, dès les premières pages on comprend vite que ce n'est pas gagné et que l'abordage en question se révèle moins affriolant que l'association avec le rock avait laissé espérer. Partant du préambule évident que oui, le rock étant écrit par des humains, il parle donc globalement de la vie et de la condition humaine et qu'il y aborde des sujets que la philo traite (l'amour, la mort, suis-je qui exactement ? tout ça), l'auteur construit son association rock/ philo sur cette base et s'irrigue de citations glanées dans le répertoire pour démontrer les liens entre le rock et la réalité et refiler, du coup, des leçons de philo illustrées. Sans même revenir trop lourdement sur l'étrange hiatus du binz qui consiste à prendre également des citations d'auteurs pas du tout rock ou/et moyennement connus pour la subtilité de leurs lyrics comme Gérald de Palmas, The Black Eyed Peas ou Michel Berger (?) comme bases d'une démonstration philosophique sur le rock et croire qu'on ne va pas voir le plaquage bancal, on peut tout de même s'étonner des limites évidentes de l'exercice qui s'appuie donc aussi sur des textes indigents comme *"prisonniers, menottes aux poings, ça fait mal"* des BB Brunes pour illustrer le devoir ou le fameux *"don't worry, be happy"* du célèbre rocker *(hi hi)* Bobby McFerrin pour le chapitre consacré au bonheur et qui montre ainsi les limites vite atteintes de la manœuvre. Pas dit pour autant que les citations plus appropriées ou d'auteurs plus brillants atteignent, elles, leurs buts formateurs et avoir survécu au traumatisme douloureux d'une nonne professeur d'anglais nous chantant à tue-tête "The Fool On The Hill" avec sa guitare folk dans le but, absolument raté, de rajeunir ses cours et grâce à qui la seule écoute d'un morceau innocent des Beatles nous plonge encore dans un morosité nauséeuse, assombrie sans doute par l'image persistante de ses grands pieds battant la mesure en sandalettes, n'est sans doute pas étranger à notre manque d'enthousiasme devant le procédé finement pédagogique de l'auteur qui semble avoir oublié que, malheureusement guère plus sages ou mieux armés par cette lecture, cancres nous fûmes, cancres nous resterons, et que pour les fans de base que nous sommes, *"school's out forever !"*.

De La Jouissance En Littérature

Edouard Launet
Edition Philippe Rey

Edouard Launet ne respecte rien. Ni son lecteur qu'il tente honteusement de tromper avec un titre racoleur qui ne correspond nullement au contenu réel du bouquin et décevra tous les amateurs de sexe et de libertinage littéraire qui en auraient fait l'emplette mais l'affreux jojo ne respecte pas plus ses congénères critiques, les multitudes de chercheurs sourcilleux, ces séminaristes pointus ou les khâgneux en tout genre qui peuplent les pages de son catalogue absurde de manies intellectuelles aussi drôles qu'atterrantes. Apocryphes ou authentiques, les insanités se succèdent ici dans un flot d'informations tout aussi savoureuses que, pour la plupart, absolument inutiles et d'un ridicule achevé. Etudes poussées sur les boutons (de porte, de visage, de vêtements) dans l'œuvre de Proust, sémantique de Kripke pour les nuls, *"mourir dans Les Misérables"* confronté à l'analyse *"trépasser dans les Misérables"*, une approche ethno-critique des relations morts/ vivants, le cul des lectrices sur la table de nuit, logiciels écrivains, infos essentielles dont les exemples abondent de folies scrutatrices, tout bon sens oublié, qui accumulent d'insignifiantes observations dans un but obscur tant l'œuvre, l'art, le plaisir de la lecture est ici oublié ou seulement utilisé comme support de comptabilités hystériques et masturbatoirement inutiles. Loufoque et malin, ce manuel de saine irrévérence restera sans doute comme le seul apport délibérément fun au bon vieux corpus critique moins enclin à la gaudriole volontaire.

Actuel - Les Belles Histoires

Vincent Bernière
Editions de La Martinière

On croyait tout savoir déjà sur le fameux magazine/ emblème des seventies Actuel, son histoire, ses héros, ses hauts faits d'arme, ses engueulades, ses réussites ou ses naufrages mais voilà un dernier (dernier dernier ?) volume pour nous contredire et raconter enfin les ultimes détails jusque-là inconnus. Fac-similés, témoignages de première bourre, survivants, fantômes du passé, potacheries, déconnades, enquêtes, couvertures chocs, fidèles ou traîtres, tous sont évoqués ici sous la plume obligeante de Vincent Bernière, aimable Cicéron, qui livre ici un bel hommage appuyé, à la hauteur des rêves vécus ou enfuis du magazine qui révéla l'underground français et changea tout de même la face de toute la presse de son temps. ❑

TOP TEN LIVRES ROCK (source Fnac)

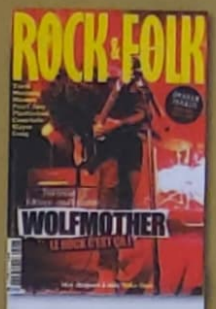
01 ★ **"Life"** KEITH RICHARDS *(Robert Laffont)*
02 ★ **"La Guitare Pour Les Nuls"** MARK PHILLIPS & JON CHAPPELL *(First)*
03 ★ **"Visage D'un Dieu Inca"** GERARD MANSET *(L'Arpenteur)*
04 ★ **"Brassen Ou La Liberté"** JOANN SFAR & CLEMENTINE DEROUDILLE *(Dargaud)*
05 ★ **"Just Kids"** PATTI SMITH *(Denoël)*
06 ★ **"Pensées, Provocs Et Autres Volutes"** SERGE GAINSBOURG *(Le Livre De Poche)*
07 ★ **"L'Ombre De Ma Voix"** PATRICIA KAAS *(Flammarion)*
08 ★ **"Les Chansons Qui Ont Tout Changé"** BERTRAND DICALE *(Fayard)*
09 ★ **"Jim Morrison"** SAM BERNETT *(Broché)*
10 ★ **"Gainsbourg"** GILLES VERLANT *(LGF)*

Photo Bruno Berbessou

ROCK&FOLK ATTENTION, COLLECTORS !

N° 505
- Arctic Monkeys
- Spécial Rock Français
- Les Festivals de l'Eté
- Kickback
- The Mars Volta

N° 506
- The Beatles
- Willy deville
- M
- Air
- Lynyrd Skynyrd



N° 507
- Wolfmother
- Plastiscines
- Graham Parker
- Violett
- Les chanteuses

N° 513
- Dr Feelgood
- The Stooges
- Pavement
- Jeff Beck
- Buddy Holly

N° 514
- Muse
- The Stooges
- Sharon Jones
- Keith Richards
- Tout sur le Rock Prog

N° 516
- Le rock français
- Absolutely live
- Supergrass
- Steve Miller
- Le rockabilly

N° 518
- Carl Barat
- Charlie Watts
- David Bowie
- Nazareth
- Philippe Katerine

N° 519
- Patti Smith
- Keith Richards
- Guns n'Roses
- Grinderman
- Brian Ferry

N° 520
- Kings of Leon
- Rory Gallagher
- Billy Corgan
- Tigerman
- Keith Richards

N° 522
- Captain Beefheart
- Oh La La
- The Smiths
- Anna Calvi
- Wanda Jackson

N° 523
- Beady Eye
- Fils de Stooges
- Global Psyche
- Bob Dylan
- Mott the Hoople

N° 524
- The Strokes
- The kills
- Louis Bertignac
- Big Day Out
- Johnny est-il rock ?

N° 525
- Miles Kane
- Iron Maiden
- Zone Libre
- Thin Lizzy
- Catherine Ringer

N° 526
- Roger Waters
- Paul Simon
- Bob Geldof
- Bootsy Collins
- Arctic Monkeys

N° 527
- Nick Cave
- Jim Morrison
- Black Lips
- Queens of the Stone Age
- Humble Pie

N° 528
- Jeff Beck
- Led Zeppelin
- Red Hot Chili Peppers
- Cage the Elephant
- Les Festivals de l'Été

L'ÉCRIN INDISPENSABLE
(peut contenir 12 n°)
15 € + frais de port

DERNIERS EXEMPLAIRES !
Bientôt vous ne trouverez plus les numéros de 2006
Commandez-les sur :
www.rocknfolk.com

BON DE COMMANDE

à compléter et à retourner avec votre règlement aux :
Editions Larivière - VPC - 6, rue Olof Palme - 92587 Clichy cedex

Les anciens **Rock&Folk** sont à **4,90 €** (N°525, 526), **5 €** (N°505 et 507), **5,10 €** (N°513, 514, 516, 517, 519, 520), **5,20 €** (N°522, 523, 527, 528) **5,95 €** (N°506), **6,10 €** (N°518), **6,20 €** (N°524). Les frais de port sont à ajouter.

Courriel : .....@.....
Nom/Prénom
Adresse
CP Ville
Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020
❑ CB N° Expire Cryptogramme
Signature et date obligatoires

N° ou écrin	Prix	Total
	*Frais de port	
	TOTAL	

V068P81

*Frais de port et d'emballage :
1 à 2 revues : 2,60 €
+ 1,00 € par revue supplémentaire
1 écrin : 5,00 € + 2 € par écrin supplémentaire

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere à mon adresse courriel. Pour nous contacter : 01 47 56 54 00 (numéro non surtaxé) ou : abo@editions-lariviere.fr - Offre valable 1 mois.
Conformément à la loi Informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑.

Absolutely live

Ray Manzarek & Robbie Krieger Of The Doors

3 juillet, Bataclan (Paris)

Mesdames et messieurs, *"from Los Angeles, California..."*. C'est au son de "Roadhouse Blues" que débarquent Robbie Krieger et Ray Manzarek, avec à leurs côtés le fantôme de Jim Morrison, disparu non loin d'ici et en ce jour il y a 40 ans. Le claviériste lève le poing, invoque William Blake et le LSD, avant de laisser courir ses doigts sur "Break On Through". Le son spectral du guitariste n'a pas bougé non plus. Composée de Ty Denis (embarqué dans le projet depuis 2003) à la batterie et de Phil Chen (qui a joué avec Donovan ou Jeff Beck) à la basse, la rythmique confère de l'ampleur au répertoire poétique. *"What have they done to the earth ?"* inscrit derrière eux, entre des images psychédéliques où l'on distingue Ray et Robbie allumer bougies et bâtons d'encens le matin même sur la tombe au Père Lachaise. Live, un certain Dave Brock ressemble au chanteur original (mais n'a rien à voir avec celui de Hawkwind) et il a surtout l'intelligence de ne pas en faire trop. La dernière fois, avec The Doors Of The 21st Century en 2002, il s'agissait de Ian Astbury et cela n'avait que moyennement fonctionné. Manzarek rappelle qu'il s'agit de célébrer également les 40 ans de "LA Woman", et le groupe joue le dernier (et meilleur) album des Doors dans son intégralité, puis "Love Me Two Times" et "Five To One" en rappel rageur. Ray et Robbie Of The Doors terminent avec une explosive version de "Light My Fire". La lumière se rallume sur l'image christique de l'American Prayer Tour.

VINCENT HANON

The Beach Boys

6 juillet, Grand Rex (Paris)

Habitués au mariage du sublime et du navrant, les amoureux des Beach Boys se sont massés boulevard Poissonnière pour voir l'incarnation 2011 d'un groupe dont Mike Love et Bruce Johnston sont désormais les seuls membres certifiés (et les dépositaires du nom). Camarade Bruce et cousin Mike ressemblent à d'aimables retraités (chemise ample, casquettes, chaussures confort) prêts à aller taquiner le marlin dans le Pacifique. Autour d'eux, un groupe balloche mais précis joue un vaste et délectable best-of. Les tubes dotés du mot *surf* seront tous distillés au fil de la soirée, à la grande joie du public. Plus surprenant, Mike Love pioche allègrement dans les chefs-d'œuvre de Brian Wilson : "In My Room", plusieurs extraits de "Pet Sounds" (qu'il conspuait à l'époque) et même "Heroes And Villains". Tout juste grommellera-t-il : *"La musique de celle-ci a été écrite par mon cousin."* Les arrangements sont souvent douteux (le synthé est réglé sur le son *Michel Berger*) reste que la science du chœur et l'emphase spectoriennes sont encore présentes, phénoménales. Johnston tire son épingle du jeu avec la touchante "Disney Girls (1957)". Le maléfique Mike Love tape dans la main des premiers rangs avant de convier au rappel l'inévitable "Kokomo", ode aux paradis fiscaux caraïbes, et une déprimante version de "Summertime Blues".

BASILE FARKAS

Paul Simon

6 juillet, Palais des Congrès (Paris)

Auteur d'un des trois meilleurs albums du premier semestre 2011 ("So Beautiful Or So What"), Paul Simon a eu la délicatesse de faire passer sa tournée actuelle par Paris, afin de déposer, au cœur du Palais de béton, des orchidées sonores. Archange du folk new-yorkais, pionnier de la world et finalement musicien du monde au sens noble, Simon a exhibé quelques gemmes de son répertoire, mais sans nostalgie, préférant mettre en valeur de superbes passages du petit dernier ("Dazzling Blue"). Certes, l'orchestre était également là pour mettre en valeur les *afro-folkeries* dont le singer-songwriter parsème son répertoire depuis vingt-cinq ans ("You Can Call Me Al") mais sut s'effacer lorsque ce dernier distribua les intouchables : "Sounds Of Silence", les veines très apparentes, ou "Here Comes The Sun", parce que ne jamais oublier ce qu'on doit aux morts est une assurance de rester vif.

JEROME SOLIGNY

Guitar Wolf

7 juillet, La Maroquinerie (Paris)

On n'avait pas vu nos Nippons préférés depuis quatre ans et les retrouvailles avec le public parisien sont explosives. D'autant qu'on retrouve ces petits rituels qui font le charme de Guitar Wolf. Seiji vide toujours une bière d'un trait avant d'entamer les choses sérieuses. Le trio sue dans son cuir avec un stoïcisme tout japonais en distillant son jet rock'n'roll maison, ce garage punk saturé-speedé qui fracasse si bien les tympans. Et le mélange de poses de rock star, de frénésie et d'humour demeure irrésistible. Ça slamme dans les premiers rangs — croix de guerre à notre photographe qui continue de shooter la main écrasée — Seiji pioche un spectateur qu'il transforme en guitariste honoraire avant de former une pyramide humaine avec une bande de fans. Non, Guitar Wolf n'a pas changé en quatre ans et, en ces temps incertains, cela fait autant de bien qu'une piqûre d'adrénaline en plein cœur et une caresse au cerveau reptilien.

ISABELLE CHELLEY

The Velvet Underground Revisited

7 juillet, Cité de la Musique (Paris)

Après avoir servi trois fois de bande-son à des pubs françaises, le groupe de Lou Reed est désormais canonisé par l'Etat. Pourquoi pas ? Cet hommage aux chantres du stupre new-yorkais a quelque chose de bizarre. Nulle effluve de transgression, ni même une goutte de bière autorisée dans cet auditorium peuplé de CSP +. Le casting sur scène a pourtant de l'allure avec deux Supergrass/Hot Rats (Gaz au chant et à la guitare, Danny à la batterie), un Air (Nicolas Godin, claviers), un Radiohead (Colin Greenwood, basse), un producteur (Nigel Godrich, guitare, chœurs). Un deuxième batteur est même là (le session man Joey Waronker), cela semble suffisant pour jouer les parties rythmiques de Moe Tucker. Le groupe rejoue d'abord l'album à la banane verbatim. Le procédé peut paraître poussif, mais la bande s'en sort bien. Grâce à Gaz Coombes qui fait à la fois Lou et Sterling en casquette et marinière. Grâce à Danny Goffey qui virevolte. Les deux ont du charisme pour six, voire sept quand Feist vient susurrer "Femme Fatale". Plus convaincante en sosie de Nico, Anja Plasch, chanteuse de Soap & Skin se charge de "I'll Be Your Mirror" et "All Tomorrow's Parties". La jeune femme a pour elle d'être autrichienne, glaciale et à côté de la plaque. "The Black Angel's Death Song" est occultée et les six partent en trombe sur "European Son", gavé de fuzz et larsen. L'affaire se décoince encore quand la troupe joue avec plaisir et approximation "Candy Says" puis "Who Loves The Sun". Au rappel, les deux Hot Rats jouent "I Can't Stand It", en version Lou Reed speedée. Tout le monde revient et "Sweet Jane" sonne la fin de cette drôle de reconstitution, à mi-chemin entre la Factory warholienne et le Puy du Fou vendéen.

BASILE FARKAS

Toujours le même arsenal pour l'ex-gunner : Slash à Paris le 12 juillet

Photo Carole Epinette

Slash

12 juillet, Zénith (Paris)

C'est un Zénith en ébullition, bondé, qui accueille ce soir le déjà légendaire six-cordiste anglo-américain. Testostérone et cheveux longs, la fosse trépigne à l'arrivée de la ténébreuse idole. Dès "Nightrain", tout se met en place : public conquis, rythmique mastoc et l'excellent chanteur Myles Kennedy aux épiques envolées. En grande forme, le bodybuildé guitariste au chapeau administre avec classe, wah-wah et Les Paul, un set globalement irréprochable (si l'on excepte quelques poussives ballades) : "Rocket Queen", la très sabbathienne "Nothing To Say", le "Speed Parade" du Slash Snakepit ou évidemment "Sweet Child O Mine". De vrais monuments de hard rock, racés et dominateurs. Enfin, la jouissive "Paradise City" conclut parfaitement l'affaire, après deux heures et dix minutes d'une imparable démonstration de force.

JONATHAN WITT

The Strokes

20 juillet, Zénith (Paris)

Dans quel état se trouvent les Strokes ? L'ambiance entre les membres semble plutôt glacée — c'est un peu Julian C et les autres — mais les élégants New-Yorkais assurent diablement. On est d'emblée happé par un implacable mécanisme, un son d'une puissance faramineuse. Albert Hammond Jr et Nick Valensi sont concentrés, tendus : moulinets rythmiques pour le premier (et solo sur "Last Nite"), soli (trop ?) fidèles pour le second. Ils rendent grâce à une idéale setlist, bien axée sur les deux premiers opus ("Is This It", "Reptilia"), renforcée par quelques titres d' "Angles", très acclamés ("Machu Picchu"). L'heure et quart passe bien vite, se concluant sur une frénétique et exaltante "Take It Or Leave It" : les ex-sauveurs du rock livrent toujours un spectacle précis et classieux.

JONATHAN WITT

Paris

AOUT

★ 20 AOUT
Munchi, Slap In The Bass, Big Dope P & Patamix Crew (Batofar, 23 h 55)

★ 23 AOUT
Hot Water Music (Nouveau Casino) ● **OP9, Surfer Rosa, Many McQueen & L-Za** (Batofar)

★ 24 AOUT
Royal Bangs & White Denim (Nouveau Casino)

★ 25 AOUT
The Red Lips, Apollo & Dead Sea Lions (International) ● **Giuliano Veronese, Marka T, Micheal Salomon & Circuito Zero** (Batofar) ● **Wild Nothing aka Jack Tatum** (Point Ephémère)

★ 26 AOUT
Beat Mark, Biffy Clyro, Big Audio Dynamite, Cansei De Ser Sexy (CSS), Death In Vegas, Edward Sharpe, Foo Fighters, Funeral Party, General Elektriks, Grouplove, Herman Düne, Jamaica aka Poney Poney, Kid Cudi, Odd Future Wolf Gang Kill Them All, Paul Kalkbrenner, Seasick Steve, Smith Westerns, the Feeling Of Love, the Kills, Young The Giant & Yuksek (Domaine National de St-Cloud, 15 h) ● **Dactylo, Takine, Mamz'Hell, Delva aka Diva, Peckette & AML** (Batofar, 23 h 55) ● **Djak, 666 Revelation & Bigmoneymakers** (International)

★ 27 AOUT
Arctic Monkeys, Austra, BB Brunes, Birdy Hunt, Blonde Redhead, Cage The Elephant, Cocorosie, Death From Above 1979, Etienne de Crécy, Gruff Rhys, Hushpuppies, Interpol, Jim Jones Revue, Keren Ann, le Corps Mince de Françoise, Myra Lee, Polock, Q-Tip, Sexy Sushi, the Black Box Revelation, the Wombats & Wu Lyf (Domaine National de St-Cloud, 15 h) ● **The Finkielkrauts** (Espace B) ● **The Yupps, I'm Fresh ! You're Pretty & Asian Porn Stars** (International)

★ 28 AOUT
Anna Calvi, Archive, Cat's Eyes, Cherri Bomb, Concrete Knives, Crocodiles, François & the Atlas Montains, Lykke Li, Miles Kane, My Chemical Romance, Nneka, Simple Plan, Lilly Wood and the Prick, the Deftones, the Horrors, the La's, the Naked and Famous, the Vaccines, Tinie Tempah & Trentemoller (Domaine National de St-Cloud, 14 h) www.rockenseine.com

★ 30 AOUT
Anatomie Bousculaire, Sheeduz, Ansophy & Brain Rain (Batofar)

★ 31 AOUT
The Offspring & Royal Republic (Zénith) ● **Hindi Zahra & Tigran Hamasyan et Omar Sosa & Mola Sylla** (grande halle Charlie-Parker à La Villette)

SEPTEMBRE

★ 1er SEPTEMBRE
The Bony King Of Nowhere (Flèche d'Or) ● **Camille** (chapelle des Récollets) ● **The Offspring & Royal Republic** (Zénith)

★ 2 SEPTEMBRE
Beetween The Buried And Me (Maroquinerie) ● **Camille** (chapelle des Récollets) ● **Jérémy Jay & My Broken Frame** (Point Ephémère) **Shimmering Stars, Greatests Hits & Leno Lovecraft** (Flèche d'Or) ● **Thee Gravemen & Autoramas** (Combustibles)

★ 3 SEPTEMBRE
Alf Brozzer, Mark Henning, Babar & Xylax (Batofar) ● **Camille** (chapelle des Récollets) ● **Zebra** (Divan du Monde, 23 h 30)

★ 4 SEPTEMBRE
Camille (chapelle des Récollets)

Les Red Hot, 18 et 19 octobre à Paris (Bercy)

Photo DR

★ 5 SEPTEMBRE
Botiboi & Megafaun (Café de la Danse) ● **Camille** (chapelle des Récollets) ● **Cold Cave** (Point Ephémère) ● **The Rapture** (Maroquinerie) ● **Yellowcard** (Flèche d'Or)

★ 6 SEPTEMBRE
Camille (chapelle des Récollets) ● **Health !** (Point Ephémère) ● **Lightning Dust, Laura Stevenson & the Leisure Society** (Café de la Danse) ● **Primal Scream** (Cigale) ● **Santigold** (Gaîté Lyrique)

★ 7 SEPTEMBRE
Camille (chapelle des Récollets) ● **Mac Miller** (Maroquinerie) ● **Turzi & Rocky** (Gaîté Lyrique) ● **James Blood Ulmer, Rodolphe Burger & Hell's Kitchen** (Cabaret Sauvage)

★ 8 SEPTEMBRE
Camille (chapelle des Récollets) ● **Keiji Haino** (Batofar) ● **Independent Trio** (New Morning) ● **Mac Miller** (Cigale) ● **Poni Hoax & ESG** (Cabaret Sauvage)

★ 9 SEPTEMBRE
Camille (chapelle des Récollets) ● **Roy Hargrove, Grand Pianoramax, Leo Tardin & Mike Ladd and Black Craker** (Cabaret Sauvage) ● **Olibusta, Claude VonStroke, French Fries, Manaré, Chef & Sound Pellegrino Thermal Team** (Nouveau Casino, 23 h 55) ● **Solar Bears & Koreless** (Batofar)

★ 10 SEPTEMBRE
Camile (chapelle des Récollets) ● **Cercueil, Unison & la Chatte** (Flèche d'Or) ● **Connan Mockasin** (Maroquinerie) ● **Mélissa Laveaux & You And You** (square du Commerce, XV e) ● **Maceo Parker, Fred Wesley & the New JB's** feat. **Pee Wee Ellis** (grande halle de La Villette) ● **Questlove & Music Large** (Cabaret Sauvage) ● **Peter Doherty, Metronomy, Selah Sue & SoKo** (parc de Bagatelle)

★ 11 SEPTEMBRE
Camile (chapelle des Récollets) ● **Amp Fiddler, Questlove & Tony Allen** (grande halle Nef Nord de La Villette) ● **Red & This Is The Hello Monster !** (square Mgr Maillet, XIXe)

★ 12 SEPTEMBRE
Beirut & Mina Tindle (Olympia) ● **Camille** (chapelle des Récollets) ● **Clap Your Hands Say Yeah !** (Maroquinerie) ● **Duran Duran** (Grand Rex)

★ 13 SEPTEMBRE
Camille (chapelle des Récollets) ● **The Drums** (Nouveau Casino) ● **Brooke Fraser** (Maroquinerie)

★ 14 SEPTEMBRE
Jon Allen (New Morning) ● **Donavon Frankenreiter** (Maroquinerie) ● **Ron Sexsmith, Trevor Moss & Hannah-Lou et Oscar & the Wolf** (Café de la Danse)

★ 15 SEPTEMBRE
Kevin Costner and Modern West (Cigale) ● **Fallulah** (Nouveau Casino) ● **The Fresh and Onlys, Wooden Ships & Civil Wars** (Café de la Danse) ● **Imperial Tiger Orchestra** (Point Ephémère) ● **The Jezabels, Sarabeth Tucek & She Keeps Bees** (Flèche d'Or) ● **Anthony Joseph & the Spasm Band** (New Morning) ● **DJ Shadow** (Trianon) ● **VNV Nation & Straftanz** (Divan du Monde)

★ 16 SEPTEMBRE
Anoraak, Nasser & the Toxic Avenger (Cigale, 18 h 30) ● **Aura Noir** (Glazart) ● **Birdy Hunt** (International) ● **Boots Electric** (Nouveau Casino) ● **B.T. Express** (New Morning) ● **Niki Demiller (ex-Brats)** (Bus Palladium) ● **Digitalism** (la Machine du Moulin Rouge) ● **Fête de l'Huma** avec **Cyril Mokalesh, Dick Annegarn, Fat Freddy's Drop, Gaëtan Roussel & Sum 41** (La Courneuve, parc départemental G.Valbon) ● **Avril Lavigne** (Zénith) ● **Little Scream, Laura Sprengelmeyer, the Wave Pictures & Man Man** (Café de la Danse) ● **Superfiz & Malatesta** (Batofar) ● **We Were Promised Jetpacks, the Twilight Sad & Mazes** (Flèche d'Or)

★ 17 SEPTEMBRE
B.T. Express (New Morning) ● **Eskemo** (Nouveau Casino) ● **Fête de l'Huma** avec **Joan, Baez, le Larron, les Rois de la Suède, No One Is Innocent, Patrice & the Ting Tings** (La Courneuve, parc départemental G.Valbon) ● **Avril Lavigne** (Zénith) ● **Neal Casal, Sarah Lee Guthrie & Johnny Irion, Danny & the Champions Of The World** (Flèche d'Or) ● **Pat Kebra** (Miroiterie) ● **Mad Mad** (Batofar) ● **Owl City** (Bataclan) ● **Charlie Wilson** (Trianon)

★ 18 SEPTEMBRE
Fête de l'Huma avec **HK & les Saltimbanks, Meeting & Patrick Coutin** (La Courneuve, parc départemental G.Valbon) www.fete.humanite.fr ● **Nega** (Divan du Monde)

★ 19 SEPTEMBRE
Chrome Hoof & Alamaailman Vasarat (Glazart) ● **Chris De Burgh** (Olympia) ● **G Love & Audra Mae** (Flèche d'Or) ● **The Tanlines & Wise Blood** (Espace B)

★ 20 SEPTEMBRE
Handsome Furs (Point Ephémère) ● **Jef Lee Johnson & Reggie Washington** (New Morning) ● **Inquisition, Revenge, Corpus Christi & the Stone** (Glazart) ● **Natalia Kills** (Divan du Monde) ● **Millencolin** (Maroquinerie) ● **Miossec** (Nouveau Casino) ● **Brian Wilson** (Casino de Paris)

Province

AOUT

Assassin, Fishbone, Pulla & Scratch Bandits Crew : 25, Nice (théâtre de verdure) ● **Barrio Populo & la Rumborrachera :** 24, St-Jean-en-Royans (place de la mairie) • 26, Cleppé (festival) ● **BB Brunes :** 26, Châlons-en-Champagne (plein air) ● **Soul Station :** 25, St-Brieuc (anciennes halles) ● **Blonde Redhead :** 28, Luxembourg (L, Den Atelier) ● **Brodinski, the G.e.e.k & Pete Kassidy :** 21, Monaco (brasserie de Monaco) ● **Busy P, Drago Eres & Boombass Of Cassius :** 23, Cannes (Palais Club) ● **Alain de Nardis & les Fabuleux Culs Trempés :** 27, St-Valéry-en-Caux (Rayon Vert) ● **Drago Eres :** 26, Nice (Bliss Bar)

PREVISIONS PARIS

the Specials : 27/9 (Olympia), **Xzibit :** 28/9 (Cigale), **Black Lips :** 30/9 (Cigale), **the ABC&D of Boogie-Woogie** feat. **Charlie Watts :** 2/10 (New Morning), **George Michael :** 3 et 4/10 (Bercy), **Sondre Lerche :** 5/10 (Réservoir), **Lussi In The Sky :** 6/10 (Boule Noire), **Britney Spears :** 6/10 (Bercy), **Madness :** 7/10 (Trianon), **Status Quo :** 10/10 (Olympia), **Joan Baez :** 11 et 12/10 (Grand Rex), **Robin Gibb :** 13/10 (Palais des Congrès), **Crosby & Nash :** 14/10 (Olympia), **John Cale :** 17/10 (Maroquinerie), **Bob Dylan & Mark Knopfler :** 17/10 (Bercy), **the Kooks :** 18/10 (Casino de Paris), **Red Hot Chili Peppers :** 18 et 19/10 (Bercy), **Rihanna :** 20 et 21/10 (Bercy), **Deus :** 24/10 (Trianon), **Wailers :** 28/10 (Divan du Monde), **Lenny Kravitz & Raphael Saadiq :** 29/11 (Bercy), **Black Stone Cherry :** 4/11 (Zénith), **Within Temptation :** 6/11 (Zénith), **Alice Cooper :** 8/11 (Zénith), **Cowboy Junkies :** 8/11 (Divan du Monde), **Lulu Gainsbourg :** 8/11 (Casino de Paris), **Catherine Ringer :** 8/11 (Olympia), **Yes :** 19/11 (Olympia), **Motörhead :** 21/11 (Zénith), **Kasabian :** 22/11 (Zénith), **Peter Frampton :** 23/11 (Bataclan), **Scorpions :** 23/11 (Bercy), **Louis Bertignac :** 24/11 (Espace Cardin), **Shaka Ponk :** 25/11 (Zénith), **Jean-Louis Aubert :** 28/11 (Bercy), **Joeystarr :** 12 et 13/12 (Bataclan), **Coldplay :** 13/12 (Bercy), **Rammstein :** 6 et 7/3/12 (Bercy), **Madness :** 26/4/12 (Trianon)

● **Dyp :** 20, Graves (bar des Sables) ● **The Ex, Andy Moor, Ken Vandermark, Mats Gustafson & Roy Paci :** 25, Mulhouse (Noumatrouf) ● **H-Tenza, Michael Mayer, No.Key.Frame, James Clark & Kaarth :** 25, Nice (Hi Beach) ● **Imany & Louise :** 26, La Roche-sur-Yon (place de l'Hôtel de Ville) ● **Jack de Marseille & Pure Human Beat :** 26, Nice (Subway) ● **Jahcoozi, Dadadisco, Ludovic Vendi & Monsieur Rêve :** 27, Nice (Florida Beach) ● **Tom Jones :** 26 et 27, Monaco (salle des Etoiles) ● **Kelly Und Kelly, Carte Blanche, Hyphen Hyphen & Etienne de Crécy :** 26, Nice (théâtre de verdure) ● **KKC Orchestra :** 20, Jauldes (festival) • 26, La Côte-St-André (la Halle) ● **The Lankies :** 20, St-Pierre-l'Eglise (plein air) ● **Lussi In The Sky, Elmer Food Beat & les Rois de la Suède :** 20, Châteauroux (chapiteau) ● **Mac Man & DJ Seed :** 26, Nice (pub des 2 Frères) ● **The Offspring, Kids In Glass Houses & Simple Plan :** 23, Nîmes (arènes) ● **Pure Human Beat & Alberto Balsam aka Hervé Carvalho :** 27, Nice (Subway) ● **Rafale, Garbo & Percubaba :** 26, St-Brieuc (place du G^al De Gaulle) ● **The Rapture :** 28, Vevey (CH, Rockin Chair) • 31, Anvers (B, Muziekcentrum Trix) ● **Shaka Ponk :** 21, Châteauroux (chapiteau , avec le Pied de la Pompe) • 26, Bréal-sous-Montfort (Mafeu) • 28, Corsept (chapiteau) ● **The Shoes :** 20, Hasselt (B, Kiewit) • 27, Charleville-Mézières (square Bayard) ● **Syd Matters & Herman Dune :** 24, Les Sables-d'Olonne (centre des congrès)

SEPTEMBRE

American Dog :13, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec No Remorse & Mistaken Sons Of Alabama) • 16, Verviers (B, Spirit Of 66) • 17, Alençon (Luciole) ● **Atomic Garden, Bolik & Katawumpus :** 17, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● **Jean-Louis Aubert :** 2, Châlons-en-Champagne (plein air) ● **Barrio Populo :** 2, St-Hilaire-de-Voust (plein air – avec Electric Bazar & Cie) • 3, Grand Brassac (Guinguette) • 16, St-Jean-de-Bournay (salle C.Delage – avec Danguba, Hydromel & Poutreiles Fever) • 17, Comines-Warneton (B, MJC) • 24, Héricourt (plein air) ● **Battles :** 12, Strasbourg (Laiterie) ● **Ben l'Oncle Soul :** 5, Châlons-en-Champagne (plein air) • 8, Le Noirmont (CH, plein air) • 9, Mouilleron-le-Captif (les Etangs) ● **Louis Bertignac :** 9, Auberive (plein air) • 10, St-Brieuc (chapiteau Grève des Courses, avec Château Lateuf, Domb & the Octopus) ● **Between The Buried And Me :** 18, Anvers (B, Muziekcentrum Trix) ● **Binary Audio Misfits :** 30, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● **Black Lips :** 28, Tourcoing (Grand Mix) ● **Brigitte :** 2, Baume-les-Dames (complexe touristique) • 3, Lyon (parc naturel de Miribel-Jonage) • 8, Le Noirmont (CH, plein air) • 9, Vevey (CH, Rocking Chair) • 24, Verneuil-sur-Avre (Silo) • 25, Magny-le-Hongre (File 7) • 29, Le Mans (les Saulnières) • 30, Nyon (CH, Usine à Gaz) ● **Brooke Fraser :** 21, Zürich (CH, Kaufleuten) ● **Anna Calvi :** 21, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) • 22, Strasbourg (Laiterie) • 23, Lyon (Transbordeur) • 26, Montpellier (Rockstore) • 27, Ramonville (Bikini) • 28, Cenon (Rocher de Palmer) • 30, Rennes (salle de la Cité) ● **Cold Cave :** 6, Bruxelles (B, Rotonde) ● **Dagara :** 10 et 11, Choisy-le-Roi (place de l'Hôtel de Ville) • 24, Sens (Wembley) ● **Divine Comedy :** 24, Montpellier (opéra Berlioz) ● **Peter Doherty :** 28, Ramonville (Bikini) • 29, Annemasse (Château Rouge) • 30, Monaco (opéra Garnier) ● **Marc Ducret :** 28, Lattes (théâtre Jacques Cœur) ● **Fanga, Kamikaze Queens & Kussay and the Smokes :** 15, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **La Féline & Thos Henley :** 21, Pontoise (place du Petit Martroy) ● **Figurines :** 22, Lille (Péniche) ● **François & the Atlas Mountains, Mesparrow & le Prince Miiaou :** 29, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● **Front Line Assembly & Digital Factor :** 13, Strasbourg (Laiterie) • 14, Lyon (Marché Gare) ● **Galaktyk Kowboy, Housse de Racket, Logo, Jerry Bouthier & Sultan :** 23, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● **General Bye Bye & Megafauna :** 26, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Hate, Vesania & Livarkahil :** 28, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Herman Dune & Alamo Race Track :** 17, Bruxelles (B, Abbox) ● **Hill Valley, St-Augustine & Mère Grand & the Sound Avengers :** 28, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● **Huck :** 28, Angers (Chabada) ● **Hushpuppies & Delta Saints :** 30, Cognac (anciens abattoirs) ● **Inquisition, Revenge, Corpus Christi & the Stone :** 22, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Inside Project & l'Esprit du Clan :** 10, Belfort (Poudrière) ● **Is Tropical & Logo :** 23, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● **Ixindamix, le Lutin, les Boucles Etranges, Radium, Scoobay & Suburbass :** 10, Marseille (Docks des Suds) ● **Jun and the Paradoxe Mind :** 16, Montauban (Rio Grande) ● **Kaki King :** 25, Montpellier (Jam) • 27, Marseille (Poste à Galène) ● **Pat Kebra :** 10, Limoges (salle des fêtes St-Priest-sur-Aixe) ● **Kinnie the Explorer, the Cambodian Space Project, les Boucles Etranges, Xoco Radioactif & Cybersonic :** 17, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Albert Lee & Hogan's Heroes :** 28, Ris-Orangis (Plan) • 30, Lattes (théâtre Jacques Cœur) ● **Lilly Wood and the Prick :** 30, Guyancourt (Batterie) ● **John Lord Fonda :** 3, Baume-les-Dames (complexe touristique) • 16, Strasbourg (Laiterie, avec Audrey Katz, Fukkk Offf & South Central) • 24, Lyon (Transbordeur, avec Arnaud Rebotini, Jackson, Manu le Malin (aka the Driver) & T-Raumschiere) ● **Mac Miller :** 9, Opwijk (B, Nijdrop) ● **The Members** feat. **Rat Scables :** 12, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Mère Grand & the Sound Avengers, la Position du Tireur Couché & le Marquis de Jonard :** 10, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● **Millencolin :** 21, Lyon (Ninkasi) • 25, Montpellier (Rockstore) ● **Mondkopf :** 9, Lausanne (CH, Romandie) • 10, Tourcoing (Grand Mix) • 16, Bordeaux (Hérétic) ● **Mr Big :** 29, Strasbourg (Laiterie) ● **Netsky, Wilkinson, Lucid, Ficus & Phace :** 24, Strasbourg (Laiterie) ● **Nika, Kim Novak, Alkalys & Pinguins vs Multytronic :** 16, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **No One Is Innocent & Birdy Hunt :** 30, Brétigny-sur-Orge (Rack'Am) ● **Agnès Obel :** 15, Lille (théâtre Sébastopol) • 16, Rouen (106) • 17, Laval (théâtre) • 19, Ramonville (Bikini) • 23, Bordeaux (théâtre Fémina) ● **The Offspring & Simple Plan :** 6, Amnéville (Galaxy) • 7, Vienne (théâtre antique) ● **Psykick Lyrikah :** 29, Belfort (Poudrière) ● **Radiosofa :** 24, Bolbec ● **Rainbow Arabia :** 14, Zürich (CH, Hafenkneipe) • 15, Yverdon-les-Bains (CH, Amalgame) • 16, Metz (Zikamine) • 17, Leffinge (B, De Zwerver) ● **Ricky Amigos :** 23, Dun-sur-Auron (salle des fêtes) • 24, Meaux (Alcazar) ● **Shaka Ponk :** 9, Le Noirmont (CH, plein air) • 10, Auberive (plein air) • 23, Sannois (EMB, avec Twin Twin) • 30, St-Brieuc (Citrouille) ● **6:33 :** 3, Valenciennes (péniche Igelrock) • 23, Tours (Black Hawk) • 24, Le Creusot (St-Laurent) ● **Skip The Use :** 24, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) • 30, Castres (Bolegason, avec Meltones) ● **The Tatianas :** 3, Martigné-Ferchaud (festival) • 12, Gennevilliers (Tamanoir) ● **Teen Kats, Jamy & the Rockin' Trio et Memphis Special :** 10, Etréchy (salle J.Monnet) ● **Vigon & les Rolling Dominos :** 10, Marne-la-Vallée (Disney Village) ● **Les Vilains Clowns :** 2, Villedieu-la Blouère • 3, Etusson (concentration moto) • 9, Coquilleroy (Phœnix) • 10, Ecueillé (Grand Café) • 16, Meigne-le-Vicomte (festival) ● **Barrence Whitfield & the Seatsniffers :** 25, St-Jean-de-Védas (Secret Place) • 26, Toulouse (Dynamo) ● **Xzibit :** 29, Lyon (Ninkasi) ● **Yuksek :** 16, Lausanne (CH, Docks)

Festivals

■ **Alternative Kulturelle :** 19 et 20/8, Sigean (stade municipal, avec – le **19** : Boom Faya Sound, Kiemsa, Ital Sounds, la Meute Rieuse, la Phaze & Raoul Petite – le **20** : Ackboo, Anakronic Electro Orkestra, Chinese Man, Ital Sounds, Ziggi (Recado)

■ **Cosmopolite :** 19 et 20/8, Truyes (parc du château de Bel Air, avec – le **19** : Burning Heads, la Goutte Au Nez, Goldigger, Funktion & Nicolas – le **20** : Gentleman (and the Evolution), la Phaze, Mademoiselle K, Nicolas, Pop Up & Undergang) www.festival-cosmopolite.com

■ **Montesquiou On The Rocks :** 19 et 20/8, Montesquiou (halle, avec – le **19** : Paul Memphis & DJs Hellvis, Los Espeluzznantes & the Sunmakers – le **20** : l'Ocelle Mare, Ravaillac, Paul Memphis & DJs Scopitone, Sheetah & les Weissmuller)

■ **Crescendo :** 20/8, St-Palais-sur-Mer (espace du Concie, avec Stick Drum Duo, the Last Embrace, Panzerballett & Beardfish) www.festival-crescendo.com

■ **For Noise :** 20/8, Pully (CH, plein air, avec Crookers, Death In Vegas, Saul Williams, Honey For Petzi, the Antlers, Leclerc, Mars Red Sky, Piano Chat, Chapter & Poor Records Night) www.fornoise.ch

■ **Le Petit Village :** 20/8, Lanfains (plein air, avec Burning Heads, Crucified Barbara, Jenifer & Pep's) www.festival-lepetitvillage.com

■ **Pukkelpop :** 20/8, Hasselt (B, Kiewit, avec And You Will Know Us By The Trail Of Dead, Apocalyptica, Bleed From Within, Blonde Redhead, Borgore, Busy P, Cassius, Danny Byrd, Deus, Devil Sold His Soul, DJ Feadz, Emalkay, Hudson Mohawke, Lykke Li, Ramadanman, Rustie, Sebadoh, Sebastian, Stromae, the Horrors, the Shoes, the Subs, the View, Wild Beasts, Your Demise & Yuck) www.pukkelpop.be

■ **Rock & Blues :** 20/8, Ségoufielle (plein air, avec Jesus Volt, la Rotule 50's, Neal Black, Transgunner & Pink Elephants) www.festivalsegoufielle.free.fr

■ **Motocultor Festival Open Air :** 20 et 21/8, Theix (plein air, avec – le **20** : Jumping Jack, the Four Horsemen, Naheulband, Godsized, Decapitated, Systr, Era Nova, Heol Telwen, Mortiis, Melechesh, Buzzcocks & New Model Army – le **21** : Lapidation, Condkoi, Justin(e), Cataract, Sworn Enemy, Marky Ramone Blitzkrieg, Aborted, Talian, Agressive Agricultor, Arkan, God Dethroned, Tyr, Moonsorrow & Hatebreed) www.motocultor-festival.com

■ **Cap Festival :** 20 et 21/8, Centrès (plein air, avec – le **20** : Tamos Juntos, Yaa, Carmen Maria Vega, la Caravane Passe & Nasser – le **21** : Reg'Arts de Cirque, les Grandes Bouches, le Prince Miiaou, la Danse du Chien & Anakronic Electro Orchestra) www.cap-festival.com

■ **Vers Solidaires :** 20 et 21/8, St-Gobain (plein air, avec Babylon Circus, les Ramoneurs de Menhirs, les Tambours du Bronx, les Blaireaux, Goayandi, le Fil de l'Eau, Eskadi, Masala, DCS…) www.vers-solidaires.org

■ **Singe'R Ska :** 20/8, St-Gervais-d'Auvergne (halle Cœur de Combrailles, avec 100 Grs de Têtes, Goulamas'K, Hedflux, la Milca, L'Drens & Touzdec) www.cdfsaintgervais.fr

■ **Feeërieën :** 22 au 26/8, Bruxelles (B, parc de Warande, gratuit, avec – le **22** : Deaf Center & Vladislav Delay – le **23** : Murder & Timber Timbre –

le **24** : Birds That Change Colour & Hannah Peel – le **25** : Awesome Tapes From America, Imany & Sarah Ferri – le **26** : Demdike Stare, Psychologist, Soundtrack by Blackest Ever Black, Iain Woods & Raime) www.feeerieen.be

■ **Rip Curl Music Festival** : 25 et 26/8, Biarritz (plage d'Ilbarritz, avec Klaxons, Skip The Use, La Femme, Jones, the Shinkickers & DJ Victor)

■ **Rochefort en Accords** : 25 au 27/8, Rochefort (divers lieux, avec – le **25** : Gary Lucas, Esera Mohawk, Innes Sibun, Vic Moan, Bertrand Belin… – le **26** : Martin Stone Gibson Girls, Emmanuelle Parrenin, Declan de Barra, Napoleon Murphy Brock, Moris Tepper… – le **27** : Eric Drew Feldman, Roy Estrada, Laurie Hall, Karen Mantler, Serge Teyssot-Gay et Hommage à Captain Beefheart) www.rochefort-en-accords.fr

■ **Béthune Rétro** : 25 au 29/8, Béthune (place du 73e et divers lieux avec – le **26** : the Shaggy Dogs, the Wildcards, Nine Below Zero, Ben Cooper Trio, Al Blundell & the Foxy Cats, Ghost Highway & the Houserockers – le **27** : Miss Mary Ann & Ragtime Ramblers, Nico Portal & his Rhythm Dudes feat. Little Lou, the Houserockers, Jake Calypso & his Red Hot, Omar & the Rhythm All Stars, the Blue Cats, Linda Gail Lewis, Jerry Lee Lewis, Sonny Mat.D, Mike & the Rhythm Stars, Ben Cooper Trio, the Megatons & Ghost Highway – le **28** : Mike & the Rhythm Stars, the Rolling Dominos, Vigon, Sonny Mat.D, Nico Duportal & the Rhythm Dudes) www.bethune-retro.monsite-orange.fr

■ **Truca Taoules** : 26/8, Montgaillard (plein air, avec le Lutin, Kaophonic Tribu, les Ramoneurs de Menhirs & Mama Tierra) www.trucatraoules.com

■ **Les Arts Bourrins** : 26 et 27/8, La Neuville Chant d'Oisel (plein air, avec – le **26** : Otargos, Primal Age, Demented, 17 Seconds Left, Tetchiot Krov, Absynth, Last Breath Before The End & Anahata – le **27** : Gorod, Como Muertos, Department Of Correction, Herkainn, Rectal Investigation, Nebulous, Prön Flavürdick, Retromotion, War Pigs, Under Ossana Ghost, Putrescient Birth & AssCream) www.artsbourrins.com

■ **Chambarouf** : 26 et 27/8, Roybon (plein air, avec – le **26** : Mad Professor & the Robotiks, Gaga Dilo, Eyisso, Rules Of Peace, Vital Riddim & Barbès D – le **27** : Brain Damage, Filastine, Oy, Lakay, Maflow & the Dexter) www.myspace.com/chambarouf

■ **Emergence** : 26 et 27/8, Puget-sur-Argens (espace V.Hugo, avec – le **26** : Stone Voltage, Syl's, XY & Speed Rock Machine – le **27** : Tagada Jones, Bernard et les Razmots, NSA, the Punk Project & the Welleaves)

■ **Hierock'Sounds** : 26 et 27/8, Champagney (site des Ballastières, avec – le **26** : Cercueil, Fishbone, Jack and the Bearded Fishermen, Kemical Kem & the Inspector Cluzo – le **27** : Carbon Airways, Chinese Man, Feetwan, la Canaille, the Rebel Assholes & Underground Railroad)

■ **La Mare À Thon** : 26 et 27/8, Fécamp (espace J.Ferry, avec – le **26** : Ladylike Dragons, Gangs From New Dehli, Marcel et son Orchestre, Tang, the Bewitched Hands & You And You – le **27** : Carmen Maria Vega, Christine, Concrete Knives, Gordon Melon, les Aminches, les Hurlements d'Léo, le Cours Bouillon, Unknow, Wichard, les Rois de la Suède, Radiosofa & the Flyin' Cadillacs) www.la-mare-a-thon.com

■ **Le Roi Arthur** : 26 et 27/8, Bréal-sous-Montfort (le Mafeu, avec – le **26** : Babylon Circus, les Emzel Café, Loo and Placido, N&SK, No One Is Innocent, Raggasonic & Shaka Ponk – le **27** : Celtas Cortos, le Pied de la Pompe, Louis Bertignac, les Nains de Jardin, Percubaba & Success) www.festivarthur.fr

■ **Rockalissimo** : 26 et 27/8, St-Aubin (maison du Patrimoine, avec – le **26** : Elmer Food Beat, Mad In Ska, Mad In Shantytown & Nadamas – le **27** : K'S Choice, Blind Deaf & Dumb, Lys & Yukka's Splash) www.rockalissimo.com

■ **Strange Festival** : 26 et 27/8, Châtillon-sur-Loire (site de Mantelot, avec – le **26** : Feerkins, the Artramps, Talco, Raoul Petite, Domb & Brain Damage – le **27** : Racont'Mwa, Rod Anton & the Ligerians, the Booze, Inner Terrestrials, Deportivo, D.Vice, Elisa Do Brasil & X Makeena) www.strangefestival.fr

■ **Le Cabaret Vert** : 26 au 28/8, Charleville-Mézières (square Bayard, avec – le **26** : Hatebreed, Iggy Pop & the Stooges, the Do, This Is Not Hollywood, Sexy Sushi, the Wombats, Rock In Bitch, Viscera, Atari Teenage Riot, the Death Set & Vitalic – le **27** : Beataucue, John Grape, Lilly Wood and the Prick, NOFX, Peter Doherty, Selah Sue, Suicidal Tendencies, the Bewitched Hands, the Shoes, the Bellrays, the Rapture & Tiken Jah Fakoly – le **28** : les Têtes Raides, Eddy Louiss, Huck, Mademoiselle K, Noural, Pigalle & Stupeflip) www.cabaretvert.com

■ **Couvre Feu** : 26 au 28/8, Corsept (chapiteau Latcho Drom, avec – le **26** : Danakil, Missill, Fuel Fandango, Black Rooster Orchestra, Suicidal Tendencies, Tchavalo & les Têtes Raides – le **27** : Katzenjammer, la Phaze, les Carreleurs Américains, Mo'Kalamity, Nneka, NRA & the Cash Stevens – le **28** : Andréas & Nicolas, les Ogres de Barback, No Use For A Name, Shaka Ponk, Tiken Jah Fakoly & West Costars) www.couvrefeu.com

■ **Festiverbant** : 26 au 28/8, Landecy-Bardonnex (CH, plein air, avec – le **26** : the Brew, Motherockers Gang & Data ? Fail ! – le **27** : Sideburn, the Shaggy Dogs, les NRV & Phazyluckers – le **28** : le Beau Lac de Bâle, Hits In The Box & Strange Trick)

■ **Foreztival** : 26 au 28/8, Trelins (le Mortier, plein air, avec – le **26** : Chinese Man, Marvin, Nneka, Stupeflip & Tabazu – le **27** : Danakil, les Tit'Nassels, the Gay Truckers, Talco, les Wampas & Loo and Placido – le **28** : les Barabans, les Blaireaux & les Emzel Café) www.foreztival.com

■ **Brennestorm Festival** : 27/8, Reugny (ancien camping, avec Cercueil, Dirty Fonzy, Féloche, My Little Cheap Dictaphone & the Inspector Cluzo)

■ **Grouna Festival** : 27/8, Prégny-Chambésy (CH, terrain de sport, gratuit, avec Disagony, DJ Moule Orchestra, Geneva Sublime Ska Orchestra, Munchees, Najavibes, Somogo, the Giant Robots, the Rambling Wheels & Toufo) www.grouna.com

■ **Scènes de Vie** : 27/8, Nonette (château, avec Luke, Madjo, Palaka & Vanupié) www.lahautsijysuis.fr

■ **Swimming Poule** : 2 et 3/9, Baume-les-Dames (complexe touristique, avec – le **2** : 65 Mines Street, Audrey Katz, Brigitte, Clara Yucatan, Dilo, Mintzkov & Syrano – le **3** : Baden Baden, DJ Netik, John Lord Fonda, Kemical Kem, la Ruda, Medi, Pierpoljak, Sub Grabbing & Vanupié) www.swimming-poule.com

■ **Bluby Stock** : 2 au 3/9, Chanzy (CH, plein air, avec – le **2** : Fullblast, Wind Of Change, the Animen, Nutcutters, Goodbye Fairbanks, Vanilla Sky & Face To Face – le **3** : NMH, Falling Down Hear My Words, Prométhée, Blown, Awaken Demons & the Sorrow)

■ **Woodstower** : 2 au 4/9, Lyon (parc naturel de Miribel Jonage, avec – le **2** : Austra, Câlin, Etienne de Crécy, les Krapos, Nekochan & the Black Angels – le **3** : Brigitte, Cascadeur, Gaëtan Roussel, Goran Bregovic, Laurent Lamarca, Quelques Fiers Mongols & Under Kontrol) www.woodstower.com

■ **Le Chant du Gros** : 8 au 10/9, Le Noirmont (CH, plein air – avec – le **8** : Ben l'Oncle Soul, Brigitte, Jimmy Cliff, Lilly Wood and the Prick, Green Fairy, Minkus, Poison Heidi & Melissmell – le **9** : Akhenaton, Essex Groove, Fat Larage, Kiki Crétin, Shaka Ponk, the Australian Pink Floyd Show, Tiken Jah Fakoly, Tweek, Uriah Heep & République Atypique – le **10** : Asa, Dub Inc, Piano Club, Stupeflip, the National Fanfare of Kadebostany, Bastian Baker, Crescent City Connection & the Old Ladies Bags) www.chantdugros.ch

■ **La Poule Des Champs** : 9 et 10/9, Auberive (cour de l'école, avec – le **9** : Louis Bertignac, Oldelaf & Quand La Diva S'en Va – le **10** : la Ruda, LPB Club & Shaka Ponk) www.lapouledeschamps.com

■ **Sylak Rock Fest** : 9 et 10/9, St-Maurice-de-Gourdans (stade R.Perrin, avec – le **9** : Andreas & Nicolas, Punish Yourself, Deathawaits, 4WD & God Damn – le **10** : Benighted, Born From Pain, Dagoba, Kells, Troïdes Priamus Hecuba, 8 Control, the Oath, Edge Of The Fall, Cynical Tales & Poutrelles Fever) www.sylakopenair.com

■ **Zik À Tesseau** : 9 et 10/9, St-Lactencin (plein air, avec – le **9** : la Belle Image & Pigalle – le **10** : Broussaï, les Pistons Flingueurs & Pierpoljak)

■ **Face et Si** : 9 au 11/9, Mouilleron-le-Captif (plein air, avec – le **9** : Calypso Steel Melody, Ben l'Oncle Soul, Camelia Jordana, Imany & Jack In The Box – le **10** : Kalbanks Orchestra, Maria Dolores (& Habibi Starlight 2000), Stacey Kent, Stradivaria & the Love Beatles – le **11** : Immo, Kosmic & Egregor Vocal Septet) www.festival-facetetsi.com

■ **Interférences** : 9 au 11/9, Strasbourg (parc de la Citadelle, avec – le **9** : la Rumeur, Tagada Jones, Chud, À Vif & Unformed – le **10** : Art District, Hexstatic Trailer Trax, Mobio Clash, Junior & Onyx – le **11** : Digital Chemist, Lyre Le Temps, Roy Ellis aka Mr. Symarip, Rubin Lopez and the Diatones & Kings Love Jacks) www.festival-interferences.fr

■ **Melting Potage** : 10/9, Vaugneray (espace des Vallons du Lyonnais, avec La Phaze, Florent Vintrigner, Panda Dub, les Washiba & A2F) www.festival-meltingpotage.fr

■ **Tribus d'Ailleurs** : 10/9, Plessé (hippodrome, avec Alpha Blondy, Desert Rebel, Jali, Hass Mosa, Abdoul Kamal & DJ Ethnitribal)

■ **Leffingeleuren** : 16 au 18/9, Leffinge (B, De Zwerver, avec – le **16** : Battles, Goose, Lindstrom, School Is Cool & Screaming Females – le **17** : Arno, Ema, G Love, Intergalactic Lovers, Man Man, Rainbow Arabia, Scrappy Tapes & Steak Number Eight – le **18** : Alpha Blondy, Donavon Frankenreiter, Martin Sexton & Newton Faulkner) www.leffingeleurenfestival.be

■ **Rock In Opposition** : 16 au 18/9, Le Garric (Cap Découverte, avec – le **16** : Univers Zéro, Christian Vander & Présent et Arania – le **17** : Jack Dupon, Yugen, Gargantua & Panzerballett – le **18** : Alamaailman Vasarat, Vialka, Grumpf Quartet & Arno) www.rocktime.org

■ **St-Nolff** : 17/9, St-Nolff (site de Kerboulard, avec Babylon Circus, Fat Freddy's Drop, Gaëtan Roussel, Manu le Malin (aka the Driver), Missill, Something À la Mode, Purple Mountain, Beat Torrent, Etienne de Crécy, Sum 41 & the Black Angels) www.festivalsaintnolff.com

***PS** : Les dates de concerts pour la période **20/9-30/10** qui ne seront pas parvenues au journal le **23/8 au plus tard** ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention **"Concerts"** sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation.*

Petites Annonces

Divers

◆ Vend Polnareff "Le roi des fourmis", rare, très bon état. Tél. 06 86 92 53 45

◆ MUSICIENS : local de répétition à louer au mois pour groupe ou batteur. Tél. 01 40 12 37 36

◆ Bonjour, j'ai des magazines à vendre :

Tous les numéros de Rock & Folk état impeccable : 1972/1984; état neuf : 2000/2010.

Tous le snuùéros de "Best" état impeccable : 1974/1982.

Tous les "Actuel" état impeccable : 1979/1984.

Tous les "Inrockuptibles" hebdo état impeccable 1997/2001.

Tous les "Technikart" état impeccable 1998/2011.

Tous les numéros de "Mojo" et de "Uncut" revues rock en anglais état neuf : 1998/2011.

Nombreux livres/ouvrages sur le rock en francais et en anglais; état impeccable.

PRIX A DELIBERER

Stratocielo@yahoo.com

◆ Manager/tourneur cherche coequipier + groupes dans toute la France + local bureaux (pas cher au niveau loyer + charges). Tout ca pour une future agence + label indépendant qui s'appellera Animals Spirits dont les musiques seront le Métal, Métal extrème, Rock, Punk, Hard Gore Métal. Appelez-moi Tél. 06 15 13 44 82. Je m'appelle Patrick.

◆ Achète photos originales Pink Floyd live + D. Gilmour 1988 2011 + Backstage récentes. Réponse par email : lionel.cau@sfr.fr

Messages musiciens

◆ Groupe cherche chanteur/chanteuse rock (compos perso). Répétitions à 10 minutes de Cergy-Pontoise. ph1964@hotmail.fr

◆ Chanteuse amatrice recherche guitariste, bassiste et batteur pour une formation. Reprises, nouvelles compositions pop rock. Pas sérieux s'abstenir. Possibilité de disposer d'un local de répétition gratuit. Tél. 06 25 65 16 69

◆ Chanteur + guitariste (soliste) cherchent batteur et deuxieme guitariste sur Paris (agé de 15 ou 16 ans). Influences : Rolling Stones, Iggy Pop, The Who... Rock 60, 70's. Contactez-nous Tél. 06 19 11 32 16

◆ Bassiste amateur bon niveau cherche groupe braché 60 et 70 aimant faire de la scène. Mes influences sont entre autres The Beatles, Gainsbourg... Je vis dans le 95 mais je me déplace en Ile de France. Tél. 06 48 77 83 87

◆ Jeune chanteuse de 16 ans qui fait appel à un jeune bassiste, guitariste et batteur en Yvelines pour former un groupe de rock qui privilégie l'âme de la musique avant toute chose. Contactez-moi ! Tél. 06 30 91 23 50

◆ Chanteuse 28 ans cherche musicien(s) pour former un groupe base rock indé mais influences diverses. Textes en anglais Tél. 06 06 60 22 07

◆ Le groupe parisien Asthenia (2 albums, scènes au Trabendo, Boile Noire, Scène Bastille...) recherche son nouveau batteur (18-25 ans). Influences variées (Branden Steineckert, Travis Barker, Jimmy Chamberlin) exp exigée ! Tél. 06 21 74 53 36 ou ckiman@yahoo.fr

◆ Groupe électro-rock basé à Asnières (92) cherche batteur sérieux. Nous sommes 2 (guitare/clavier et basse/chant) entre 16 et 18 ans. Nous avons local et matos. Influences : Prodigy, Muse, Iggy Pop.

Tél. 06 88 23 99 72

◆ Guitariste rythm/lead heavy-metal du 78, recherche basse/batterie pour projet sur Paris et région. Guillaume Tél. 06 16 70 53 22

◆ Recherche artistes de musique experimentale, groupe d'improvisation, de folk, de prog, d'indus ou musiciens originaux. Projets divers. Organisation concerts etc... Message

Tél. 06 31 32 72 54

◆ Guitariste et chanteur cherchent musiciens sur Nice (chanteur(euse), guitariste, batteur, bassiste ou encore pianiste). Influences : rock ancien (Telephone, The Doors, The Rolling Stones, The Beatles, The Who). Tél. 06 35 45 92 12

◆ HellRaiser, groupe de Hard Rock / Glam Metal cherche sa batteuse pour affiner ses compos (et traîner avec). Moyenne d'âge 18 ans, répets sur Paris. Si vous êtes intéresé, contactez-nous ! Tél. 06 71 80 05 78 ou thedarklights@ymail.com

◆ Guitariste chanteur, 42 ans, cherche bassiste et batteur, influences Noir Désir, Stones, Bob Marley pour former le psychédélique Club de France. Groupe amateur sérieux. Tél. 06 60 81 48 35

◆ Groupe de trois membres, moyenne d'âge 16 ans (guitaristes, chanteur), cherche batteuse ou bassiste motivées. Influences Indie / Garage Rock. Age 14-18 ans. Only girls please ! Tél. 06 31 03 47 03 ou 07 60 69 16 58

◆ Salut, Pianiste 42 ans, habitant sur Paris, sans véhicule, cherche groupe blues/rhythm'n' blues/rock sixties-seventies (reprises ou pas). Possède clabier (Fender Rhodes, Wurlitzer, orgue Hammond XK3). En vue concert ou bar. Tél. 06 01 99 95 42

◆ Jeune guitariste rythmique folk de 26 ans, souhaite former groupe afin de partager goûts pour Pop-Rock britannique : Coldplay, Oasis, U2, Bowie, Morrissey... Tél. 06 83 66 78 16

E-mail : stephane.thiu@gmail.com

◆ Deux guitaristes et batteur cherchent chanteuse et bassiste d'environ 20 ans pour monter groupe assez sérieux sur Paris ! Influences : Strokes, Libertines, QOTSA. Contactez nous par facebook : Victor Riguez Sevenfold.

◆ Groupe Pop/Rock PARIS cherche un clavier. Influences : The Cure, Pavement... En écoute sur : www.myspace.com/kazz2. Tél. 06 50 18 17 46

◆ Région Nantes-Rennes. Cherche chanteuse fan de Nick Cave pour projet lynchien. macmatzerath@yahoo.fr ou Tél. 06 12 32 64 16 Merci

◆ Cherche personne (17 - 20 ans) pour créer quelques compositions et voir faire quelques scènes sur Toulouse. Influences pop/rock punk style The Horrors, The XX, Arcade Fire et tout ce bordel ! anonymousactivity@hotmail.fr

◆ Paris, guitariste chanteur, 50 ans, bon niveau, style rock blues folk recherche guitariste soliste chanteur niveau idem pour duo acoustique

Tél. 06 20 90 99 38

◆ Jeune groupe toulousain rempli de talent, cherche reconnaissance. Nous faisons du rock et sommes les sauveurs de cet empire musical. Nous sommes les Jesus Christ de la musique. A bon entendeur, bisous, TF evavila@hotmail.fr

◆ ELVINCE, groupe rock/punk/Blues Mantes la Jolie - 78, recherche concerts sur Paris et région. Musique et vidéo sur myspace.com/elvince

Tél. 06 87 03 94 07 ou 06 16 70 53 22.

◆ Salut ! Guitariste, 18 ans, basé dans le 95 et amateur de rock 60's-70's (Beatles, Queen, P. Floyd, Dylan, Led'Zep',...), recherche musiciens avec qui partager ma passion ou simplement discuter ! Chaine youtube : faboy1 Tél. 06 99 49 91 04

◆ Chanteuse recherche groupe sur Rochefort influences rockKs Choise, Portishaed, Janis Joplin, Muse, Franz Ferdinand, métal et beaucoup encore. Pas sérieux s'abstenir. Tél. 06 26 75 05 16 pylypylycreamy@hotmail.fr

◆ Hello ! Nous sommes un groupe de rock garage sur Nantes qui cherche son chanteur (se). Les influences sont : The Woogles, Sonics, Saints. On vous attend ! Sylvie Tél. 06 16 53 45 01

◆ Bassiste pop-rock sixties avec materiel cherche groupe paris-banlieue Tél. 06 71 25 83 60

◆ Bassiste cherche une guitariste son of dave - The kills - Ramones - Thunders - Sonics... Laurent : Tél. 06 31 04 30 97

◆ Salut (: Moi c'est Zoé, j'ai 13 ans, je chante & je cherche un ou une guitariste pour former un duo dans le Calvados (14). Contactez moi Tél. 0699808823 (:

◆ Guitariste, 45 ans, recherche groupe ou musiciens, chanteur (se), rock, blues sur la région toulousaine. pacalgr31@yahoo.fr

◆ Auteur compositeur interprete recherche bassiste, guitariste et batteur pour formation Tél. 0643888014

◆ Batteur + flutiste cherchent 1 guitariste sur Paris. Influences : Black Sabbath, Led Zepplin, Funkadelic, Magma, King Crimson. Style : Psyche-progressif Tél. 06 12 49 07 95

◆ Batteur, avec matériel, cherche groupe rock. J'ai 38 ans, j'ecoute du rock, hard rock, pop etc... Je suis Ozoir dans le 77 Tél. 06 59 49 28 67

◆ Nous sommes un bassiste et un guitariste influencés par le garage rock (Kinks, Them, Joy division, The Jam, Velvet...). On cherche un groupe ou un batteur dans le 64. Feignants s'abstenir ! Moyenne d'âge : 18 ans. Tél. 06 78 40 13 22

◆ Groupe pour l'instant composé uniquement de demoiselles, basé près de Strasbourg, recherche bassiste et batteur (ou autres même !) pour faire reprises et compos type blues et rock classique. Wanna have fun ?

Tél. 06 08 12 16 14 ou l.h@evc.net

◆ Groupe de trois membres de 16-17 ans (Guitare Solo, basse et batterie) cherche guitariste rythmique (voir chanteur) motivé, du meme age, habitué au travail en groupe, ayant des gouts assez variés et une culture musicale. Tél. 06 17 79 67 17

Studio de répétition

◆ JAM STUDIO, 13 locaux répét. équipés, piano acoustique, clim., location matériel. Ouvert 7j/7. Tél. 01.45.21.45.07. Métro Pierre et Marie Curie, L7.

◆ Bassiste pop-rock sixties avec materiel cherche groupe paris-banlieue Tél. 06 71 25 83 60

◆ Guitariste et bassiste du 64 cherchent un groupe ou un batteur d'influences garage, rock... Nous sommes réellement motivés. Feignants s'abstenir ! Tél. 0678401322

Cours de musique

◆ Stages Guitare Utopia - 79, r. de l'Ouest Paris 14e. 1h30 / semaine sur 10 semaines + concert fin stage = 234 € Tous niveaux même débutants, tous âges. 06.11.07.09.07 "http://www.renelebhar.com/" www.renelebhar.com.

◆ Recherche artistes de musique experimentale, groupe d'improvisation, de folk, de prog, d'indus ou musiciens originaux. Projets divers. Organisation concerts etc... Message Tél. 06 31 32 72 54

◆ Auteur compositeur interprete cherche guitariste electr. et pianiste pour former groupe en vue concerts. Influences Dylan, Cash, Cohen, Bashung... Nicolas Tél. 06 14 14 64 15

◆ POLYMUSIQUE : studios répétitions équipés 7j/7 + loc. sono. RER Nanterre Ville. Tél. 01 47 21 87 55

◆ Compositeur cherche videaste amateur sur Nice pour faire nouveau clip. Tél. 06 03 33 71 04. Mes nouveaux clips sont sur youtube/purplechap ou thefunkyboat

◆ **Pro donne cours de guitare hard-rock-blues tous niveaux, solf impro, techn med. Premier RDV gratuit. Contacter François Tél. 01 77 99 20 39 ou 06 60 08 77 87.**

Studio d'enregistrement

◆ Musiciens réalisent maquettes en studio, création de chansons, relevé SACEM Tél. 06 87 75 58 80

PAUL ÉMILE VINYLS
100 % DISQUES VINYLES
Disquaire Eclectique
Choix important
Achat Vente Tous styles
Import, occasions, collectors
Excellent état garanti
Tél. : 05 62 27 18 21
Lundi 14h/19h - Mardi à Samedi 11h/19h30
5 rue Temponières, 31000 TOULOUSE

ATLA
LE VILLAGE MUSIQUES ACTUELLES
RENDEZ-VOUS
CONCERTS-RENCONTRES
JAM SESSIONS
CONCERTS
PORTES OUVERTES SAMEDI 3 SEPT. DE 14H À 18H30
FORMATIONS POUR MUSICIENS PROFESSIONNELS ET AMATEURS
TOUS INSTRUMENTS, CHANT / TOUS STYLES
AUTRES FORMATIONS AUX MÉTIERS DES MUSIQUES ACTUELLES : INTERVENANT PÉDAGOGIQUE, MANAGEMENT ARTISTIQUE ET CULTUREL
ACCOMPAGNEMENT D'ARTISTES ET DE PROJETS
www.atla.fr
12 VILLA DE GUELMA 75018 PARIS /// 01 44 92 96 36 /// atla@atla.fr

AMERICAN SCHOOL OF MODERN MUSIC
INSCRIPTIONS: 12 au 16 SEPTEMBRE
Documentation et fiche d'inscription:
117 rue de la Croix Nivert 75015 Paris
Tel:0145311607 – Email: info@asmm.fr
Site Internet: www.asmm.fr
SAX: RICK MARGITZA, PHIL HILFIKER
GUITARE: F. FICHU, B. VIDAL
PIANO: CHRISTOPHER CULPO
BASSE & CONTREBASSE: P. GIRON
BATTERIE: TONY SABA
Partenaire: American Modern Music Publications – London

Prochaine parution : 14 septembre 2011
vos annonces doivent nous parvenir par courrier ou par e-mail avant le : 29 AOUT 2011
CONTACT PETITES ANNONCES : Laetitia Lallemand
Tél. : 01 41 40 33 00 - Mail : laetitia.lallemand@editions-lariviere.fr

Petites Annonces ROCK&FOLK

La date limite de réception de votre annonce est fixée avant le 1er du mois pour parution le 15 de chaque mois.
Aucun texte ne pourra être modifié ou annulé après enregistrement à nos bureaux.

Pour tout renseignement concernant les modules (32e, 16e, 8e, 1/4 ... de page), contacter : **Laetitia Lallemand**
laetitia.lallemand@editions-lariviere.fr
Tél : 01 41 40 33 00

TARIFS AU 1er JANVIER 2010
- **Particuliers :** 10 € TTC la ligne (32 lettres, signes ou espaces)
  Texte en gras : + 11 €
- **Professionnels :** 14 € TTC la ligne (32 lettres, signes ou espaces)
  Texte en gras : + 20 €

Rubriques

- ❒ Vente matériel d'occasion
- ❒ Vente disques d'occasion
- ❒ Vidéo
- ❒ Stages
- ❒ Cours de musique
- ❒ Studios d'enregistrement
- ❒ Studios de répétition
- ❒ Associations
- ❒ Demandes d'emploi
- ❒ Réalisation/ production/promotion
- ❒ Offres d'emploi
- ❒ Divers
- ❒ Messages musiciens*

(GRATUITS)

* Sous réserve de disponibilités.

Bulletin d'insertion à retourner à : ROCK&FOLK - Service Petites Annonces - 12, rue Mozart - 92587 Clichy Cedex
❒ Je joins mon règlement à l'ordre des EDITIONS LARIVIÈRE par : ❒ CCP PARIS N° 1 159 15A020 ❒ chèque bancaire ❒ mandat lettre ❒ CB

NOM ET PRÉNOM DU TITULAIRE : .....
ADRESSE : ..... *CODE POSTAL :* .....
VILLE : ..... *SIGNATURE :*
N° DE CARTE : ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ *EXPIRE LE :* ☐☐ ☐☐ *CLÉ (3 derniers chiffres au dos de la carte) :* ☐☐☐

La vie est courte. Choisissez bien la bande son qui va avec.

Ouï*fm* dans toute la France. Retrouvez les fréquences sur ouifm.fr et l'application sur votre mobile.

Charts

PAR YASMINE AOUDI

ALBUMS ETATS-UNIS

(source Billboard)

01	BEYONCE	"4"	Sony Music
02	Adele	"21"	XL Recordings
03	Selena Gomez & The...	"When The Sun Goes Down"	Hollywood
04	Jason Aldean	"My Kinda Party"	Broken Bow
05	Bad Meets Evil	"Hell : The Sequel (EP)"	Interscope
06	Jackie Evancho	"Dream With Me"	Columbia
07	Jill Scott	"The Light Of The Sun"	Blues Babe
08	Lady Gaga	"Born This Way"	Interscope
09	Big Sean	"Finally Famous"	Good
10	Lloyd	"King Of Hearts"	Interscope

Classement au 23 juillet 2011

FNAC

Top Pop - Rock

Juillet 2011

01	ADELE	"21"	Naïve
02	Hugh Laurie	"Let Them Talk"	Warner
03	Arctic Monkeys	"Suck It And See"	Pias
04	Lady Gaga	"Born This Way"	Interscope
05	Muse	"Resistance"	Warner
06	Ben Harper	"Give Til It's Gone"	EMI
07	Simple Plan	"Get Your Heart On"	Warner
08	Imany	"Shape Of A Broken Heart"	Warner
09	Moriarty	"Missing Room"	L'Autre Distribution
10	Shaka Ponk	"Geeks And The Jerkin' Socks"	Wagram
11	Nirvana	"Nevermind"	Universal
12	Metronomy	"English Riviera"	Warner
13	Cocoon	"Where The Oceans End"	Barclay
14	Arcade Fire	"Suburbs"	Barclay
15	Wu Lyf	"Go Tell Fire To The Mount"	Lyf Recordings
16	Agnes Obel	"Pilarmonics"	Pias
17	Coldplay	"Viva La Vida"	EMI
18	Depeche Mode	"Remixes 2 : 81/11"	EMI
19	Louise Attaque	"Louise Attaque"	Atmosphériques
20	Bon Iver	"Bon Iver"	4AD

FNAC

Top Imports

Juillet 2011

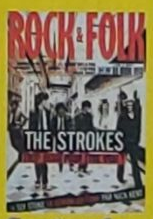
01	ELIANE ELIAS	"Light My Fire"
02	Foster The People	"Torches"
03	Bob Marley	"30th Anniversary Edition"
04	Various Artists	"Soundtrack : Glee, The Music Vol 6..."
05	Lumerians	"Transmalinnia"
06	Kate Voegele	"Gravity Happens"
07	Destroyer	"Kaputt"
08	Lamb	"5"
09	Milow	"North And South"
10	Bill Callahan	"Apocalypse"

cover story

Septembre 1971

Septembre 1981

Septembre 1991



Septembre 2001

ALBUMS GRANDE-BRETAGNE

(source BBC)

01	AMY WINEHOUSE	"Back To Black"	Island
02	Adele	"21"	XL Recordings
03	Beyonce	"4"	Sony Music
04	Adele	"19"	XL Recordings
05	Amy Winehouse	"Frank"	Island
06	Caro Emerald	"Deleted Scenes From The Cutting..."	Dramatico
07	Lady Gaga	"Born This Way"	Interscope
08	Bruno Mars	"Doo-Wops & Hooligans"	Elektra
09	Chase & Status	"No More Idols"	Mercury
10	Amy Winehouse	"Frank/ Back To Black"	Island

Classement au 31 juillet 2011

COLLEGE RADIO US

(source Billboard)

01	FOO FIGHTERS	"Rope"	RCA
02	Seether	"Country Song"	Wind-Up
03	Foo Fighters	"Walk"	RCA
04	Foster The People	"Pumped Up Kicks"	Columbia
05	Death Cab For Cutie	"You Are A Tourist"	Atlantic
06	Coldplay	"Every Teardrop Is A Waterfall"	Capitol
07	Sixx: A.M.	"Lies Of The Beautiful People"	Eleven Seven
08	Incubus	"Adolescents"	Epic
09	Avenged Sevenfold	"So Far Away"	Hopeless
10	Black Keys	"Howlin' For You"	Nonesuch

Classement au 23 juillet 2011

STARTER 30

Top Pop Rock

Juillet 2011

01	ADELE	"21"	Naïve
02	Jean-Louis Aubert	"Roc'Eclair"	EMI
03	Selah Sue	"Selah Sue"	Warner
04	Brigitte	"Et Vous. Tu M'Aimes"	Wagram
05	Lady Gaga	"Born This Way"	Interscope
06	Hugh Laurie	"Let Them Talk"	Warner
07	Beyonce	"4"	Sony Music
08	Imany	"Shape Of A Broken Heart"	Warner
09	Simple Plan	"Get Your Heart On"	Warner
10	Ben Harper	"Give Til It's Gone"	EMI
11	Arctic Monkeys	"Suck It And See"	Pias
12	Cocoon	"Where The Oceans End"	Barclay
13	Shaka Ponk	"Geeks And The Jerkin' Socks"	Wagram
14	Sexion Dassaut	"Les Chroniques Du 75, En Attendant..."	Sony Music
15	Moriarty	"The Missing Room"	Autre Distribution
16	Coldplay	"Viva La Vida"	EMI
17	Rue Ketanou Et...	"La Rue Ketanou Et Le Josem"	Autre Distribution
18	Michael Jackson	"Thriller"	Sony Music
19	Seal	"Soul"	Warner
20	Ben L'Oncle Soul	"Ben L'Oncle Soul"	Universal
21	Paul Personne	"Personne A L'Ouest"	Warner
22	HF Thiefaine	"Suppléments De Mensonge"	Sony Music
23	Soprano	"La Colombe Et Le Corbeau"	EMI
24	Madeleine Peyroux	"Standing On The Rooftop"	Universal
25	Nirvana	"Nevermind"	Universal
26	Alain Bashung	"Bleu Pétrole"	Universal
27	Cœur De Pirate	"Cœur De Pirate"	Universal
28	Pitbull	"Planet Pit"	Sony Music
29	Yodelice	"Tree Of Life"	Universal
30	Indigo Girls & Pink	"Greatest Hits... So Far !!!"	Sony Music

Doctor Z

Manifeste Rock'n'Roll
à l'usage des jeunes générations

NEW YORK DOLLS

NEW YORK DOLLS PARIS !
Paris Bataclan riot !
Cheminant dans les rues de Boston après avoir acheté des places pour Taj Mahal, Peter M et moi apercevons un poster improbable, genre photocopie, dans ce quartier de Boston avec un show spécial des New York Dolls. On n'a pas hésité une seconde, en février 1973, New York Dolls au Boston Donkey Club, jour où les kids US ont pu boire de l'alcool dans les clubs à partir de 18 ans. L'underground fonctionne à l'époque, on savait que ces mecs de New York City étaient à la pointe du rock US. Je dois dire qu'on n'a pas été déçus : le show était fabuleux, on a vu la puissance de ce groupe de kids comme les sauveurs du rock. Impossible de se gourer. On était tous les deux en plein jet-lag, invités à prendre un verre avec le groupe à son hôtel après les deux shows. Ni une, ni deux, nous y allons, après avoir rencontré nos héros. On se promet de se revoir à New York City.

On part dès le lendemain à Los Angeles, San Francisco. Invités cette même nuit à une partie étudiante, on devait voir des filles qui voulaient nous rencontrer. On s'est vite réfugiés dans une chambre de l'appart' alors que la partie battait son plein. Épuisés, on s'est endormis. Après nos pérégrinations à travers le pays, Philadelphie, Los Angeles, San Francisco, Boston, Austin, nous voilà à New York City. On habite chez un pote dans le Queens. On loue une caisse pour aller voir nos New York Dolls au Kenny's Castaway, en plein Village. Rencontre des mecs qui sont en charge pour Leiber & Krebs à New York City, où les Dolls jouent ce soir.

Quel show ! On est heureux et Peter enregistre une cassette dont malheureusement la qualité est très médiocre. Toutes les tables de cet ancien bar à putes sont prises. Il faut dire qu'il y avait au max une dizaine de tables, la plupart occupées par les amis, les groupies de la scène new-yorkaise.

On voit d'ailleurs Bob Gruen filmer le show. On y passera brièvement backstage pour un hi de circonstance, puis on parlera biz avec le représentant du groupe pour évaluer la possibilité d'un show en France ! On y arrive car la même année, décembre 1973, nous voilà à Paris pour trois concerts. Olympia où je n'irai pas, mais aussi fantastique, d'après les filles de l'Open Market. Bataclan avec la fameuse riot. Show radio de Jean-Bernard Mebey ! La tornade s'empare de Paris, avec les fameux dîners à la Coupole. Décembre 1973. Toute la scène parisienne, londonienne, est présente : Malcolm McLaren, Vivienne Westwood, Castelbajac (les fashion people), Fabienne Shine, avec ses lévriers afghans, Jean-Pierre Kalfon qui a joué avec les Boys à New York City.

Émeute au Bataclan. Je suis avec Bruno Caruso, des autonomes commencent par les traiter de groupe de peds, puis cracher à la gueule de Johnny Thunders qui finira par réagir après cette version mémorable de "Stranded In The Jungle" et frappe les punters rouges avec sa guitare. Bruno et moi, on se précipite sur le devant de la scène, ceinturons à la main. On réussit à repousser les autonomes surpris par notre vitesse d'intervention super speed. En une fraction de seconde, ils s'aperçoivent que nous ne sommes que deux et se ruent sur nous. La bagarre dégénère, le concert est arrêté. La sécurité nous soulève illico par les aisselles sur la scène où règne un bordel absolu. Philippe Garnier, responsable pour la télé, est complètement flippé, il ne comprend pas, dégoûté. Le pire de l'histoire c'est que tout a été filmé, enregistré pour Antenne 2 qui décidera de ne pas diffuser le doc.

La productrice s'emparera du film, essayera de le vendre plus tard en pensant détenir un truc légendaire, ce qui est sûr ! On verra un passage (dans le film de Leiok Kovalski qu'il réussira à copier sur la table de montage, la miss demandant des sommes considérables, ayant pris en otage ce document fabuleux des New York Dolls à Paris). Backstage on est effondré avec les Dolls. Frenchy, Master of Ceremony pour l'occas', ne comprend pas.

Étant descendu au Ritz, les Dolls se baladent dans Paris. Ils iront voir l'Arc de Triomphe où Alain Dister les prend en photos. Martine amène à l'Open, Arthur bébé Kane, biberon de cognac à la main. Frenchy Roadie MC, habilleur, possède une boutique de vêtement vintage dans le Village. C'est lui qui est chargé d'introduire les New York Dolls sur scène avec un sifflet de flic. La légende veut que ce soit lui qui ait trouvé le nom des New York Dolls.

Georgina, dès que j'ai le dos tourné, est attrapée par Frenchy qui veut la sauter. C'est ma fiancée du moment. Je travaille à la boutique. Je monte chez moi. Frenchy est sur elle dans mon lit. Dès qu'il me voit, il saute par la fenêtre. Poursuite dans la rue. En colère, je menace de foutre une baffe à Georgina, mais me fracasse la main contre le mur. Depuis, mon petit doigt est tordu. J'en souris encore, c'est cela le rock après tout. Toutes les filles étaient perturbées par ces mecs des New York Dolls. Un vent de liberté sexuelle qui durera quelques années et dont on est aussi le fervent pratiquant à l'Open Market. Aussi pour souligner mon amitié jusqu'au bout avec ces mecs : *Luv to the NYD.* ★

Doctor Z & The Trash Connection

Bruno Caruso (RIP) était fou des Dolls, il est allé les chercher à Orly à leur descente d'avion.
www.skydog.fr

CORIDA

CATHERINE RINGER

Ring n' Roll

04 oct 2011 Conflans St Honorine / Théâtre Simone Signoret
07 oct La Rochelle / La Sirène
08 oct Rennes / La Cité
10 oct Nancy / Nancy Jazz Pulsation
11 oct Montpellier / Rockstore
14 oct Rouen / Le 106
15 oct Besançon / La Rodia
18 oct Marseille / La Fiesta des Suds
19 oct Toulouse / Le Bikini
22 oct Genève / Le Thonex
26 oct Troyes / Les Nuits de Champagne
05 nov Châtenay Malabry / La Piscine
07 nov Orléans / Astrolabe
08 nov Paris / L'Olympia
12 nov Chamaille / Festival les Z'éclectiques
17 nov Strasbourg / La Laiterie
18 nov Fribourg / Le Fri-Son
22 nov Lille / Aéronef
23 nov Lyon / Le Transbordeur
25 nov Poitiers / La Blaiserie
29 nov Nantes / Le Stéréolux
30 nov Brest / La Carène
09 déc Grenoble / MC2
10 déc Castres / Lo Bolegason

NOUVEL ALBUM "RING N' ROLL"

BECAUSE

RTL2
LE SON POP-ROCK

CORIDA

primal scream

PRESENTS

screamadelica live

paris-la cigale 6 septembre 2011-20h

CORIDA

Trombone Shorty & Orleans Avenue

29 Septembre 2011 Paris La Maroquinerie

CORIDA

CHRIS REA

Santo Spirito Tour

L'OLYMPIA

14 MARS 2012

TRADE MARK
Heineken®
open your world*
BE FRESH**
Heineken
*Ouvrir une Heineken, c'est consommer une bière vendue dans le monde entier. **Pour être fraîche, Heineken doit être servie à 3°C.
L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION